

LIBER-HIRAM.COM

MONSIEUR ROBERT

et les flippers

Paul Bayleville

Monsieur Robert et les flippers

Chapitre 1

Difficile de dire ce qui faisait le charme de Monsieur Robert. Il était petit, un mètre soixante-deux : lorsqu'il devait donner sa taille, il insistait sur le « deux » qui le portait à la même hauteur qu'en 2022 le président russe Vladimir Poutine. Contrairement à Vladimir Poutine, on ne remarquait pas Monsieur Robert... ou plutôt, il fallait le regarder un moment pour s'apercevoir qu'il avait comme disent parfois les femmes « quelque chose ». On entend aussi l'expression un « je ne sais quoi » (traduction approximative de l'expression latine employée par Pline l'Ancien (23-79) « *inane nescio quid* »). On retrouve cette belle expression chez Pierre Corneille dans sa pièce « Rodogune » (1644/45) :

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies

« Dont par le doux rapport les âmes assorties

« S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer

« Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer

Il faut aussi citer l'admirable Blaise Pascal dans ses « Pensées » (1670) :

« Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le connaître, remue la terre, les princes, les armes, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

Puis, Balzac, et bien d'autres, utilisent cette expression. Un « je ne sais quoi », un « quelque chose », « un petit rien » sont de belles images populaires, elles expriment le mystère du charme chez certains *Homo sapiens*. Si l'on n'est pas une femme, et encore un certain type de femme, ou, éventuellement un homosexuel d'un certain genre, on est bien en mal de dire en quoi consiste ce « quelque chose » puisqu'il s'agit d'un « je ne sais quoi ». Toutefois, un écrivain ni femme ni homosexuel, peut prendre le risque d'essayer d'approcher la vérité de ce « quelque chose ».

Ce n'est pas facile, car Monsieur Robert n'échappait pas au ridicule de tous les artifices qui pouvaient le faire paraître plus grand : talonnettes à ses chaussures ; chapeaux ; posture trop droite qui lui donnait une raideur excessive ; et, comme Staline (1878-1953), (officiellement un mètre soixante-deux selon la propagande, mais il était probablement un peu plus court : un mètre soixante), tendance à monter sur tout matériau gisant par hasard sur son parcours et qui pouvait le surélever : dalle de pierre ou de béton, planche en bois, marche d'escalier, (pierre tombale d'un vieux camarade...) - et, mais là ! Monsieur Robert n'était pas ridicule : équitation sur un bel alezan, un demi-sang qui le surélevait par rapport

au commun des mortels. Il montait tous les weekends, et son élévation était multiforme : les bottes d'équitation lui faisaient gagner quelques centimètres, tout comme sa selle anglaise ; sa bombe de cavalier en ajoutait d'autres. Quant au cheval, Langlois était son nom, un mètre soixante-quatre au garrot, il permettait à Monsieur Robert de culminer, peu ou prou, à plus de trois mètres vingt. Devenu centaure, il voyait enfin les choses de haut. D'autant plus haut qu'il montait dans la commune de Chichilianne située dans le Vercors, une région à cheval sur le Dauphiné et la Drôme. Il s'agit d'un plateau de prairies et de forêts dont l'altitude moyenne est de 1000 mètres environ avec un sommet spectaculaire, le Mont Aiguille qui culmine à plus de 2000 mètres. L'ensemble de cette zone du Vercors s'appelle le Trièves. Le plus haut sommet du Vercors, La Grande Moucherolle, atteint 2284 mètres. C'est ainsi qu'à tout point de vue, chaque weekend (sauf en hiver), Monsieur Robert prenait de la hauteur. Il avait les yeux très bleus, un bleu-ciel. Lorsque les gens allant à pied dans Chichilianne le regardaient passant au pas ou au trot alors qu'il montait Langlois, un regard de bas en haut, le bleu de ses yeux se confondait avec celui du ciel, il était vraiment grand.

Monsieur Robert n'avait pas eu une jeunesse facile. On emploie cette litote pour parler d'une personne dont la jeunesse fut difficile. La langue française contemporaine aime les litotes bien-pensantes, par exemple : quand un journal ou

un journaliste de radio-télévision parle de « quartiers difficiles » ce sont des quartiers où la population musulmane est devenue majoritaire, mais on ne dit jamais quartiers musulmans ou arabes, ce serait « penser mal », comme le disait autrefois les catholiques ultras pour dénoncer les libres penseurs et les libertins.

Monsieur Robert était né le 24 juin 1954 à Oran, dans une famille juive connue sous le nom des « Le Poivre ». Les Le Poivre tenaient une petite épicerie où l'on vendait des épices traditionnelles du Maghreb : tous les poivres, les piments, la harissa, la cardamome (souvent mise dans le café), le gingembre (en racines fraîches ou en poudre), le curcuma, les clous de girofle (très odorants, antiseptiques ils soignent aussi le mal de dents), le cumin (en grains ou en poudre), etc., etc. De son enfance, Monsieur Robert avait conservé les parfums mêlés des épices qu'il ne retrouvait qu'exceptionnellement en France, à Villeurbanne, puis à Grenoble, dans certaines épiceries tenues par des Maghrébins... et encore ! il y fallait la qualité des produits ce qui n'était pas courant, sauf dans les épiceries des juifs maghrébins réfugiés en France depuis 1962 ; ou plus tôt pour les plus prudents ou les mieux avisés de la face sombre des populations musulmanes de l'Algérie.

Les parents de Monsieur Robert n'étaient pas particulièrement religieux. Son grand-père était le fils d'une famille de juifs alsaciens, il s'appelait Louis Goldstein : Louis, à cause des rois, mais avant tout pour honorer Louis Napoléon

(1808-1873), le neveu de celui qui avait libéré les juifs de France, voire d'Europe quand elle était napoléonienne, jusqu'en 1814. Seul, il était venu en Algérie en 1872 ; il n'avait pas supporté l'annexion de l'Alsace dans l'Empire allemand, en 1871. Louis Goldstein était non seulement Français, mais nationaliste. En effet, il ne s'appelait pas Le Poivre, mais Goldstein ; à l'époque, ça faisait allemand, alors en Algérie il avait décidé, peut-être à cause de l'épicerie, de s'appeler « Le Poivre » ; c'était après le décret Crémieux du 24 octobre 1870, qui accordait la nationalité française à tous les juifs d'Algérie.

Il est vrai que l'Algérie connut une grande crise d'antisémitisme de 1898 à 1902, environ. La crise n'était pas seulement due à l'affaire Dreyfus (1894-1906), elle avait des causes politiques propres à l'Algérie française et coloniale : vote des juifs qui représentaient environ 10% des votants ; accusations antisémites traditionnelles : usures, achat des produits des campagnes pour les revendre dans les villes avec bénéfice, ce qui mécontente à la fois les paysans qui trouvent les prix trop bas et les citadins qui les jugent trop hauts ; et, spécificité musulmane : reprise par les plus dévots des malédictions prononcées contre les juifs, et les chrétiens, par le prophète de l'islam. Par exemple, dans la traduction de Régis Blachère, sourate 9, versets 29, 30, 31,32, 33 :

« Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au dernier jour, [qui] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son apôtre

ont déclaré illicite, [*qui*] ne pratiquent point la religion de vérité, parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! [*combattez-les*] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement et alors qu'ils sont humiliés. Les juifs ont dit : « Ozaïr est fils d'Allah . » Les chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [*de la vérité*] ! Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme « Seigneurs » en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu ordre que d'adorer une divinité unique [...] Ils veulent éteindre la lumière d'Allah avec [*le souffle de*] leurs bouches, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa lumière, en dépit de l'aversion des infidèles. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre, avec la direction et la religion de vérité, pour la faire prévaloir sur la religion en entier, en dépit de l'aversion des associateurs. »

Toutefois, il semble que Louis Le Poivre et sa famille ait été relativement à l'abri des vexations et persécutions qui pouvaient venir des musulmans et des Européens : son nom, sa profession (il achetait ses épices chez un grossiste musulman), ses yeux clairs, et le fait qu'il était connu comme un Alsacien qui avait combattu puis fui l'occupation allemande, lui conféraient un statut particulier. Sous Vichy, la situation était devenue plus difficile, mais sans livraison de juifs français d'Algérie aux Allemands entre 1941 et 1944,

même sous le bref règne du général Giraud en Algérie, qui avait maintenu les lois antisémites de Vichy ; heureusement, l'arrivée de Charles de Gaulle à Alger, le 30 mai 1943, avait rétabli les lois de la République dans les trois départements français qui furent les premiers libérés par les Alliés et par l'armée française reconstituée.

La femme de grand-père « Goldstein », la grand-mère de Monsieur Robert, une Juive sépharade dont la famille était devenue française en 1871 (carte d'identité et tout) s'appelait Dounia Zémour, son respect des rites sépharades s'était fortement émoussé au contact de son mari. Un seul enfant du couple avait survécu, Jules. Un frère aîné, Henri, n'avait vécu que quelques mois, ainsi qu'une jeune sœur, Anna. Le père de Monsieur Robert, Jules Le Poivre (circoncis comme tous les enfants mâles de la famille), avait épousé une Juive sépharade d'Oran, une cousine des Zémour, elle s'appelait Judith Zémour. Les Zémour devaient avoir du sang wisigoth, car bien qu'ayant la peau assez sombre leurs yeux étaient souvent d'un bleu très clair, comme ceux de Monsieur Robert. Judith était une femme douce et effacée, elle parlait mal le français, et lorsqu'elle était avec des gens de sa famille, les rares mots qu'elle échangeait ressemblaient à la langue espagnole, ou quelque chose comme ça.

Il n'avait pas encore sept ans lorsqu'il était devenu orphelin de père, mère et de tout le reste de sa famille maternelle (grand-père Goldstein-Le Poivre et Dounia étaient

morts depuis longtemps). En février 1961, un dimanche, lors d'un mariage dans le quartier juif d'Oran, dans une maison proche de la Grande Synagogue qui deviendra la mosquée Abdellah Ben Salam après 1972, un attentat terroriste du FLN, (Front de libération nationale), deux bombes artisanales avaient tué toute sa famille, plus les invités juifs, chrétiens et musulmans. Lors de l'attentat, Monsieur Robert, six ans et demi, dormait dans une chambre dans une maison voisine de la cour où avaient lieu les réjouissances du mariage, puis les explosions. Le sommeil l'avait sauvé ; à défaut d'un faire un mort, il avait fait de lui un orphelin. Il avait été recueilli par l'orphelinat de l'école de l'Alliance israélite universelle d'Oran. Monsieur Robert y avait reçu des cours religieux, qui l'ennuyaient, et un apprentissage superficiel en agriculture et en menuiserie. Mais cela n'avait pas duré longtemps, car le 5 juillet 1962, les musulmans se sont livrés à un massacre des Français et des musulmans profrançais dans la ville d'Oran. L'armée française n'est pas intervenue afin de ne pas ranimer la guerre qui venait officiellement de s'achever. Quelques mois plus tôt, le 5 février 1962, le président de la République française, Charles de Gaulle, avait affirmé l'inéluctabilité de l'indépendance de l'Algérie. Auparavant, il avait organisé le référendum du 8 janvier 1961, qui avait ouvert la voie à l'indépendance de ce pays. Puis, il y avait eu les accords d'Evian du 18 mars 1962, suivis du cessez-le-feu du 19 mars. Les diverses factions militaires algériennes, militairement vaincues par l'armée française, elles s'étaient réfugiées en

Tunisie et au Maroc, sont alors revenues en Algérie. Certains de ces éléments, notamment ceux qui avaient trouvé refuge au Maroc, étaient animés d'un ressentiment haineux vis-à-vis des Français et des musulmans profrançais, ils étaient commandés par un certain Houari Boumediene (1932-1978), qui refusera, et pas à pas réduira à presque rien, les « accords d'Evian » signés entre le GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne) et le gouvernement français. En 1965, Houari Boumediene sera l'auteur d'un coup d'État militaire qui fera de lui un chef du gouvernement à vie de l'Algérie. Le 1^{er} juillet 1962 les populations de l'Algérie, par un vote paisible et bien organisé dit « d'autodétermination », votèrent à plus de 99% en faveur de l'indépendance du pays. Ce vote quasi unanime s'explique pour une part en raison de la foi des populations dans les promesses de réconciliations, et de protection des populations, que contenaient les accords d'Evian, et sur lesquels le Général de Gaulle avait insisté dans son discours du 8 juin 1962. Jusqu'alors l'Algérie était, selon la Constitution française, une part intégrale de la France, avec trois départements : l'Oranais, l'Algérois et le Constantinois. Ces départements avaient été les premiers à être libérés par les alliés. C'est d'Alger, après novembre 1942, que l'ensemble de l'armée française, ou presque, avait rejoint le combat des Alliés contre les Allemands.

Alors que l'Afrique du Sud a réussi, jusqu'à ce jour, à créer un pays multiculturel et multiethnique, les Algériens,

porteurs d'une culture du ressentiment, ont échoué. Le processus de l'indépendance algérienne a commencé par produire plus d'une année de chaos au cours de laquelle l'OAS, Organisation de l'armée secrète (opposée à l'indépendance de l'Algérie), a violemment affronté le FLN, Front de libération nationale, bras politique de l'ALN : Armée de libération nationale, qui, par tous les moyens, combattait la présence française en Algérie. L'OAS s'était aussi opposée aux autorités françaises : on avait frôlé le coup d'État militaire. Le dernier bastion de l'OAS en Algérie fut dans la ville d'Oran où le général Katz mena contre l'OAS et ses soutiens populaires une répression féroce. Période de grandes cruautés au cours de laquelle les Français d'Algérie, on disait aussi « les Européens », avaient montré leur désespoir armé de se savoir condamnés à perdre le pays où ils étaient nés et avaient leurs racines. Dans l'autre camp, celui des musulmans algériens, en dépit des efforts d'Albert Camus et de quelques autres, français ou musulmans, la population musulmane avait fini par montrer le pire d'elle-même : un mélange de ressentiment tribal et de fanatisme idéologique, religieux ou non. Quant aux autorités françaises, elles ont fait ce qu'elles pouvaient pour éviter la guerre civile et laisser l'Algérie devenir indépendante : ce fut une série de drames et de cruautés que la France veut oublier et que l'Algérie entretient comme un compost identitaire. Ça ne cesse de fermenter, et de pourrir. Le FLN était divisé en factions qui parfois se faisaient la guerre, le mouvement

indépendantiste avait aussi ses factions qui cherchaient à s'éliminer que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne); quant aux populations de l'Algérie, elles étaient divisées en ethnies, clans et familles s'exprimant dans des langues et dialectes différents. Toutes ces populations n'étaient pas systématiquement antifrançaises, c'est le ressentiment tribal et le fanatisme qui l'ont emporté : avec un goût prononcé pour le mensonge, ils représentent la culture dominante de cette population musulmane, qui semble souffrir d'une sorte de malédiction historique.

Lors de l'attentat de février 1961, qui avait éliminé toute sa famille, Monsieur Robert n'avait rien vu du massacre, seules les explosions l'avaient réveillé. Il avait été évacué par la police et par des militaires : une porte donnait directement sur le boulevard Joffre, sans passer par la cour de cette maison blanche jonchée de cadavres et rougie au sang et aux viscères des victimes. À Oran, on l'avait conduit à l'orphelinat de l'école de l'AIU : Alliance israélite universelle, créée à Paris en 1860 et dont Adolphe Crémieux fut le président de 1863 à 1880. C'est là que Monsieur Robert avait appris qu'il était juif. Ce n'est pas qu'avant l'orphelinat il ne le sût pas, mais c'était une chose secondaire... un peu comme il y avait à Oran un quartier dit « espagnol » sans que cela porte à conséquences. Il était alors trop jeune pour comprendre qu'il y avait à Oran et dans toute l'Algérie française « un art de vivre » populaire,

particulier et savoureux par bien des aspects, qui allait totalement disparaître, ou presque. Il laisserait dans l'inconscient de ces deux peuples, les Français d'Algérie et les musulmans du même pays une blessure étrange... et inguérissable. Enrico Matias la chante comme les noirs américains chantent le Blues : on ne se remet pas d'un pays et d'un peuple perdus, on vit avec et on essaye d'en faire quelque chose : une tristesse approfondie... un art nouveau, une joie nouvelle ; mais aussi, hélas, un ressentiment destructeur. C'est regrettable, car religion mise à part, il s'agissait de deux peuples qui avaient besoin l'un de l'autre. Malheureusement, à de rares exceptions, la religion n'a jamais été mise à part, elle a empoisonné les *Homo sapiens* de ce pays-là. Les plus à plaindre sont peut-être les Algériens musulmans, qui, plus de soixante ans après leur sanglante indépendance suivie d'une purification ethnique, ne savent toujours pas où ils en sont et où ils vont : grâce à l'accord de 1968, ils viennent librement en France pour traiter leur nostalgie (bénéficiaire de soins médicaux) et affûter leur haine.

Lorsqu'il allait au trot ou galopait dans les paysages magnifiques de la région de Chichilianne, Monsieur Robert laissait son passé derrière lui. Du moins, il le croyait... l'illusion était belle dans une nature sublime.

On dira que contrairement à ce qu'écrit Jean Giono dans « Un roi sans divertissement » :

« M. V. était de Chichiliane, un pays à vingt et un kilomètres d'ici, en route torse, au fond d'un vallon haut. On n'y va pas, on va ailleurs, on va à Clelles (qui est dans la direction), on va à Mens, on va dans des quantités d'endroits, mais on ne va pas à Chichiliane. On irait, on y ferait quoi à Chichiliane ? Rien. »

Certes Monsieur Robert n'était pas de Chichiliane (ça s'écrit comme ça, aujourd'hui), il y a un panneau qui indique « Chichiliane » à un embranchement sur la route qui mène à Clelles puis vers le sud : Sisteron, etc., le vrai territoire de Jean Giono. Oui, Monsieur Robert n'était pas de Chichiliane, comme ce Monsieur V. qui d'ailleurs n'y est plus depuis longtemps : il est parti avant 1843-44-45 (selon Giono qui publie en 1947). Eh bien ! sans en être Monsieur Robert y va à Chichiliane ! et tous les weekends ! du printemps à la fin de l'automne, ça dépend des premières neiges. Monsieur Robert n'aime pas le froid, et il est de ces hommes qui ne supportent pas la vue du sang rouge sur la neige blanche... des fois que Langlois se blesserait dans un galop... ou autre chose. En effet, bien qu'il n'ait rien vu du massacre de février 1961, Monsieur Robert a la phobie du sang : il n'en supporte ni la vue ni l'odeur... et rien que d'en imaginer une goutte sur la neige blanche lui donnait la nausée. On suppose que c'est la raison pour laquelle Monsieur Robert n'élimine jamais ses concurrents en commettant un crime de sang : il les empoisonne. C'est plus propre... d'autant qu'il n'était pas rare

que la cause de la mort officiellement constatée fût une « défaillance cardiaque ». Mort naturelle donc, qui met Monsieur Robert à l'abri des complications : police, justice, et autres empêcheurs de tuer en paix.

De fait, si l'on y pense, ces morts étaient naturelles en somme, puisque Monsieur Robert utilise pour ses assassinats une plante du Vercors, connue des botanistes, appelée « Aconit Napel » : une grande plante aux fleurs bleues magnifiques. Il porte (aconit est masculin), loin au-dessus du sol, jusqu'à un mètre et plus, des grappes éclatantes de fleurs bleues ou violettes, jaunes parfois, en clochettes et en casques : une merveille de la nature ! Certains parlent de « la santé par les plantes », c'est naturel. « La mort par les plantes », c'est aussi naturel. Les fleurs de l'aconit napel sont étranges, leur pollen est protégé par un opercule que seuls les bourdons parviennent à percer, s'ils le font les abeilles peuvent butiner ces fleurs aussi belles que mortelles... leur miel est alors toxique. Heureusement, les aconits se rencontrent rarement en abondance et percés par un bourdon pour que les cas de miels toxiques ne soient pas une rareté. Les jeunes herbivores : cervidés, veaux, agneaux, parfois les broutent et en meurent ; plus âgées, les mêmes espèces les évitent. Cette plante élancée a de nombreux noms : « cape de moine » ; « casque de Minerve », « casque de Jupiter » (forme des fleurs) ; « herbe aux loups » (utilisée pour les empoisonner) ; et le très surprenant « char de

Vénus », l'amour, la mort (Roméo et Juliette, Othello, La Princesse de Clèves, La Dame aux camélias, etc.). Amour et mort : association commune bien que surprenante.

À l'une des entrées nord du Vercors on trouve un lieu-dit, village de quelques maisons appelé « La tour sans venin ». Une légende locale conte que les serpents du coin ne sont pas venimeux ; les vipères du Vercors, grises tâchées de noir, le sont. Une main habile a modifié l'écriteau marquant l'entrée ou la sortie du village en « L'Amour sans venin » : trait anonyme d'un grand peuple littéraire. Parmi tous les noms de l'aconit napel, il en est un qui ne semble pas heureux à Monsieur Robert.

En effet, on entend parfois : le « casque de Jupiter ». Certes, il y a les foudres de Jupiter, mais Jupiter n'est qu'un des fils survivants de Saturne. Jupiter est un bébé sauvé par Rhéa, sa mère, qui substitue une pierre au nourrisson que Saturne, ce goinfre cannibale, avale. Selon la légende, Saturne dévore ses enfants parce qu'ils doivent le détrôner (pas ses filles, les garçons seulement) : Freud a fait tout un plat de ce cannibalisme politique que le tableau de Goya « *Saturno devorando a un hijo* » exprime avec l'horreur du désespoir. Et puis, Monsieur Robert, un autodidacte dont la culture est hétéroclite, avait une bonne raison d'en tenir pour Saturne : il est le père du centaure Chiron, **Le** centaure le plus célèbre... comme Monsieur Robert montant Langlois. Bref, « casque de Saturne » eût été un nom seyant, d'autant

que le côté apothicaire de Chiron joint à l'aspect ambigu de Saturne, disruptif comme on dit aujourd'hui, conviennent parfaitement aux activités de « destruction créatrice » qui sont un des aspects de la vie de Monsieur Robert, un économiste schumpetérien qui n'a jamais lu Schumpeter.

Il se peut que l'on comprenne mieux les vues et les activités de Monsieur Robert si l'on sait que les commémorations de Saturne dans la Rome antique, les « saturnales » se célébraient au solstice d'hiver, en décembre. Elles marquaient la fin et le commencement d'un monde ; le renversement de l'ordre établi, les maîtres servant les esclaves pendant trois à cinq jours (point trop n'en faut !) ; le mystère du temps créateur et destructeur ; le travail mystérieux de la nature qui prépare la vie dans l'apparence de la mort : « ...si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (Jean ; 12, 24).

Un dieu inquiétant, ce Saturne, d'autant que l'on dit qu'autrefois, il y a longtemps, les Étrusques, les Romains, les Grecs, et bien d'autres offraient des sacrifices humains à Saturne... sans doute pour conforter la fécondité de la nature, et donc, inter alia, la pousse des aconits napel, ces alliés infailibles des activités criminelles de Monsieur Robert. On remarquera, par curiosité, que Monsieur Robert arrivait à Chichilianne le vendredi soir et qu'il commençait ses chevauchées avec Langlois le samedi dès l'aube. Vendredi est

le jour de Vénus, samedi est celui de Saturne : c'est encore plus net en langue anglaise puisque samedi se dit *Saturday*, le jour de Saturne.

Monsieur Robert est-il un criminel ? La question est simple, la réponse ne l'est pas. La question vient de l'extérieur, des gens, des étrangers, des lois... Monsieur Robert ne se la posait pas, il empoisonnait la concurrence et, plus généralement ce qui lui faisait obstacle, avec le même naturel, mais plus proprement que le FLN n'avait éliminé sa famille à Oran. Puisque les Le Poivre faisaient obstacle à l'épanouissement du peuple algérien, on avait tenu pour légitime leur massacre : tout ce sang dans la cour blanche où le mariage se fêtait (voyez comme depuis ce temps le peuple algérien est épanoui.) Sans même se poser la moindre question sur le pourquoi du comment, Monsieur Robert tenait pour légitime d'éliminer de façon drastique les contrevenants à ses activités commerciales. Toutefois, il mettait une sorte de point d'honneur à éviter les effusions de sang : il tuait proprement, et même d'une façon écologiquement correcte puisqu'il utilisait une plante cent pour cent naturelle, pas un OGM et pas un produit chimique de synthèse, comme, par exemple le firent les Allemands avec le zyklon B des usines de l'IG Farben, ou Vladimir Poutine avec le polonium 210. C'est Greta Thunberg, la robot-cop de l'écologie (2003- ?), qui aurait été contente ! À vrai dire, Greta Thunberg n'y était pour rien, elle n'était pas

encore née et Monsieur Robert pratiquait l'écologie sans le savoir, et bien avant que ce thème ne fût à la mode.

On ne sait pas d'où Monsieur Robert tenait ses connaissances dans le domaine de la toxicité des plantes. Il est possible que cet autodidacte soit tombé sur un livre traitant de ce sujet. Mais quelle que soit l'origine de son savoir, Monsieur Robert maîtrisait la cueillette, la préparation et l'utilisation de l'Aconit Napel, dont le nom savant donné par le Suédois Linné vers 1753 est : *Aconitum napellus*. *Aconitum* vient du grec *akonè* qui signifie « pierre », peut-être parce que les aconits poussent en général sur les sols pierreux, et humides : bords des ruisseaux et torrents, forêts et prairies humides des plateaux montagneux. On n'ose pas avancer l'hypothèse que cette *akonè* serait une allusion à la pierre que donnait Rhéa à Saturne pour protéger ses enfants, ce serait pousser le bouchon trop loin.

Il y a plusieurs types d'aconits, toutefois *Aconicum napellus* est le plus toxique de tous. Sans être abondant, on le trouve dans le Vercors et il n'est pas rare qu'il colonise les coins humides et certains éboulis rocailleux autour de Chichilianne. Dû à la classification de Linné, le génitif *napellus* vient aussi du latin. On aimerait trouver son origine dans le joli nom de la nymphe des bois et des vallées, Napées (*Napaeae* en latin), ce qui donnerait à la fleur le nom approximatif de « pierre de Napées », la poésie y trouverait son compte, mais ce serait une étymologie chimérique. En vérité, *napellus* vient de

napus qui signifie le navet. Pas poétique pour deux sous, sauf à considérer qu'il y a quelque poésie dans l'argot populaire qui appelle « champ de navets » le cimetière... . Poétique ou pas, le mot navet est exact dans sa description des racines d'*Aconitum napellus* qui ressemblent à deux petits navets accolés : ils sont la part la plus toxique de la plante... ce qui ne signifie pas que les fleurs, les feuilles et les tiges ne le sont pas. Ce sont ces bulbes que Monsieur Robert récoltait en été, avec prudence, avec des gants en caoutchouc ; en prenant soin, s'il trouvait la plante près d'un torrent de Chichilianne, de ne pas jeter fleurs et tiges dans l'eau pour ne pas empoisonner les poissons, pratique courante des braconniers d'autrefois. Puis, rentré chez lui, à Grenoble, Monsieur Robert réduit les bulbes en une pâte qu'il fait sécher et met en poudre. Trois à quatre grammes de cette poudre vous tuaient son homme en quelques heures... le cœur lâchait. Ce n'est pas une mort relativement douce comme le fait la cigüe que Monsieur Robert, à tout (faire) prendre, aurait préférée, mais la cigüe était rare dans la région. On la trouve en plaine, dans des coins remplis d'habitants et de visiteurs. Alors qu'à Chichilianne, comme le remarquait en son temps Jean Giono : « Personne n'y va ! »

Chapitre 2

Au 31 du mois d'août 1962, Monsieur Robert avait été accueilli par l'Alliance israélite universelle de Lyon. Tous les orphelins, ils étaient une dizaine, avaient été reçus dans l'école de Villeurbanne, dans la banlieue lyonnaise. Ils avaient quitté Oran avec des milliers d'autres Français après les massacres qui avaient commencé un peu avant le 5 juillet 1962 dans le bled du département d'Oran. Il faut dire que pour forcer le FLN à négocier, le général de Gaulle avait laissé flotter l'idée de regrouper tous les Français d'Algérie et leurs soutiens musulmans dans l'Oranais : ce département comptait le plus grand nombre « d'Européens », comme on disait alors. Le regroupement aurait provoqué une partition de l'Algérie dont un territoire serait resté français, cela aurait fait une sorte d'Israël à la française. Pour Charles de Gaulle, ce n'était là qu'une « poire d'angoisse », un leurre pour forcer le FLN, militairement vaincu, à négocier... mais bien des gens y avaient cru, y compris des chefs de l'ALN réfugiés avec leurs troupes en Tunisie ou au Maroc. L'indépendance étant acquise, des cadres du FLN avaient décidé de lever l'hypothèse de la partition en terrorisant les Français et assimilés de l'Oranais. C'est ce que disaient certains « Pieds noirs » : on surnommait ainsi les Français d'Algérie. Monsieur Robert était trop jeune pour connaître les causes précises de ces horreurs... mais il savait qu'après le 5 juillet, c'était les

Français et les musulmans profrançais, qui avaient été massacrés, torturés, terrorisés ; et qui, en masse, avaient fui Oran et l'Oranais. Jouxant la caserne du général Katz, où les soldats de l'armée française étaient consignés avec ordre de ne pas intervenir, l'école juive d'Oran avait de fait été protégée des massacres ; mais les élèves s'en étaient fait l'écho, d'autant que certains externes et pensionnaires avaient perdu des parents et des amis, soit en ville soit dans ses environs. L'école, ses élèves, ses professeurs, ses administrateurs, et même le concierge kabyle et sa famille, avaient été évacués par l'armée française sur Alger où ils avaient embarqué sur le « Ville-de-Bordeaux », un des paquebots qui faisaient la liaison avec Marseille. La traversée avait duré vingt-cinq heures. Contrairement aux passagers plus âgés, Monsieur Robert n'éprouvait pas le déchirement de l'exil. Il était simplement content de ne plus avoir peur, et presque heureux de découvrir un navire qui le conduisait vers un pays nouveau, connu comme la mère patrie métropolitaine, et pourtant inconnu. La tristesse de la majorité des passagers, même chez les personnes qui se berçaient de l'illusion qu'elles reviendraient bientôt chez elles après avoir passé quelques vacances d'été « en métropole » selon une vieille habitude, contrastait avec l'exubérance des gamins en vacances, qui, dans ce mois d'août au soleil éclatant, courraient dans les coursives du « Ville-de-Bordeaux ». Il y avait à bord un juif de Constantine avec ses musiciens : des Français, des Juifs et des Arabes. Ils

chantaient doucement des chansons tristes dans une langue que Monsieur Robert ne connaissait pas, mais qui ressemblait à celle qu'avec sa famille parlait Judith Zémour, la maman de Monsieur Robert du temps où elle était vivante. C'est le seul souvenir triste conservé par Monsieur Robert de sa traversée à bord du « Ville-de-Bordeaux ».

Arrivés à Marseille, ils avaient pris le train à la gare Saint-Charles. Pendant tout le trajet qui remontait la vallée du Rhône, les gamins s'étaient émerveillés de ces paysages français qu'ils n'avaient vus que sur les images de leurs livres d'école, des photos dans journaux ou magazines, sur des cartes postales, et plus rarement, en noir et blanc au cinéma. Descendus à Lyon, une grande ville qui n'avait rien d'Oran ou d'Alger, un car les avait conduits à Villeurbanne. Là, Monsieur Robert et les autres orphelins furent reçus à l'école privée juive de la rue Alexandre Boutin, elle venait d'ouvrir, pas très loin du Consistoire juif et de la synagogue au numéro 4 de la rue Malherbe. C'était un quartier aisé situé entre ceux de Gratte Ciel et de Charpenne-Charmettes. Les juifs étaient nombreux à Villeurbanne, ils avaient été chassés de la ville au Moyen-âge, mais y étaient revenus plus tard et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La guerre avait eu des conséquences désastreuses pour la communauté. Pourtant à Lyon et à Villeurbanne, dans la zone libre jusqu'en novembre 1942, de nombreux Juifs avaient réussi à survivre en dépit des lois raciales de « l'État français ». Une histoire longue et

complexe comme toujours il en est, lorsque l'on cherche toutes les facettes de la vérité dans l'Histoire. En dépit des lois antisémites de Vichy, des dénonciations, des arrestations et des Allemands, 80% des Juifs français ont échappé à la déportation, seuls 20% des Juifs néerlandais ont survécu à la guerre raciale menée par les Allemands et par leurs collaborateurs. Une histoire longue, tragique et complexe, pleine de courage, de trahisons et d'ignominies... mais sans intérêt pour Monsieur Robert.

Il vivait au jour le jour, sans parents ou connaissances, dans un pays qui n'était pas le sien, où se parlait une langue qui n'était pas tout à fait celle qu'il pratiquait à Oran : ici, quand les enfants allaient à la piscine ou au lac du « Grand Large », ils allaient se baigner ; alors qu'à la plage d'Oran « on allait se taper un bain ». La vie quotidienne était remplie de ces nuances étranges qu'il fallait apprendre. On ne mangeait pas la même nourriture ; ce n'était pas les mêmes paysages, seuls certains gratte-ciel tout blancs de Villeurbanne avaient parfois un vague air de chez nous ; quant au climat... n'en parlons pas. À l'école, on mangeait kasher, alors qu'à la maison le kasher se limitait à éviter le porc. Monsieur Robert reconnaissait parfois quelques plats que faisait sa mère, mais ils étaient différents, la ressemblance était plus visuelle que gustative... et il était déçu. Il n'y avait pas de madeleine où goûter ses souvenirs.

Monsieur Robert n'était pas un élève doué pour les études classiques traditionnelles. À Oran, on l'avait mis en apprentissage : agriculture et charpenterie... il aurait pu choisir un peu plus tard et faire un CAP (Certificat d'Aptitude professionnelle) dans l'un ou l'autre domaine. Pour l'agriculture, il avait fait un séjour dans la ferme-école de Reghaïa créée près d'Alger par l'Alliance israélite universelle, c'est peut-être là qu'il avait trouvé un livre sur les fleurs sauvages et l'aconit napel.

L'exil commencé sur le Ville-de-Bordeaux avait envoyé par-dessus bord l'agriculture et la charpenterie... on ne savait pas trop pourquoi : plus de terres à cultiver, plus rien à construire ou à faire en bois... ou plus d'enseignants dans ces matières, ou un mélange de tout ça et d'autre chose. À Villeurbanne, on l'avait mis dans les cours d'électricité, ça lui avait plu.

Il faut dire que dès 1916 la Compagnie Générale d'Électricité, trop proche du front dans le nord-est, avait été transférée à Villeurbanne qui était devenue une zone industrielle de la région lyonnaise. Dans les années trente, aux industries traditionnelles lyonnaises liées à l'électricité : les filatures, les câbles électriques, s'était ajouté les industries chimiques, et notamment les fibres artificielles qui commençaient leur expansion au détriment de la soie. Une main-d'œuvre émigrée de toutes les colonies de l'Empire français était venue améliorer son ordinaire dans la zone industrielle de Villeurbanne et permettre au patronat local de

peser sur les salaires nationaux. Il y avait eu d'abord les juifs marocains, présents depuis très longtemps ; puis les Vietnamiens (ils s'étaient regroupés dans le quartier qui aujourd'hui s'appelle « Tonkin »). Puis, était venu le temps des Italiens, des Espagnols, des Portugais... et, enfin, après les indépendances : les Maghrébins, et plus récemment les gens d'Afrique noire. Il était singulier ce mouvement migratoire de gens qui n'avaient plus voulu de la France quand ils l'avaient à domicile et qui, indépendance acquise, venaient coloniser à pas feutrés le pays qu'ils avaient quitté. Comme pour parachever ce mouvement, l'Algérie avait un grand consulat à Lyon et le consulat général du Royaume du Maroc s'était établi à Villeurbanne, à deux pas des premiers bâtiments de la ville de Lyon, certaines rues commençant à Lyon s'achevaient à Villeurbanne, et vice versa.

En 1970, Monsieur Roberts avait 16 ans lorsqu'il obtint son CAP d'électricien. Son chef-d'œuvre de fin d'études était un alternateur qu'il avait construit de ses mains sur le modèle de l'alternateur de Nicolas Tesla, un génie né en Croatie ou en Serbie (Monsieur Robert n'avait trouvé que des sources incertaines sur ce point). Nicolas Tesla (1856-1943) était un type aussi génial et gay que l'Italien Léonard de Vinci (1452-1519). En tout cas, ce type, Croate ou Serbe, était mort aux États-Unis d'Amérique, à New York en 1943, pauvre comme Job après qu'Edison lui eut chouravé ses inventions. Bien qu'il sût qu'il n'était pas un génie, Monsieur Robert avait décidé

qu'il ne finirait pas sa vie comme Nicolas Tesla. Edison, ou à la rigueur Léonard de Vinci étaient de meilleurs modèles. C'est lors de la présentation de son chef-d'œuvre et de la remise de son diplôme de CAP que Monsieur Robert rencontra Samuel Saunders, un juif de Chicago qui apportait un soutien financier à l'école juive de Villeurbanne. Il était le directeur de la *Saunders Manufacturing Company*, SMC, qui fabriquait des billards électriques à Chicago.

Les sympathies, comme les antipathies, sont parfois des choses irrationnelles. Samuel Saunders était un homme très religieux, un juif hassidique, un hassid, qui, lorsqu'il venait à Villeurbanne, ne parlait jamais de l'État d'Israël qu'il considérait comme une hérésie créée par ce qu'il appelait des « Goyim juifs » : il était convaincu que seuls Dieu et le Messie avaient le droit de rétablir la nation juive. Mais il n'en parlait pas à Villeurbanne où la communauté et le Consistoire étaient sinon sionistes, pour le moins pro-israéliens. Monsieur Robert était loin de tous ces débats. Il était Juif et fier de l'être parce que c'était comme ça... les Lyonnais étaient fiers d'être Lyonnais, ça ne les empêchait pas d'être fiers d'être Français. Pour Monsieur Robert, les Juifs c'était pareil !

Il est difficile de comprendre comment un enfant juif né à Oran en 1954, devenu orphelin de père et mère à l'âge de 6 ans et demi, expatrié puis « rapatrié » par l'Histoire, avait pu développer des idées aussi arrêtées sur son identité. On se

gardera d'en faire l'essai... on peut, modestement, avancer l'hypothèse d'une fidélité aux Le Poivre, Juifs agnostiques à la Spinoza (1632-1677) - si l'on peut, hors contexte, se permettre une référence aussi osée au philosophe juif néerlandais. Hormis le fait qu'ils étaient Juifs, tout opposait Samuel Saunders à Monsieur Robert. Pour le juif hassidique qu'était Samuel Saunders, Monsieur Robert était un jeune *apokoros*, que l'on peut traduire par mécréant. Le mot vient certainement de très loin, du temps où les communautés juives d'Asie Mineure et d'Alexandrie se heurtaient aux disciples du philosophe naturaliste *Epikouros* en grec, c'est-à-dire Épicure (vers 342 - 270 av. J.-C.). Épicure, que les juifs considéraient comme un débauché sans Dieu. Bien plus tard, les chrétiens feront de même, privilégiant Platon (vers 428-348 av. J.-C.) et Aristote (384-322 av. J.-C.), compatibles avec les idées du christianisme, voire ayant contribué, sinon à leur genèse, à leurs développements. Bien que ces références à l'histoire de la philosophie et à la théologie juive ou chrétienne soient étrangères aux préoccupations courantes de Monsieur Robert ; par des voies mystérieuses, il y avait un point sur lequel Monsieur Robert avait été marqué par Épicure.

En effet, Monsieur Robert était convaincu que sa seule volonté pouvait le conduire au plaisir et le guider pour éviter la douleur... ce n'était peut-être qu'une conséquence de son expérience d'orphelin précoce qui l'avait émancipé du

commandement biblique « Tu ne tueras point ! ». Peut-être. Ce facteur particulier, s'il existait, aurait rencontré la pensée diffuse de son temps : un hédonisme égoïste du bonheur dépourvu de tout esprit de modération que Monsieur Robert, en l'absence d'une connaissance plus approfondie de la pensée d'Épicure (adepte de la modération en tout), allait pousser jusqu'au crime utile à son bonheur. Il est vrai que pour Monsieur Robert, le crime impliquait le sang versé... donc, pas de sang pas de crime ! Mais à seize ans, alors qu'il venait de recevoir son CAP d'électricien, Monsieur Robert était loin de sa poursuite fanatique du bonheur (au sens capitaliste schumpetérien que l'on peut donner à ce terme) dont il deviendrait un adepte après son séjour aux États-Unis d'Amérique, à Chicago dans l'usine de Samuel Saunders.

L'usine de Samuel Saunders à Chicago fabriquait des *pinballs*, des billards électriques, depuis 1948. Considérées comme des jeux d'argent, plusieurs villes américaines en avaient interdit la vente et l'utilisation, à Chicago la mafia les avait ajoutés à ses trafics. Samuel Saunders était un industriel, un fabricant et pas un exploitant de billards électriques, il n'était pas censé savoir que certains de ses clients étaient des gangsters. Il y avait là un peu d'hypocrisie, mais ainsi va le monde.

A la fin des années quarante les interdictions s'étaient relâchées, sauf à New York. Le succès avait été long à venir, mais dès la fin des années cinquante les ventes avaient connu

une croissance foudroyante qui avait fait la fortune de Samuel Saunders. La fortune avait peu changé le mode de vie frugal et presque austère de cet *hassid* convaincu. Samuel Saunders avait la cinquantaine alerte, il était marié, le couple avait cinq enfants et les seules dépenses d'importance du foyer étaient consacrées à l'éducation des enfants, éducation religieuse dans la meilleure *yeshiva* (école talmudique) de Chicago pour les garçons, une école spéciale pour les filles, et, pour l'enseignement non religieux, les meilleurs collèges et universités juives du pays... surtout pour les garçons. Les filles, deux, recevaient en principe une éducation religieuse et ménagère... sauf Leah dont on parlera plus tard. Le reste de la fortune de Samuel Saunders était consacré au prosélytisme religieux, d'abord aux États-Unis que depuis la *Shoah* en Europe il considérait comme « le nouvel Israël » ; puis, dans le pays européen où existait encore une forte communauté juive : la France. Une communauté que l'arrivée des juifs d'Afrique du Nord venait de renforcer. Précisons que pour Samuel Saunders, le « nouvel Israël » n'était pas un pays ordinaire, c'était l'Israël mystique, celui d'où sortira le Messie, lorsque Dieu en décidera ainsi. L'attention de Samuel Saunders s'était portée sur Villeurbanne parce que cette ville de la banlieue lyonnaise était, comme Carpentras, un très ancien centre religieux du judaïsme. Certes, la Tradition y était un peu dévoyée par la culture *goy* française, mais la population restait attachée à ses racines originelles. En bon *hassid*, Samuel Saunders savait que « le mal est comme une

coquille dure. À l'intérieur de cette coquille, il y a la lumière de Dieu et sa bonté », d'où ses efforts auprès du Consistoire de Villeurbanne et de son école. Il s'agissait avec subtilité d'user la « coquille dure » et comme les États-Unis étaient « le nouvel Israël » le premier acte d'usure de la coquille était d'introduire l'anglais à l'école. C'est ainsi que Samuel Saunders avait réussi, grâce à ses donations annuelles, à faire en sorte que les élèves reçoivent tous des cours d'anglais. Il va sans dire que l'hébreu biblique faisait partie du curriculum régulier de la scolarité de tous les élèves.

Pour ce qui concerne l'hébreu biblique, celui des cinq livres de la Torah, ça pouvait encore aller en dépit de l'apprentissage des caractères étranges de l'écriture hébraïque. Les chrétiens appellent la Torah « la Pentateuque », les cinq premiers livres de la Bible : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Il fallait apprendre les lettres : Aleph, Beth... Daleht, Haï, Vov... avec le Guimel qui voulait dire bien et le Chihen qui voulait dire mal. Monsieur Robert n'avait jamais compris que des lettres puissent dire « bien » ou « mal ». En français, c'était des mots, c'était plus simple... encore que le sens des mots soit si compliqué que Monsieur Robert s'y perdait. Heureusement, le vocabulaire de la Torah n'était pas riche, 8000 mots environ, dont un quart n'apparaissent qu'une seule fois ; mais ça devenait impossible quand on passait à l'hébreu de la *Mishna* (le recueil de la loi juive orale, le truc des rabbins). Là,

Monsieur Robert ne suivait plus. D'abord, Monsieur Robert n'avait pas l'intention de devenir un rabbin ; de plus, on l'a dit, les Le Poivre n'étaient pas religieux, peut-être étaient-ils des vrais *apokoros*, des mécréants au sens où les *hassidin* l'entendaient, et même des « goyim juifs » comme le disait parfois Samuel Saunders.

La vérité est que Monsieur Robert n'accordait pas beaucoup d'importance à la dimension religieuse qui fait le peuple juif. Il connaissait l'histoire de la Shoah, en tout cas ce que tout Français un peu éduqué en sait, plus les enseignements de l'école privée juive de la rue Alexandre Boutin qui en parlait beaucoup. Certes, il ne considérait pas l'expulsion des Français d'Algérie comme une Shoah... mais il ne pouvait s'empêcher de penser que de la façon dont Yahvé, ou Dieu, Allah, etc. avait brillé par son absence pendant « la solution finale » des Allemands, le même n'avait rien fait pour protéger ses parents des musulmans, qui, pourtant, se réclamaient aussi des « Écritures »... d'ailleurs lors de l'attentat d'Oran qui avait coûté la vie à sa famille, il y avait eu des victimes musulmanes, des invités au mariage juif... une histoire de fous, une de plus. Il semblerait que « la coquille dure » dont parlent les *hassidim* soit bien dure en effet.

Juif français, ou Français d'origine juive, Monsieur Robert avait dû fuir son pays, l'Algérie française, comme les Juifs allemands avaient dû fuir le leur... quand ils avaient eu de la

chance. Celle d'aller en Palestine, en Amérique, en France... une France qu'ils croyaient invincible... les pauvres !

Monsieur Robert avait une claire conscience de toutes ces choses sans pourtant en avoir une connaissance rationnelle. Monsieur Robert était un instinctif, il sentait les choses plus qu'il ne les comprenait au sens intellectuel de ce que les philosophes entendent par le *cogito*. Sa passion pour l'équitation venait sans doute de là, le cheval n'est pas un animal intelligent, il est avant tout une sensibilité bardée de muscles ; sa force peut devenir sa faiblesse quand sa puissance musculaire l'amène à se blesser mortellement contre un obstacle alors que sa sensibilité exacerbée l'a rendu hystérique et aveugle aux réalités du monde. Chez les *homo sapiens* on appelle cela « la panique », *homo sapiens* y est moins sujets qu'*equus ferus* (ou *equus caballus*). C'est par cette capacité du *cogito* que le cheval accepte la supériorité de l'homme qui le monte. Toutefois, ce que le cheval perd en raison par rapport à *homo sapiens*, il le gagne en sensibilité, elle est supérieure à la nôtre, de plus la vision du cheval couvre 360°. C'est ainsi que naît, parfois, la parfaite union d'un *equus caballus* et d'un *homo sapiens* : le cavalier vit la sensibilité de sa monture et la monture aime la raison de son cavalier, ils dansent.

C'est par amour que Monsieur Robert s'était mis à l'équitation. Invité à Chicago par Samuel Saunders pour y faire un stage dans l'usine de la *Saunders Manufacturing*

Company, SMC, Monsieur Robert avait fait la connaissance de Leah Saunders. Le but du stage à la SMC était de familiariser le jeune électricien avec les billards électriques de la Compagnie, de le convaincre de leur excellence afin que Monsieur Robert devienne en France le représentant régional de la SMC : les villes françaises n'avaient pas de législation contre les billards électriques. La Compagnie avait déjà un représentant national, à Paris, mais il se heurtait à une concurrence féroce des autres producteurs. De plus, il était un lointain cousin de Monsieur Saunders.

Lors de ses visites à Villeurbanne, Samuel Saunders avait remarqué que les régions lyonnaises et dauphinoises étaient encore sous-équipées en *pinballs* et qu'un jeune homme dynamique et ambitieux pourrait y imposer les billards électriques de la SMC. Rencontrer Leah Saunders ne faisait pas partie du programme. Et pourtant, la rencontre, contre toute attente, avait eu lieu. À première vue, elle pouvait sembler accidentelle.

Il est naïf de croire que le hasard, seul, domine le monde. Il faut tant d'événements préalables, qui se coordonnent en dehors de toute volonté identifiable pour parvenir à une rencontre qu'en juger le hasard seul responsable est une absurdité. L'univers conspire, il ne joue pas aux dés. Quant au sens de cette conspiration, elle nous échappe largement. Pouvons-nous en avoir l'intuition ? Peut-être, mais si l'on a la foi il faut le demander à ce que nous appelons Dieu. Sinon ;

sans la moindre garantie de succès, on peut le demander aux chevaux, aux chiens, et aux chats, ces amis silencieux dont la sensibilité conforte parfois la nôtre.

De tous les enfants Saunders, Leah était la seule rebelle. Une rébellion calme, mais inflexible dans ses volontés particulières. Elle respectait les convictions et les pratiques religieuses de sa famille, mais elle refusait les vêtements austères des femmes hassidiques. Il est vrai que sa mère avait toujours refusé la perruque. Leah avait insisté pour faire des études de mathématiques et d'histoire de l'art à l'université de Chicago ; après une brève résistance, Samuel Saunders avait cédé : il avait, en secret, une étrange préférence pour cette enfant qui ne lui ressemblait pas. Le sport faisait partie du curriculum universitaire, Leah avait choisi l'équitation qu'elle avait un peu pratiquée au début de son adolescence.

Pourquoi l'équitation ? Parce que ce sport était original dans son milieu social, elle était la seule jeune fille de sa communauté à pratiquer ce sport qui exigeait de porter une tenue loin du *tsniout* (pudeur, dignité, sens de la présence divine) des rabbins hassidiques et des fidèles les plus convaincus, voire fanatiques. De plus, elle était une patriote américaine pétrie par l'hymne national de « La bannière étoilée ». Pendant toute sa scolarité, elle avait chanté avec enthousiasme « *The Land of the Free and the Home of the Brave* ». Alors, pour bien montrer qu'elle était une Américaine fière d'appartenir à « La terre de l'Homme libre et

la demeure du courageux », comme John Wayne, Calamity Jane et les autres cow-boys, elle montait sur une selle western, mais sans arçons. Cerise sur le gâteau, si l'on peut dire, elle avait remarqué qu'au trot, la selle western permettait un frottement du bas-ventre très agréable. C'est ainsi qu'elle avait commencé à prendre conscience des merveilleuses capacités de son corps de femme.

Monsieur Robert n'était pas censé suivre des cours à l'université de Chicago dont Samuel Saunders était un donateur apprécié. Mais, dès la fin des années soixante, l'électronique avait commencé à s'introduire dans la fabrication des *pinballs* de la *Saunders Manufacturing Company* (SMS). Le premier modèle comportant plusieurs éléments électroniques le « *Gold rush* » (La ruée vers l'or) était sorti en 1971, il serait suivi par le mémorable « *Space shuttle* » (Navette spatiale) en 1977 : sous le nom de « flippers », Monsieur Robert en vendrait plus de 10.000 unités dans sa zone. Afin de mieux préparer son représentant à vendre ses billards électriques en France, Samuel Sanders avait inscrit Monsieur Robert à un cours d'électronique de l'Institut de technologie de l'Illinois. L'annexe où Monsieur Robert suivait, deux fois par semaine, ses cours jouxtait celle de la *Northwestern university* où Leah Saunders avait son programme de mathématique ainsi que ses leçons sur l'histoire de l'art.

Lors de ses deux dernières années à Chicago, les semaines de Monsieur Robert étaient chargées. Les lundis et les mercredis étaient consacrés à ses cours d'électronique de l'Institut de technologie de l'Illinois ; les mardis et les jeudis étaient consacrés à son stage à la SMC. Les vendredis et les dimanches lui appartenaient, ainsi que les samedis où la matinée était consacrée à la synagogue ; là, Monsieur Robert devait donner des signes de respect du *shabbat* pour ne pas indisposer Samuel Saunders. Toutefois, à partir de 14.00 heures, Monsieur Robert pouvait faire ce qu'il voulait.

Samuel Saunders payait une chambre à son stagiaire sur le campus de la *Northwestern University* de Chicago. À cela, il ajoutait une aide de cent dollars par semaine pour subvenir aux menus besoins de son futur représentant : la somme serait portée à 135 dollars lorsque Monsieur Robert commencerait ses quatre semestres d'étude à l'Institut de Technologie. Cent dollars, le jeune homme allait vers ses vingt ans, puis cent trente-cinq dollars, cela permettait tout juste à Monsieur Robert de se nourrir, d'emprunter les transports en commun, puis d'acheter les quelques livres nécessaires à ses études (toutefois, Monsieur Robert s'arrangeait souvent pour « emprunter » voire voler les ouvrages les plus chers). Samuel Saunders considérait toutes ces dépenses : logement sur le campus, puis frais de scolarité, plus aide hebdomadaire, comme des investissements dont il escomptait des retours profitables. L'avenir lui montrerait

que ses placements étaient judicieux... sauf sur un point qui échappait à son contrôle : Leah.

Leah pratiquait l'équitation au Club hippique de *Lincoln Park* le long du lac Michigan ; cinq kilomètres plus loin, se trouve aussi le Zoo de Chicago. Le campus n'est qu'à trois kilomètres du Club, des voiturettes électriques permettent aux jeunes cavaliers et cavalières d'accéder aux écuries en tenue et dans la bonne humeur. Monsieur Robert avait toujours été un débrouillard, affaire de tempérament et de nécessité existentielle pour un orphelin, qui, tôt, avait dû survivre au manque des affections et des protections parentales. C'est ainsi que certains deviennent des souffre-douleur ou des chefs de bande. Sans être un chef de bande, il manquait de personnel et l'encadrement de l'école juive de Villeurbanne était efficace, il avait le sens de l'initiative, jusqu'à la roublardise si nécessaire... et puis, il avait ce « je ne sais quoi » auquel Américains et Américaines n'étaient pas insensibles. Cela tenait, peut-être, à l'intensité de ses yeux bleus, si clairs que l'on se souvenait facilement de lui. Cela tenait aussi, très probablement, à sa petite taille qui le rendait inoffensif dans un pays où tout avait tendance à être grand, trop grand et trop gros : les voitures, les rues et les routes, les portions servies dans les restaurants, les gens, les seins des femmes, etc. Sa petite taille, un mètre soixante-deux, soit cinq pieds et moins de quatre pouces pour les Étatsuniens, contribuait à le rendre inoffensif. Par ailleurs, ses

traits réguliers, sa taille mince et musclée (soixante-trois kilos), son léger accent lorsqu'il parlait anglais, et, comme déjà dit son regard clair comme un ciel d'été lui donnaient ce « je ne sais quoi » à la fois familier et rassurant ainsi qu'emblématique d'une origine européenne qui jouissait d'un certain prestige. Lorsqu'il disait, dans un anglais presque parfait, qu'il était Français, l'aura du « *French lover* » n'était plus très loin, mais comme il était de petite taille les femmes le trouvaient charmant et les hommes sympathique. En un mot, il était attirant sans faire de l'ombre à personne. Ces caractéristiques personnelles et surtout la façon dont il savait en jouer lui permirent de s'infiltrer dans le groupe des cavaliers et cavalières qui empruntaient régulièrement les voiturettes électriques qui faisaient la liaison entre le campus universitaire et le Club d'équitation du Parc Lincoln. Il sut faire montre de ses connaissances en électricité pour entretenir le petit parc de ces véhicules électriques. C'est ainsi qu'il lia connaissance avec Leah Saunders et apprit que le Club cherchait du personnel pour s'occuper des chevaux et des écuries. Leah Saunders était une jeune Américaine qui aurait pu servir de « *Playmate* » au magazine « *Playboy* » qui avait fait la fortune de Hugh Hefner. Elle mesurait cinq pieds et demi et trois pouces, soit environ un mètre soixante-dix-sept ; à l'avenant étaient ses tours de hanches, de taille et de poitrine. C'était une « brunette » (comme y disent là-bas) piquante et séduisante à souhait, aux cheveux auburn avec des reflets roux lorsque le soleil les caressait, ses yeux

noisette avaient parfois des reflets d'or. Elle savait que Monsieur Robert était stagiaire dans l'usine de son père, et traitait le jeune homme énamouré avec une sorte de délicatesse amusée qui savait habilement montrer à Monsieur Robert qu'il ne l'intéressait pas au-delà d'une camaraderie unisexe et sportive. Quant à lui, amoureux comme on peut l'être à son âge et même plus encore, il ne pouvait cacher sa passion tout en sachant qu'elle était sans espoir. Leah Saunders avait l'habitude de plaire aux hommes et leurs regards, leurs tentatives, leurs approches, étaient si répétitives et prévisibles qu'elles lui semblaient ridicules. Touchantes peut-être, mais ridicules. Elle traitait ces prétendants avec une rudesse décourageante, courante chez certaines femmes américaines qui ont conservé une sorte de mentalité de pionnières du Nouveau Monde. La raison pour laquelle elle traitait Monsieur Robert avec cette étrange délicatesse amusée tenait au fait qu'il était un étranger, juif et, comme elle, peu porté aux excès religieux. Enfin, elle était sensible au fait qu'il n'exprimait ses sentiments amoureux (ridicules dans la mesure où ils n'étaient pas partagés) uniquement dans son regard alors que toute son attitude demeurait d'une réserve absolue. Cette réserve des comportements contredite par l'ardeur du regard, surtout dans des yeux si clairs, n'était pas dépourvue de charme.

Chapitre 3

Le premier travail à temps partiel que trouva Monsieur Robert fut au Zoo de Chicago. Le Club d'équitation n'avait pas d'emploi immédiat, mais l'espoir d'en offrir bientôt un : garçon d'étable pour les vendredis, les dimanches et les samedis après-midi, ce qui était parfait pour le calendrier hebdomadaire de Monsieur Robert. Toutefois, et c'était peut-être un test, le Club savait que le Zoo cherchait quelqu'un à temps partiel pour nettoyer les enclos des éléphants et les nourrir. Monsieur Robert accepta ce travail, quatre-vingt-dix dollars par semaine. Après deux mois et demi passés à collecter les déjections hebdomadaires des éléphants et à les nourrir de choux, de pommes de terre, de carottes et de navets, et, pour les rendre heureux, de bananes et de cannes à sucre, il s'était forgé des muscles de gymnaste et avait fait deux constatations inattendues : la nature était bien faite, elle n'avait pas doté les éléphants d'ailes, elles auraient transformé les lourdes et abondantes déjections de ces animaux, attachants, mais irascibles – surtout les mâles en périodes de rut, en bombes antipersonnel ; la seconde constatation était que vu la taille, le poids et le régime alimentaire de ces animaux, s'occuper des chevaux serait une charge moins lourde que le soin des éléphants : du foin et quatre livres d'avoine sont plus légers qu'un régime de bananes, ou qu'un fagot de cannes à sucre fraîchement coupées. Elles doivent être fraîchement coupées, car avec le

temps elles fermentent, les éléphants en raffolent : ils s'enivrent comme des alcooliques buveurs de rhum.

Après un mois plein passé à se faire des muscles, Monsieur Robert fut informé par Leah Saunders que le Club équestre recrutait un garçon d'étable à temps partiel, et que son poste au Zoo garantirait ses qualifications pour cette tâche. Elle ne lui dit pas qu'elle avait insisté pour que l'emploi lui fût confié. Monsieur Robert constata qu'il était plus aisé de s'occuper de dix chevaux que de quatre éléphants. Les brouettes de crottin lui conservèrent ses muscles, mais il eut plus de temps pour apprendre à connaître les chevaux. Il prit plaisir à les bouchonner, à les brosser, à vérifier l'état de leurs sabots, les sécher lorsqu'ils rentraient en sueur, les doucher au jet lorsqu'il faisait très chaud, les nourrir... c'est-à-dire les connaître. Il constata qu'ils étaient nerveux ou calmes selon la nervosité ou le calme des personnes qui les approchaient. Il remarqua que, comme les éléphants, chaque animal avait sa personnalité, bien qu'ils fussent tous dotés d'une sensibilité commune. Certains aimaient qu'on leur bouchonne et brosse le dos, pour d'autres c'était plutôt les cuisses. Il y avait des chevaux plus affectueux que d'autres. Enfin, certains apprenaient rapidement les impulsions du cavalier lors du dressage, d'autres étaient plus lents et certaines figures leur étaient étrangères... ils ne savaient pas les apprendre. Lui, l'orphelin solitaire, il constata qu'il aimait ces animaux dont la sensibilité mystérieuse lui rappelait des sensations anciennes

qu'il avait éprouvées auprès de Judith Zémour, sa mère silencieuse, lorsqu'elle était vivante. Les chevaux l'aimaient et c'était une évidence pour tout le monde.

Il y a chez les Américains ; sauf, parfois, dans les dynasties de la haute aristocratie économique et politique de ce pays, une relative absence d'esprit de classe, il est quelques fois remplacé par un « esprit de race » que la haute aristocratie politique semble dédaigner lorsqu'elle traite avec ses pairs noirs de peau. Un résultat paradoxal de cet esprit est le fait que les relations humaines, sauf exception, sont superficielles dans ce pays. On est vite à tu et à toi et l'on est vite oublié. Cela tient à l'histoire du pays, des migrants d'un peu partout, et au fait que le système capitaliste soit le seul système que ce pays a connu. Il n'a pas connu ces systèmes dominés par le temps long, comme la féodalité, l'aristocratie (sauf, peut-être, dans le Sud profond), ou le tribalisme de type germanique (les tribus autochtones des États-Unis ont été décimées puis marginalisées). Dans tous ces systèmes sociaux non capitalistes, le temps long domine et les généalogies vont de siècle en siècle. Aux États-Unis domine un individualisme égalitariste égoïste, qui fait que l'histoire du monde commence le jour de la naissance de l'individu. C'est aussi un monde où l'argent, le dollar, est le vecteur du temps bref, celui qui fait passer une somme d'une main dans une autre, manuellement ou électroniquement... le tout modéré par une religiosité omniprésente. Toutefois, bien que l'on mît Dieu et

les citations bibliques à toutes les sauces, on les tient à distance des affaires courantes de l'économie et de la politique, même si l'œil divin est présent sur le billet de 1 dollar américain avec une devise tirée de Virgile : « *Annuit coeptis* » (Dieu favorise nos entreprises - où Dieu est prudemment sous-entendu). En ce temps-là, les années soixante-dix, telle était la conception du monde dominante de ce pays de libertés individuelles qui a fait au monde beaucoup de bien, même s'il lui est arrivé de mal faire. Cinquante ans plus tard tout serait bien différent, avec, sous l'égide des noirs américains, la recomposition d'une société de tribalismes du ressentiment : les noirs d'un côté, les Juifs d'un autre, les *Natives americans* réinventés, les *gays* avec les mâles d'un côté et les femelles de l'autre, les Blancs avec les *Wasps* et les autres, enfin les Latinos. Chaque tribu combattant les autres et nouant des alliances opportunistes et changeantes... mais c'est une autre histoire. Nous étions encore au temps où Elvis Presley chantait le temps bref avec « *it's now or never* » (1960) et Louis Armstrong « *What a wonderful world* » (1967).

Et c'est vrai, le long du lac Michigan, dans le parc Lincoln le monde était merveilleux... surtout lorsque Monsieur Robert faisait une promenade à cheval avec Leah Saunders.

La direction du Club était aimable et pleine d'indulgence pour le petit *Frenchy* si serviable et plein de dévouement vis-à-vis des chevaux. De plus, il entretenait gratuitement tout le

systeme électrique. Et puis, la discrète sollicitude que l'on remarquait dans le comportement de la belle, et riche, Leah Saunders, ajoutait aux sympathies dont il jouissait. Il était une curiosité et sa petite taille lui évitait les jalousies. Un moniteur lui avait donné quelques leçons d'équitation, et, sans être devenu un cavalier émérite, on pouvait dire qu'il avait un don... celui qui ne s'apprend pas : l'intuition des affects de ses montures. Il mettait chaque cheval en confiance. C'est ainsi que certains samedis après-midi ou dimanches matin, il commença à faire des randonnées avec Leah Saunders. Elle montait un appaloosa avec une selle western, il préférait monter un pur-sang légèrement plus grand sellé à l'anglaise. Cela réduisait la douzaine de centimètres qu'il rendait à Leah lorsqu'ils étaient côte à côte. Il en souffrait, mais moins qu'un observateur étranger à l'alchimie de l'amour l'aurait pu penser. La force de son sentiment amoureux lui donnait la sensation d'être grand... pas de taille, aspect vulgaire de toute cette affaire, mais dans d'autres dimensions de son être.

Ce que vivait Leah Saunders était différent. Chaque fois qu'elle toisait Monsieur Robert, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder de haut en bas alors qu'elle sentait ses regards de bas en haut. Cela dérangeait ses habitudes, c'est-à-dire ce qu'elle considérait comme sa façon de regarder les hommes, plus ou moins au même niveau, mais avec un certain mépris. Son mépris n'était pas idéologique : féministe, *me-too*, etc. Il

était pratique et dû à ses expériences vécues auprès des mâles séducteurs : les beaux l'insupportaient en raison de leur arrogance, souvent niaise ; les laids la dégoûtaient par leur brutalité maladroite ou par leurs allures de chien battu... sans compter que leur laideur était un fait aussi inéluctable que la beauté des autres. Trop consciente des facilités que lui offrait sa beauté, elle avait tout juste vingt et un ans ; à l'évidence, elle manquait d'expérience, car comme les types de femmes les types d'hommes sont innombrables ; ils ne se limitent pas aux quelques catégories qu'elle étiquetait avec légèreté, et rejetait avec dédain. C'est précisément en raison du fait que Monsieur Robert était un mâle hors catégorie qu'elle éprouvait pour lui une discrète sympathie. De plus, l'expression de l'attraction sentimentale de Monsieur Robert n'était ni celle d'un bel arrogant modèle courant, ni celle d'un chien agressif ou battu. C'était autre chose... autre chose, bien qu'elle fut incapable de dire ce que c'était. Il n'y a qu'en français que l'on peut dire « un je ne sais quoi » pour exprimer le mystère du charme.

Bien qu'elle fût incapable de se l'avouer, c'est bel et bien de charme qu'il s'agissait. Et lorsque cette impression l'effleurait, elle la repoussait instinctivement. Un après-midi d'automne, alors que les rives du lac Michigan déployaient leurs couleurs dans toute la splendeur de « l'été indien », alors que l'appaloosa et le pur-sang allaient au pas pour permettre aux cavaliers de jouir de l'instant qui passe ; dans

une franchise tout américaine de femme libre, alors qu'il la regardait avec cette lumière que seul l'amour met dans les regards, elle crut user d'un trait d'humour en lui demandant d'un air mutin :

- Mais que voulez-vous faire d'une grande femme comme moi ?

La réponse vint aussi vive et rapide que la flèche d'un indien de la tribu des « Nez Percés » (ce sont eux qui les premiers domestiquèrent les appaloosas) :

- C'est que, Madame, cela me ferait tellement plus de vous à aimer !

Leah resta en selle et son appaloosa garda sa robe tachetée de blanc, de noir et de ce brun automnal qui lui allait si bien ; mais, il faut le dire, elle fut presque désarçonnée... en tout cas, mentalement elle le fut. Elle piqua des deux et lança sa monture dans un galop imprévu. Monsieur Robert suivit en prenant garde de ne pas recevoir un de ces galets que, parfois, le cheval de tête projetait dans le mouvement puissant de sa course. C'est que la loi juive condamne les adultères à la lapidation (Lévitique 20 ; 10) ; certes, Leah n'était pas mariée, mais on n'est jamais assez prudent. Pendant quelques instants, ils ne virent plus le lac, son rivage et la splendeur de la lumière sur l'eau, ils ne les virent plus. Émerveillés, ils galopèrent dans la splendeur du monde.

Cet instant magique qui les avait fait entrer dans une autre dimension du temps ne dura pas, les chevaux furent les premiers à le sentir. L'appaloosa changea d'allure, avec une grâce exquise il passa du galop au trot, le pur-sang fit de même. Au trot, l'appaloosa de Leah allait naturellement l'amble ce qui réduisait les secousses que devait compenser la cavalière. La selle western offrit au bas-ventre de Leah la sensation plaisante qu'elle connaissait bien, et qui, sans être l'unique raison de son amour de l'équitation, contribuait à sa persévérance dans ce sport. Moins gratifié par sa nature et la selle anglaise étant érotiquement neutre, Monsieur Robert chevaucha côte à côte avec Leah Sanders qui bientôt mit sa monture au pas. Ils chevauchèrent en silence. Les cris des mouettes et le chant des oiseaux du parc s'entrelaçaient au doux ressac sur le rivage. Arrivée près d'un buisson feuillu de noisetiers, elle fit halte, attacha sa monture et d'un geste invita Monsieur Robert à faire de même. Heureux du repos, les chevaux effeuillèrent avec nonchalance des rameaux de coudriers encore verts.

Leah Saunders s'était allongée sur la mousse. Elle regardait Monsieur Robert avec cette bouleversante intensité où, parfois, une femme exprime son désir. Debout à son côté, l'homme s'agenouilla devant la femme, il caressa son visage, elle ferma les yeux alors qu'il commençait à caresser son corps. Il s'allongea près d'elle et les baisers commencèrent (« avé la langue » comme on le dit en Provence)... bien des

choses advinrent... . Lorsqu'elle hurla son plaisir, pendant quelques secondes le parc Lincoln resta silencieux, puis, on entendit au loin les rugissements des félins du Zoo et la trompette d'un éléphant ; un instant inquiets, les chevaux cessèrent d'arracher et de mastiquer les feuillages. Puis, ce fut à nouveau le silence avant que tous les sons du parc recréent le fond sonore habituel en ces lieux. Nus et joyeux, ils se baignèrent dans le lac où, ébloui par sa beauté, il la prit à nouveau dans l'eau. La légèreté des corps portés par l'eau douce leur permit des jeux d'une imagination heureuse. Ce n'est qu'alors qu'ils se séchaient au soleil qu'ils sentirent à nouveau que le monde pouvait être froid.

De retour au Club équestre du parc Lincoln, Monsieur Robert s'occupa des chevaux qu'il dessella, libéra de leurs harnais, et bouchonna et brossa. Leah se rendit au club-house où elle avait ses amis et ses habitudes. Alors qu'elles buvaient un verre de cidre sans alcool, une amie lui fit remarquer que ses vêtements étaient humides. Avec un air d'une parfaite innocence, elle répondit qu'ils avaient galopé dans l'eau le long du lac... en secret, avec une jubilation d'amoureuse comblée, elle pensa : « Si tu savais tout ce que j'ai d'humide ! » Dans l'atmosphère ouatée, huppée, voire prétentieuse de ce club de riches étudiants, elle jouissait en secret de son secret d'un amour socialement et physiquement hors-norme. En femme libre, elle s'imaginait plus heureuse encore d'Ève à l'instant où elle mordait dans la

pomme ; en Juive instruite, elle se récitait le *Shir ha-Shirim* : le « Cantique des cantiques ». Elle en comprenait enfin le sens, ou son sens le plus évident.

Par un de ces hasards que le psychiatre Carl Gustav Jung (1875-1961) appelle des « coïncidences non fortuites » ou « synchronicités », il se trouva que son cours de l'histoire de l'art du semestre portait sur la peinture française du XVIII^e siècle. Son préféré était Jean-Honoré Fragonard (1732-1806), dont il lui semblait découvrir cette « joie de vivre » qui était le sujet central de tous les tableaux du maître. Avant de vivre avec Monsieur Robert la scène des « Amants heureux » ou « L'instant désiré » son professeur avait, en quelque sorte, théorisé les tableaux de Fragonard, et dans la foulée il avait abordé « La chemise enlevée », « le verrou », et « le feu aux poudres » qui n'était pas sans évoquer ses innocents plaisirs sur sa selle western... . Dans ces cours, il s'agissait alors d'un savoir abstrait, pour elle plein d'intérêt, mais qui échappait largement aux sensations des vivantes réalités dans leur innocence saine et première. Une sorte de révélation lui était venue, alors que dans la joie absolue de tout son être elle s'était baignée nue avec son amant dans le lac Michigan. Elle avait senti intensément cette « joie de vivre » que Fragonard a exprimée dans son tableau « Les baigneuses ». Elle ne pouvait s'empêcher de comparer les nudités de Fragonard, de Watteau, et même de Boucher, le plus « pornographique » de tous, à celles qu'exposait Hugh Hefner dans son magazine.

Certes, il y avait des différences dans les types physiques sélectionnés en fonction des goûts du temps : les jeunes filles grassouillettes du XVIIIe français semblaient passées de mode... mais là n'était pas l'essentiel. Ce qu'exprimait Fragonard avec une insistance naturelle c'était l'innocence de la « joie de vivre » des corps, et surtout des corps de femmes. Cette innocence était dans le regard du peintre.

Ce qui avait disparu chez ses contemporains, c'était cette innocence dans « la joie de vivre », on voulait jouir, et pour gagner du temps on payait sans compter de ses deniers, quel qu'en soit le coût pour soi, pour l'autre... et c'était triste : la chair joyeuse était devenue mélancolique, se payait au kilogramme et se perdait dans les addictions. Il n'y avait plus d'innocence dans les regards, comme l'a exprimé avec force Stanley Kubrick dans son dernier film (il meurt six jours avant sa sortie) « *Eyes Wide Shut* » (1999).

Mais pour Leah et pour l'homme qu'elle aimait et qui l'aimait, l'amour redonnait aux corps la joie et l'innocence déjà exprimée, il y a trois mille ans, par les amoureux du *Shir ha-Shirim*. Le progrès n'est pas toujours où on l'attend.

Notre époque pressée dit que l'amour dure trois ans. Ce n'est pas vrai. Ne dure que trois ans, environ, la puissante souveraineté du désir. Après, il s'amoindrit, ou disparaît si d'autres découvertes, par lui parfois permises, ne viennent pas transformer l'amour en la naissance d'un couple. C'est

alors une autre aventure qui commence. Elle justifie la parole du Christ contre le divorce juif traditionnel : « Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. » (Marc ; 10, 2 - 12). Leah Saunders et Monsieur Robert n'en étaient pas là, mais ils en suivaient le chemin sans avoir à subir les épreuves étranges du Docteur William Harford et de son épouse Alice dans le film de Stanley Kubrick.

Leah Saunders avait l'orgasme bruyant, et parfois tonitruant. C'était une incommodité sociale et un plaisir personnel qui révélait son caractère fâcheux lorsqu'ils faisaient l'amour dans la chambre d'étudiant de Monsieur Robert sur le campus de la *Northwestern University*. La discrétion qu'ils mettaient dans cette liaison à la fois permise et défendue volait en éclats de rire et de plaisir. La liaison était permise, Monsieur Robert était juif ; et défendue, Samuel Saunders le considérait comme un *apokoros* à convertir, certes, mais loin de l'être, alors que sa fille Leah, sa préférée, lui semblait parfois suivre la voie qui risquait de faire d'elle une *goya* juive : un être qui toujours appartient au peuple juif, mais s'éloigne de sa vraie religion, celle des *hassidin*. Pour essayer de retrouver un peu de discrétion dans leurs rencontres, Monsieur Robert demanda à Leah de rendre ses cris moins sonores, elle y consentit et fit au mieux, mais dut alors planter ses ongles en amandes, longs, beaux et effilés dans le dos nu de son amant, ou parfois dans ses épaules. Il parvint à étouffer son cri de douleur. Heureux du

plaisir donné, et reçu, il fut navré de la douleur subie. Ils cherchèrent une solution de compromis : les ongles coupés n'en zébraient pas moins le dos nu ou les épaules et les pectoraux de l'homme heureux, mais vulnérable. Un bâillon sur la bouche de sa tigresse l'empêchait de respirer, une main posée sur la bouche entraînait une morsure sérieuse. Il n'y avait pas de compromis, hors d'aller faire l'amour dans une forêt profonde ou un désert inhabité. On en resta aux cris joyeux et « honni soit qui mal y pense ».

On y pensa beaucoup et la pensée devint rumeur qui finit par troubler Samuel Saunders. Dans un premier temps, il n'y crut pas... Leah était une rebelle, mais elle savait se tenir. En effet, Leah Saunders savait se tenir en société, sauf quand sa nature amoureuse lui était révélée... mais, cela, comment son père aurait-il pu s'en douter alors même que Leah l'ignorait. Elle l'ignorait tout autant que Monsieur Robert ignorait sa propre ardeur. Il n'avait jamais été un amant valeureux et ce n'était pas ses quelques expériences charnelles, solitaires ou accompagnées, rapidement vécues à Villeurbanne qui auraient pu lui apprendre ces subtilités de la geste amoureuse qu'il pratiquait si spontanément avec Leah Saunders. L'amour est un beau désordre bien pensé par une sorte d'instinct naturel ; de toutes les expériences ordinaires de la vie, il est la plus extraordinaire.

La rumeur s'accrut au rythme crescendo de l'air de la calomnie de Rossini... et ce n'était pas une calomnie. Samuel

Saunders demanda à sa fille de se justifier. Encore une de ces synchronicités : l'explication eut lieu le jour du *shabbat* qui suit la fête de *Pessah* alors que le rabbin avait chanté le *Shir ha-Shirim* dans la synagogue. Leah avoua son amour pour Monsieur Robert, insista sur la réciprocité des sentiments et sur le fait que cet amour était consommé à la façon du poème de *Shir ha-Shirim*. Samuel Saunders ne réagit pas à l'allusion au poème attribué au Roi Salomon. Il s'emporta contre son employé, ce Le Poivre ex Goldstein, fils d'une Juive sépharade d'Algérie et d'un Juif alsacien ashkénaze *goysés* par cet *apokoros* appelé Napoléon. C'était la première fois que Samuel Saunders donnait à Monsieur Robert son nom de famille, comme pour insister sur le pédigrée de l'homme, juif heureusement, qui s'était permis de séduire sa fille.

Assumant totalement sa liberté de femme américaine de son temps, Leah répliqua que c'était elle qui avait séduit Monsieur Robert, qu'elle n'en savait pas la cause, mais que cet attrait lui avait semblé soudain irrésistible et qu'elle ne le regrettait en rien, bien au contraire. Enfin, elle expliqua à son père que le jeune homme était innocent de tout acte de séduction, qu'il s'était contenté de lui exprimer son amour avec discrétion et sans attendre la moindre réciprocité de sa part à elle. Avec un pragmatisme qui était un des signes distinctifs de la culture américaine et de son époque elle dit à son père qu'il était possible qu'elle soit enceinte, qu'elle avait pris rendez-vous avec le docteur Abrahamovich, mais que, de

toute façon, enceinte ou non, elle avait l'intention d'épouser Monsieur Robert, qu'il ferait sa demande incessamment, et qu'une fois le mariage accompli toute rumeur cesserait.

Il en fut ainsi... ou presque

Monsieur Robert rencontra Samuel Saunders dans son bureau de la *Saunders Manufacturing Company* (SMC). Il lui demanda la main de sa fille. Il n'y eut pratiquement aucun dialogue. Samuel Saunders dit simplement qu'il avait parlé de cette **affaire** avec sa fille et qu'il lui avait donné son accord. Il confirmait cet accord à la seule condition que Leah n'irait pas vivre en France. Fou d'amour et de joie, Monsieur Robert n'accorda pas d'importance à cette clause qui lui sembla secondaire, il l'accepta. Samuel Saunders fixa la date du mariage dix jours plus tard et précisa qu'il se ferait dans la plus stricte intimité, le rabbin viendrait célébrer le mariage au domicile de la famille, puis les époux organiseraient leur vie à Chicago comme bon leur semblerait. S'il le voulait, Monsieur Robert trouverait un emploi à la *Saunders Manufacturing Company*, à Chicago ou dans une de ses succursales aux États-Unis.

Dix jours plus tard, le mariage fut célébré... l'expression qui conviendrait serait de dire que le mariage fut expédié. Hormis la cérémonie en elle-même, où s'exprimait la vivante expression de l'espérance et de la douceur du peuple juif, tout le reste fut d'une froideur mortelle. Il n'y eut pas de

repas, de chants et de danses. Le violoniste quasi symbole du mariage hassidique n'avait pas été convié. Les quelques invités, tous membres de la famille, venus sans les enfants (comme souvent lors d'un enterrement) échangèrent les formules convenues de salutation, de vœux de bonheur et de fertilité. Puis les époux, sobrement vêtus, quittèrent la maison familiale pour se rendre en taxi ordinaire dans l'appartement que Samuel Saunders avait offert à sa fille, et mis à son nom, dans un très beau quartier près de la *Northwestern University*. Il y avait dans tout cela l'expression de l'espérance d'un père qui souhaitait un divorce rapide. L'enregistrement du mariage à la mairie de Chicago n'avait été qu'une simple formalité administrative.

Sans comprendre les arrière-pensées de son père, Leah avait la conviction que toute cette froideur imposée par le maître de la famille fondrait comme neige au soleil sitôt que le couple aurait un enfant. Peut-être n'avait-elle pas tort, car Leah connaissait le cœur de ce père qu'elle adorait en dépit de toutes leurs différences, et, peut-être, en raison même de ces différences. L'amour n'est presque jamais unidimensionnel, il est toujours surprenant, il concilie des contraires que la raison juge, a priori, inconciliables. Il n'y a que les fanatiques de tous poils qui se perdent dans des amours et des haines d'un seul tenant. Une vie réussie est celle qui harmonise toutes ses contradictions et ne

s'abandonne à aucune. Peut-être faut-il en ce sens considérer la vie de Leah Saunders comme une belle réussite.

Son rendez-vous chez le docteur Abrahamovich lui appris que contrairement à son impression - selon toute vraisemblance : un vœu irrationnel issu de tout son corps d'amoureuse, elle n'était pas enceinte. Tel avait été le premier diagnostic de ce médecin de la famille Saunders qui connaissait Leah depuis son enfance. Toutefois, il avait demandé des analyses dont les résultats lui parvinrent une semaine plus tard. L'absence de grossesse était confirmée. Certains résultats des analyses inquiétèrent le docteur Abrahamovich. Il prit un rendez-vous pour Leah chez un spécialiste, un oncologue, le docteur Moisi qui, lui aussi, était un ami de longue date de la famille Saunders. Il reçut Leah assez rapidement. Après un nouvel examen, il tint des propos rassurants, mais demanda de nouvelles analyses. Leah était, comme on dit « en pleine forme » et ne se soucia guère de ces excès de zèle de la part de médecins connus de la famille Saunders.

Deux semaines plus tard, environ, le docteur Moisi, téléphona à Leah pour lui donner un rendez-vous. Il lui demanda, si elle le voulait bien, de lui rendre visite avec son époux. Heureuse, joyeuse et amoureuse, Leah ne douta pas que ce rendez-vous ne fût pas pour les conseiller sur la meilleure façon de parvenir à une fécondation réussie. C'est

donc plein d'optimisme qu'ils se rendirent ensemble au rendez-vous.

Le docteur Moisi était un oncologue réputé, il était spécialisé dans les cancers du foie et du pancréas. Il avait une soixantaine d'années et portait depuis longtemps une barbe blanche qui lui donnait un air de philosophe ou de père Noël. On était en décembre et l'apparence du docteur était en parfaite harmonie avec la tradition festive qui animait la ville, et tout le pays. Il faisait très froid à Chicago et le couple limitait ses déplacements à la *Northwestern University* et à ses annexes. Monsieur Robert prenait le métro lorsqu'il allait à la *Saunders Manufacturing Company* pour son stage qui devait s'achever au début de l'été. Il n'était pas question de faire de l'équitation dans le parc Lincoln où le gel et la neige rendaient les randonnées éprouvantes pour les bêtes et pour leurs cavaliers. Souvent, Leah accompagnait Monsieur Robert au club-house : il n'avait pas abandonné son travail de garçon d'étable ni le petit revenu que cette activité ajoutait à ses 135 dollars hebdomadaires que lui rapportait son stage à la *Saunders Manufacturing Company*. Ces visites aux écuries étaient pour Leah l'occasion de monter dans le manège chauffé afin d'entraîner les chevaux, ils avaient besoin d'un minimum d'exercice. Lorsqu'il avait terminé ses travaux, Monsieur Robert rejoignait son épouse et ensemble ils faisaient faire aux bêtes des tours de piste et quelques sauts. Le reste du temps, ils le passaient dans leur appartement qui

avait une vue magnifique sur le lac Michigan dont les rives étaient gelées. Il semble que l'appartement ait été bien insonorisé, Leah pouvait hurler ses orgasmes sans inquiéter personne.

En ce jour de décembre plus froid que celui de la veille, lorsque le docteur Moisi reçut le jeune couple, il perçut immédiatement leur bonheur. Et il douta de son prédiagnostic. Comment une jeune femme au visage aussi parfait, au teint resplendissant, dont tout l'aspect exprimait la joie de vivre et la santé pourrait-elle être atteinte d'un cancer aussi rare que celui du pancréas, surtout chez la femme ? Il devait faire erreur... et il en était heureux. C'est pourquoi il commença par leur donner des conseils pour que leurs rapports aient plus de chances d'entraîner une grossesse qu'il savait désirée. Une autre voix, insistante, parasite, professionnelle, lui disait qu'il devait les informer de ses craintes :

- Jeunes gens ! Je vous vois plein de vie ! Et moi, je suis un vieux médecin qui a ses habitudes. Pardonnez-moi si elles vous semblent ridicules. Ma chère Leah ; vous avez eu raison de prendre vos nausées matinales pour les signes d'une possible grossesse, c'est généralement un bon indicateur. Toutefois, les tests ont montré que ce n'est pas le cas.

Le vieux médecin était gêné, presque timide devant tant de vie et d'espérance alors qu'il devait évoquer des hypothèses morbides. Il prit le parti de jouer à fond son rôle de père Noël et de vieillard inquiet qui demande humblement à être rassuré :

- Il y a une hypothèse un peu folle pour laquelle je voudrais vous demander de bien vouloir m'aider à me rassurer. Ce serait la possibilité, bien improbable vu votre éclatante santé, d'un problème venant du foie ou du pancréas. Pour me rassurer, il suffirait de faire une biopsie de votre foie et de votre pancréas... pouvez-vous m'y autoriser ?

Leah et Monsieur Robert trouvèrent la requête inattendue et surprenante. Elle était peu compréhensible pour Monsieur Robert qui ignorait ce que le mot biopsie signifiait. Il lui fut expliqué par Leah : il s'agissait de prélever quelques cellules d'un organe et de les analyser. Elle ajouta qu'elle savait par sa mère que quelques femmes de leurs amies avaient eu des biopsies, du sein le plus souvent, du foie de temps en temps et que toutes avaient été rassurées. Elle ajouta en riant que, pour le foie, le résultat rassurant avait poussé certaines à cesser de boire. À l'évidence, toute cette affaire ne la concernait pas, il s'agissait de faire plaisir au vieux docteur qui par déformation professionnelle s'inquiétait pour rien. Pour lui faire plaisir, elle accepta les biopsies. Elle en eut quelque regret, car l'intrusion des aiguilles guidées par une

échographie, surtout pour le pancréas, était, sinon franchement douloureuse, très désagréable. Heureusement, en un peu moins d'une heure c'était fait. Le docteur Moisi dit à Leah et à son époux qu'en raison de la période des fêtes, ils auraient les résultats dans trois semaines. Cela signifiait quelques jours après le jour de l'an.

Il est si beau le temps de l'insouciance ! Il dura jusqu'à la fin de la seconde semaine de janvier. La secrétaire du docteur Moisi téléphona, elle dit simplement que le docteur avait reçu les résultats des biopsies et qu'il souhaitait recevoir Leah avec son époux. Il y avait dans cet appel ce qu'il fallait de neutralité routinière pour n'alarmer personne. Ils se rendirent au rendez-vous avec la certitude que les résultats étaient bons. Leah surtout avait cette certitude, Monsieur Robert se sentait étranger à cette affaire qui lui semblait absurde puisqu'il savait que sa femme était heureuse, épanouie, et saine. Même l'attitude empruntée, aimable, trop aimable du docteur Moisi, qui ressemblait à un père Noël fatigué par son labeur saisonnier, ne changea rien à leur état d'esprit naturellement confiant. Celui de la jeunesse heureuse.

Lorsque vient le malheur, il y a toujours un **avant** et un **après**. Avant, la vie va de soi dans ses routines heureuses ou médiocres, mais prévisibles dans leurs suites qui s'égrainent dans un temps dont l'horizon semble sans limites. Que cela soit une illusion est un fait qui nourrit les prêches, les

discours et les traités des officiants des religions du Livre, et de quelques autres, sans oublier les philosophes qui, à propos de la mort, ont des avis différents. Il en est ainsi **avant...** et on s'en fout ! Mais il y a **après**, après c'est autre chose.

Chapitre 4

En ce temps-là, au début de la décennie des années 1970, on parlait beaucoup aux États-Unis d'un livre publié en 1969 par un petit éditeur new-yorkais, *Macmillan Company* : *On Death and Dying*, avec en sous-titre : *What the Dying Have to Teach Doctors, Nurses, Clergy and Their Own Families* (traduit par « Les derniers instants de la vie : ce que les mourants ont à apprendre aux médecins, infirmiers, infirmières, au clergé et à leurs propres familles »). Il avait été écrit par la doctoresse et psychiatre Élisabeth Kubler-Ross (1926-2004), une Zurichoise devenue Américaine par son mariage (ses livres sur la mort et le deuil ont été traduits tardivement en français). Elle avait mené certaines de ses études à la *Pritzker School of Medicine* de l'Université de Chicago. Ses études consistaient en entretiens avec des patients en phase terminale afin de mieux comprendre les états psychologiques de cette phase particulière de la vie qu'est la mort. C'est à l'École de médecine fondée par une riche famille juive d'origine ukrainienne (les Pritzker ont fondé, inter alia, le groupe hôtelier Hyatt) que le docteur Moisi rencontra Élisabeth Kubler-Ross. Ici aussi, il y eut un avant et un après.

La docteure Kubler-Ross était une femme de taille moyenne, dont le physique n'avait rien de remarquable si ce n'est ses yeux et sa voix remplis d'une douceur

compatissante. Elle avait aussi ce don étrange qui est celui du « toucher » : ses mains transmettaient un apaisement étrange dont le docteur Moisi avait été témoin lorsque la doctoresse Kubler-Ross touchait les patients. Son intelligence était vive et sa conversation toujours agréable au sens où, comme médecin, elle faisait preuve d'un grand savoir et d'un sens pratique très helvétique. Dans sa façon de parler, elle n'avait pas réussi à perdre quelques éléments de son suisse-allemand, et, outre son accent, cela donnait à sa conversation non scientifique des expressions charmantes. Par exemple, outre les « zooo » qui accentuaient les « so... » (donc, ainsi) qui reliaient ses phrases, il n'était pas rare qu'elle rencontrât ou quittât un interlocuteur, une interlocutrice, ou plusieurs, par un *Grüezi* (Bonjour !) ou *Grüezi mitenand* (Bonjour à tous !). Plus chaleureux que les laconiques « *Hello !* » ou « *Bye, Bye !* ».

Le docteur Moisi avait tout de suite compris l'intérêt des recherches de la jeune femme. Il savait, par expérience, que les patients en phase terminale intéressaient peu les médecins et les infirmières. Moisi, docteur en chirurgie, faisait comme les autres, il en souffrait, mais ne voyait pas comment il pourrait en être autrement. Leurs métiers étaient de soigner et de guérir, la mort était un échec et personne n'aime être confronté à un échec, plus encore si le malade condamné a un comportement désagréable, voire agressif, vis-à-vis des soignants, ou des familles quand elles leur

rendent visite. Très souvent, pour avoir la paix, on donnait à ces patients de fortes doses de sédatifs, ce qui permettait de les négliger sans remords, et de leur donner une mort qui n'incommodait pas les vivants. Puis, les familles confiaient le cadavre à une entreprise de pompes funèbres qui pratiquait un embaumement, qui, une fois de plus, niait le mourir en donnant aux cadavres une sorte de « seconde jeunesse ». Elle pouvait presque faire envie à certains vivants. Ces attitudes couramment acceptées dans le milieu hospitalier déplaisaient au docteur Moisi. À l'exception de l'embaumement qu'il trouvait ridicule en tant que juif pratiquant, il n'aurait pas su expliquer pourquoi il réprouvait les pratiques courantes et médiocres des soins palliatifs, mais son insatisfaction était là. C'est ainsi qu'il accueillit avec joie la demande du docteur Kubler-Ross de mener des entretiens avec ces patients délaissés. Elle fit réduire les doses de sédatifs puis les supprima lorsqu'ils n'étaient pas nécessaires. Il lui arriva même, avec l'accord des patients, d'inviter des étudiants de la faculté de théologie et leur pasteur à suivre certaines entrevues à travers un miroir sans tain. Pas à pas et avec une constance admirable, le docteur Kubler-Ross transforma le service des soins palliatifs du mouvoir, qu'il était, en service dynamique où l'on apprenait à mourir dans la paix et dans la dignité... comme c'était le cas au Moyen-âge en Europe, notamment chez les rois de France dont la mort chrétienne donnait lieu à un récit. Ceci rendit au personnel de ce service une dignité dont ils ne se savaient pas porteurs. Certes, il y

avait toujours des exceptions, chaque être vivant est différent, mais dans l'ensemble, et les statistiques étaient formelles, on mourait plus sereinement dans le service des soins palliatifs de la doctoresse Kubler-Ross que dans aucun autre service des hôpitaux de Chicago. Puis, avec le soutien du docteur Moisi, la psychiatre créa un séminaire à l'Hôpital *Billings* de Chicago où elle invita des patients à parler de leur mort prochaine aux étudiants en médecine.

Le docteur Moisi avait suivi avec un intérêt passionné les travaux d'Élisabeth Kubler-Ross et il avait compris qu'outre les traitements médicamenteux dont les patients avaient besoin, le traitement par la parole et par le comportement de la psychiatre Suisse, qui consistait à écouter et à dire avec respect et sympathie, avaient la même importance, et, parfois, une plus grande importance que les traitements ordinaires. Cette importance de la parole et des attitudes ne concernait pas seulement les psychiatres, mais tous les médecins traitants, les infirmiers et les infirmières ; tous si mal préparés à faire face à la mort de leurs patients (et à la leur), qu'ils les délaissaient.

Le docteur Moisi avait encouragé Élisabeth Kubler-Ross à publier ses résultats. Il y eut d'abord son livre *On Death and the Dying* en 1969 qui fut suivi la même année par un article dans *Life Magazine*, qui souleva un grand intérêt populaire. L'ouvrage destiné à un usage professionnel devint un *best-seller*, il créa une véritable révolution qui surprit tout le

monde : l'auteure, le docteur Moisi et le milieu médical. Après cela, Élisabeth Kubler-Ross ne retrouva jamais son anonymat, elle devint une célébrité. Il y eut des jalousies, des critiques portant sur le caractère subjectif et peu scientifique de l'ouvrage, et surtout sur les convictions spirituelles de l'auteure. Le docteur Moisi défendit au mieux la doctoresse Élisabeth Kubler-Ross. Il fut scandalisé par les falsifications que subirent les « cinq phases du deuil » issues du pragmatisme euristique de la psychiatre. Elles furent transformées en une théorie rigide et absurde que la doctoresse Kubler-Ross dénonça dans ses conférences et séminaires. Il y eut même des humoristes qui s'emparèrent des cinq phases pour en faire un sketch de *one man show*. Parfois drôles, mais toujours hors propos scientifiques, ces spectacles, souvent télévisés, accrurent de façon considérable la célébrité de la docteure Kubler-Ross. Cette célébrité, non voulue par l'intéressée de nature timide et uniquement préoccupée par ses travaux, fut très mal reçue par le milieu médical.

Auprès de ses pairs, la jalousie se mêla au ressentiment d'une profession qui cultive la discrétion et, souventefois, le secret. L'atmosphère dans l'hôpital devint si désagréable qu'elle dut quitter la *Pritzker School of Medicine* et l'hôpital *Billings* de l'Université de Chicago pour créer sa propre institution à Escondido en Californie. Le docteur Moisi, protégé par sa réputation scientifique resta à Chicago où il

continua à exercer et à opérer. Toutefois, il conserva ses liens amicaux et scientifiques avec sa collègue psychiatre, et, progressivement, il introduisit ses idées dans les services de soins palliatifs partout où il le put. En quelques années, presque tous les hôpitaux américains suivirent ces exemples. L'Europe fut plus lente à faire cette révolution, mais elle l'a faite, plus ou moins rapidement selon les pays, selon les médecins ; et surtout en France, selon les administrateurs bureaucratiques des services hospitaliers qui sont les gardiens d'une logique financière. Ils sont une des plaies du système de santé de ce pays : peut-être pas en nombre, mais en masse salariale, ils dépassent le personnel hospitalier actif et sont un obstacle à la logique médicale des soins aux malades. D'où l'élimination des vieux et vieilles, discrètement, quand c'est possible : on fait des économies. La révolution des soins palliatifs, lente souvent, mais irrésistible, est le plus grand accomplissement médical de la doctoresse Elisabeth Kubler-Ross.

On comprendra mieux le docteur Moisi, Monsieur Robert et surtout Leah si l'on donne une idée des cinq phases du deuil selon Elisabeth Kubler-Ross ; étant admis que ces cinq phases ne sont pas des vérités dogmatiques, mais des schémas empiriques qui peuvent aider à mieux comprendre les mourants. Il y a là une attitude pragmatique et non dogmatique très proche de l'esprit de l'œuvre du psychiatre

zurichois Karl Gustav Jung. Voici les cinq phases selon leur ordre conventionnel :

- 1- Le déni (*Denial*) : « C'est un faux diagnostique, je pète la forme... ou presque. »
- 2- La Colère (*Anger*) : « Putain de merde ! Pourquoi moi et pas mon voisin qui est un parfait crétin ! »
- 3- Le Marchandage (*Bargaining*) : « Si un peu plus de temps m'est accordé, je changerai toutes mes mauvaises habitudes : donnant, donnant ! »
- 4- La Dépression (*Depression*) : « Tout est foutu, foutez-moi la paix ! Laissez-moi pleurer tout seul ! »
- 5- L'Acceptation (*Acceptance*) : « C'est comme ça, ça arrive tous les jours, y a le début et y a la fin, j'accepte la mort avec sérénité ! »

On ne le répétera jamais assez, il ne s'agit que de phases empiriquement observées sur un nombre de cas suffisants pour qu'elles puissent être mentionnées. Il ne s'agit pas d'une vérité dogmatique, on peut mourir en plein déni, en colère, en plein marchandage, etc. On peut même mourir en plein sommeil. De plus, l'observation de ces phases est, pour l'essentiel, valable pour la civilisation occidentale qui a eu tendance, depuis sa révolution scientifique et individualiste, à exclure la mort du mouvement de la vie. Dans la culture musulmane, hormis les situations qui imposent le fatalisme

« c'était écrit ! », la tendance est à imputer le deuil, la perte, à l'extérieur : c'est la faute aux « autres » (les femmes, les infidèles, les faux musulmans, etc.) et à leur faire la guerre sainte. Mourir en faisant la guerre sainte donne accès au statut de martyr qui offre un accès direct au paradis et à ses fornications abondantes, et théologiquement permises, avec 72 vierges à la virginité reconduite (les pauvres !) après chaque fornication. « Dis-moi ce qui t'obsède, je te dirais qui tu es ! »

La doctoresse Kubler-Ross considère que dans toutes les cultures, très souvent, les mourants ont l'intuition du moment de leur mort. L'intuition est une dimension très particulière de la conscience d'*homo sapiens*, comme si notre cerveau n'était pas seulement le centre matériel de la pensée, mais une sorte d'émetteur-récepteur d'une sorte de pensée universelle, qui préexiste à notre cerveau et lui survit. Ce qu'ailleurs on a pu appeler « la noosphère ». Il semblerait qu'Aristote et Platon aient déjà émis cette idée. Peut-être.

Le docteur Moisi, grâce aux travaux de sa collègue Kubler-Ross, savait qu'il ne faut jamais annoncer aux patients qu'ils souffrent d'un cancer en phase terminale. Il faut dire la vérité, mais laisser une porte ouverte sur l'espoir, ne serait-ce que parce que (parfois) on observe des rémissions inexplicables. Il dit au jeune couple dont le bonheur lui déchirait le cœur :

- Mes amis, ma chère Leah, les résultats des analyses ne sont pas bons. Vous avez une tumeur maligne sur le pancréas. Je ne peux pas l'opérer, car elle est trop proche d'un réseau sanguin important. Nous allons utiliser la radiothérapie afin de réduire la tumeur... peut-être sa réduction pourra-t-elle permettre une opération. Ma petite Leah, je connais ton courage, et votre amour que je vois si clairement va vous aider à surmonter cette épreuve.

Ce n'était pas brillant, mais dans l'état de désespoir où se trouvait le docteur Moisi depuis qu'il avait reçu les résultats, il était incapable de faire mieux... et d'ailleurs, à quoi bon !

Leah reçut l'information avec un détachement serein qui n'était pas dû au fait qu'elle ne croyait pas au diagnostic (le Déni). Elle connaissait le docteur Moisi depuis trop longtemps pour douter de ses compétences ; mais, en raison de son âge, de sa beauté de femme désirable, désirée et aimée, elle savait que d'une façon ou d'une autre, elle s'en sortirait. La nature et sa constitution n'avaient aucune raison d'accepter une telle absurdité : sa mort à vingt ans. L'amour, la vie, la jeunesse et, parfois même la vieillesse, ne croient pas à la mort. Elle n'eut pas besoin de convaincre Monsieur Robert du bien-fondé de son optimisme, elle lut dans son regard qu'il partageait sa pensée. D'où la sérénité de la fin de la consultation dans le cabinet du docteur où l'on établit un protocole de soins avec rendez-vous pour les séances de

radiothérapie, les médicaments, etc., etc. Sur un seul point Leah fut intransigeante, il n'était pas question de l'hospitaliser, elle vivrait avec son mari dans leur appartement du bord du lac et continuerait ses études, et, dans la mesure du possible, ses visites aux chevaux du Club équestre du parc Lincoln.

Pendant presque deux mois, ils ont vécu l'**après** de la façon dont ils avaient vécu **avant**. Et même avec une intensité encore plus forte.

Puis, le malheur a commencé à prendre forme. Il fut d'abord discret : fatigue, perte de poids... . Certains signes étaient dus aux traitements : perte des cheveux, démangeaisons désagréables, teint trop blanc... . Lorsque le docteur Moisi eut constaté que la radiothérapie n'avait pas d'effets bénéfiques qui l'emportaient sur les nuisances, il mit un terme à ce traitement invasif qui n'avait pas empêché les métastases. Il prescrivit une chimiothérapie dont le seul but était de ralentir l'inéluctable évolution de la maladie. L'appartement du bord du lac Michigan fut médicalisé et Monsieur Robert apprit du docteur Moisi et d'une infirmière tous les gestes qui permettaient d'assister la femme qu'il aimait. Ce n'est pas le docteur Moisi qui dit à Leah que l'évolution de son cancer était désormais irréversible. C'est elle qui lui dit un jour :

- Je dois à présent me préparer à mourir, n'est-ce pas ?

Le docteur comprit au ton de Leah qu'elle ne formulait pas une question à laquelle il avait le droit de donner une réponse d'un optimisme mensonger. Comme le docteur tardait à répondre, elle ajouta :

- J'ai parlé avec mon mari. Je tiendrai jusqu'au bout, c'est-à-dire aux limites de ma capacité de souffrir. Les doses de morphine que je reçois à présent me permettent de vivre sans trop souffrir. Docteur, je me connais, je suis courageuse. Mon mari me connaît et m'aime (il y eut un silence et un beau sourire qui fit fondre en larme le vieux médecin).

Leah lui laissa le temps de se reprendre, et avec cette ironie douce qui était un des traits de son caractère, elle lui dit :

- Pour un homme habitué à ces choses, je trouve que vous en faites beaucoup !

Puis, elle éclata de rire. Un rire de bonne santé. Un rire d'**avant** qu'elle avait la force et le courage d'offrir **après**. Rasséréné par ce rire et par l'attitude de cette jeune femme qu'il admirait et qu'il aimait, le docteur Moisi demanda à Leah :

- Puisqu'il en est ainsi, à présent qu'attendez-vous de moi ?

- J'aime mon mari au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Il m'aime aussi et je sais qu'il m'aimera après ma mort... et longtemps. Je ne peux pas prévoir si mon agonie évitera que mon corps se métamorphose en un objet déshumanisé par la souffrance et les effets de la généralisation du cancer. Je ne veux pas que toute sa vie l'homme que j'aime et qui m'aime souffre de l'image d'une agonie où je ne serais plus moi-même. Je veux que vous soyez présent lorsque j'aurai atteint mes limites... lorsque ce moment viendra, je veux que vous ne nous abandonniez pas !

Avec vivacité, le docteur Moisi répondit :

- Je n'abandonne aucun de mes patients ! Comment pourrais-je faire une abjecte exception pour vous que j'ai connue alors que vous étiez encore une enfant !

Ce fut au tour de Leah d'être touchée aux larmes... elle se reprit après avoir demandé un mouchoir en papier :

- Fort bien ! Et de tout cœur : Merci ! mais je n'ai pas achevé de vous exprimer ce que je vous demande de toutes les forces qui me restent. À présent, la morphine me soutient. Je sais que viendra le moment où elle n'aura plus beaucoup d'effets calmants. J'ai parlé de cela avec mon mari. Il m'a juré qu'il m'aiderait jusqu'au bout selon ma volonté. Je vous demande donc de mettre à notre disposition une dose de morphine létale que

l'homme que j'aime m'injectera lorsque je serai à bout. Nous voulons que vous soyez présent pour juger, en professionnel, de la nécessité de l'acte que je demanderai que mon homme accomplisse. Ce n'est pas vous qui agirez, mais il le fera lorsque vous lui signalerez qu'il n'y a plus rien d'autre à faire pour m'éviter une déchéance que je redoute moins pour moi-même que pour la dernière image que mon homme gardera de moi. Jusqu'au bout, je veux être une femme amoureuse, et heureuse d'être aimée. Je ne veux pas qu'il porte toute sa vie une image désespérée et désespérante !

Il y eut un long silence. Leah sentit que sa volonté serait respectée, alors elle ordonna :

- Que mon mari revienne dans notre chambre !

Cette expression d'autorité était destinée à montrer à ses parents, qui attendaient dans une autre pièce avec Monsieur Robert, que son mari, et non ses parents, était le maître de sa fin de vie. Ses parents lui apportaient une aide matérielle considérable, mais elle était dans leurs moyens, de plus Samuel Saunders était un important donateur de la *Pritzker School of Medicine*. Certes, Leah était reconnaissante à sa famille. De plus, elle aimait son père, mais elle ne supportait pas que ce dernier, non sans hypocrisie, tînt parfois des propos ambigus. Ils semblaient sous-entendre que son malheur présent était dû à ce que la famille considérait

comme un mariage mal assorti que Dieu sanctionnait par une mort précoce. Jusqu'au bout, elle voulait leur montrer que son couple était la plus grande joie de sa vie et que Dieu l'avait béni. Sa mort rejoignait les antiques sacrifices que les prêtres accomplissaient dans le temple de Jérusalem, elle était l'agnelle offerte au Dieu des Hébreux et aucun ange ne viendrait arrêter le bras d'Abraham.

C'est au mois d'avril, alors que pointait un printemps timide que la maladie fit un bond vers le pire ; elle le fit d'une façon médicalement prévisible, mais d'une manière que l'on eût espérée moins rapidement définitive.

En cette après-midi ensoleillée, le parc Lincoln avait encore de belles plaques de neige d'un blanc éclatant au soleil. Leah montait son appaloosa et Monsieur Robert un vieux cheval blanc au pas tranquille. C'était leur deuxième sortie de fin d'hiver et tout était beau. L'appaloosa sentait la fragilité de sa cavalière qu'il aimait, il sentait aussi son amour sans qu'il distinguât si cet amour avait un objet particulier, lui, ou s'il était un sentiment universel. Évidemment le cheval ne tenait pas un tel raisonnement, il était pure sensation et son pas était d'une douceur angélique. Leah était heureuse, heureuse de la lumière du soleil sur ce qui restait de neige, heureuse de sentir la douceur de son cheval, heureuse de voir son homme qui allait au pas près d'elle sur ce vieux cheval qu'elle avait monté lors de ses premiers cours d'équitation. Il y avait en elle une sorte d'allégresse à l'idée qu'elle allait mourir

sachant et vivant ce qu'est aimer et être aimée. Que la mort la protégera des chagrins qui, souvent, accompagnent l'amour fou lorsque sa folie ne sait pas se faire sage amoureuse. Elle pensait aux plaisirs qu'ils avaient lorsqu'ils faisaient l'amour quand le cancer et les drogues lui offraient un répit qui ouvrait la porte dorée du désir. Elle avait vécu tout cela et en cet instant sa vie lui semblait longue à n'en plus finir...

Soudain, l'appaloosa fit un arrêt net. Leah était prise d'un malaise, une toux déchirante secouait tout son corps. Monsieur Robert vint à son secours, lors d'une brève accalmie, il aida sa femme à descendre de cheval. La toux reprit et soudain elle cracha un petit flot de sang rouge sur la neige blanche. Monsieur Robert crut qu'il allait défaillir, seule la volonté de ne pas abandonner sa femme en cet instant terrible le retint au monde. Il l'aida avec peine à se remettre en selle. L'appaloosa semblait attentif à éviter tout mouvement qui eût déséquilibré sa cavalière. Puis, il se remit au pas lentement pour rentrer à l'écurie du club-house. Monsieur Robert n'était plus tout à fait dans son corps, il semblait flotter à quelques pas de lui-même. C'est-à-dire à quelques pas de l'homme qui montait le vieux cheval blanc... il avait besoin de cette distanciation pour ne pas sombrer dans un désespoir sans fond qui le guettait comme une lionne en chasse se faufilant vers une gazelle innocente. Il ne savait

pas si c'était le pire ou le plus beau : il lui semblait que plus sa femme s'affaiblissait plus leur amour grandissait.

Rentrés dans la chambre médicalisée, la toux et les vomissements de sang recommencèrent. Monsieur Robert appela le docteur Moisi qui vint très vite. Une tumeur avait gagné les poumons et provoqué une hémorragie. Le docteur estima que le flot n'était pas très important et qu'il cesserait spontanément, il donna un calmant pour arrêter la toux et, en effet, l'hémorragie cessa. Il y eut une accalmie. Leah demanda au docteur de rester dans la chambre, puis, elle demanda à son homme de l'embrasser et de rester à ses côtés. D'une voix claire elle dit que c'était la fin. Puis, après quelques minutes, sa peau prit une coloration brune, comme la tache de son appaloosa. C'est alors que vinrent par vagues des douleurs de plus en plus fortes. Elle résista une heure environ, la sclérotique de ses yeux était devenue brunâtre et se confondait presque avec ses iris. Monsieur Robert ne savait pas si Leah avait conscience de ces transformations, mais il avait la certitude qu'elles étaient les premiers signes de sa mort imminente. Il regarda le docteur Moisi dont l'attitude lui confirma qu'il en était ainsi. Il prit Leah dans ses bras et la berça comme il l'eût fait pour un enfant, il lui disait des mots d'amour, ceux qu'il avait l'habitude de lui dire avant, pendant et après l'amour, et même ces petits mots de rien du tout que ceux qui s'aiment s'inventent pour exprimer ces nuances de l'amour qui n'ont pas de nom. Leah avait des

instants de lucidité, Monsieur Robert les sentait venir dans le frémissement de ses bras et sur ses lèvres qui embrassaient celles de sa femme. Il regardait alors ses yeux qui exprimaient sa volonté plus que sa parole qui devenait de plus en plus faible. Quand une vague de douleur déchirait le corps de Leah, il la sentait venir à la vibration de ce corps aimé et connu. Puis, quelques secondes avant une nouvelle vague, il regarda les yeux de Leah et comprit sa supplique, il lança un regard rapide au docteur Moisi qui lui sembla faire un signe d'acquiescement. Monsieur Robert prit la seringue qui était prête dans le tiroir de la table de nuit et l'injecta dans le goutte-à-goutte dont l'aiguille du cathéter était fixée au poignet de sa femme. Puis il la prit à nouveau dans ses bras et la berça jusqu'à ce qu'il sente que la souffrance et la vie l'avaient quittée.

Avant de réciter le *Kaddish Yatom* (« le Kaddish de l'orphelin ») avec le docteur Moisi, l'homme allongea sa femme dans le lit et embrassa ses lèvres brunes de ce baiser léger qu'ils avaient l'habitude d'échanger le matin ; lorsque l'un ou l'autre quittait précipitamment leur chez eux, avec la certitude du prochain retour. Monsieur Robert remarqua soudain que le corps de Leah avait la couleur de la peau de Judith Zemour, sa mère dont il avait oublié les traits du visage, mais pas la texture de sa peau.

Il fallait informer la famille. Monsieur Robert le fit par téléphone pendant que le docteur Moisi établissait l'acte

officiel du décès. Le père de Leah prit en main toutes les formalités civiles et religieuses. L'enterrement se fit trois jours exactement après la mort de Leah. Selon la religion juive, pendant trois jours après la mort l'âme peut décider de revenir dans le corps... après trois jours, c'est fini jusqu'à la Résurrection, lors du retour du Messie. On voit que la résurrection de Jésus Christ, trois jours après sa mort, suit à la lettre la tradition juive. Monsieur Robert, le veuf, l'inconsolable, l'orphelin, suivit ces événements sociaux comme un étranger mis au centre d'une affaire qui ne le concerne plus. Il avait perdu le seul être au monde qui lui avait montré qu'il n'était pas seul. Pendant deux mois, les *hassidin* récitèrent cinq fois par jour des *Kaddishs* de versions différentes. Pour sa part, lorsqu'il lui arrivait d'être exceptionnellement avec la famille, Monsieur Robert s'en tenait à la seule version qu'il connaissait : le *Kaddish Yatom* (« le Kaddish de l'orphelin »). Deux fois orphelin, il savait que désormais il serait seul au monde et que si le monde avait cessé de lui faire des cadeaux, il n'en ferait aucun, à personne.

Chapitre 5

Cela se passa deux semaines environ après l'enterrement de Leah au cimetière juif du quartier de Skokie. Monsieur Robert, qui continuait à travailler aux écuries du Club d'équitation du parc Lincoln, remarqua que l'appaloosa dépérissait. Il le signala. Le vétérinaire vint, il ne constata rien de suspect à première vue. Il conseilla d'augmenter la ration d'avoine. Il fit faire une analyse de sang. Lorsqu'il revint pour annoncer les résultats des analyses, l'appaloosa venait juste de mourir. On avait trouvé la bête morte, le matin dans sa stalle. Le vétérinaire expliqua que les analyses avaient révélé des taux anormalement élevés de catécholamines, diverses hormones qui se fixent sur des vaisseaux du muscle cardiaque, et finissent par paralyser le cœur et provoquent son arrêt brutal. Le vétérinaire expliqua que c'était la première fois qu'il constatait cette maladie sur un cheval. Il expliqua que le nom courant de cette maladie était « le syndrome du cœur brisé », qu'elle affectait plus souvent les femmes que les hommes. Sa cause apparente était un stress excessif qui provoquait un dérèglement du système hormonal. Il demanda si le cheval avait subi un stress quelconque, on lui dit que sa cavalière attitrée était morte deux semaines plus tôt. Le lien entre ce décès et la mort de

l'animal ne lui sembla pas relever des évidences scientifiques : « Un chien, passe encore, mais un cheval... jamais vu ! » dit-il sûr de son savoir scientifique. L'appaloosa, son cadavre, fut vendu à une usine de produits alimentaires, elle en fit de la nourriture pour chiens et chats, vendue dans des emballages aux étiquettes plus alléchantes que leur contenu. L'usine faisait des publicités télévisées où l'on voyait chiens et chats se régaler... pour un peu on en mangerait... ce que faisaient en effet certaines vieilles personnes qui avaient du mal à survivre de leur pension de retraités. La peau de cet animal superbe fut proprement tannée et vendue comme élément de décoration de style ultra moderne, ou plus simplement « western ». Elle finit au mur d'un bar qui sentait la bière et le tabac froids. Accompagnée de deux guitaristes et d'un batteur fatigués, une chanteuse locale, plus très jeune sous son maquillage appuyé, y chantait tous les soirs de la musique « *country* », genre Dolly Parton et autres.

Monsieur Robert regretta de ne pas être capable de mourir comme l'appaloosa de Leah. Pourtant, il le sentait en lui ce « syndrome du cœur brisé ». Mais il semblait prendre des formes qui n'étaient pas celles qui avaient tué le cheval. Il donna sa démission au Club d'équitation du parc Lincoln. La famille Saunders avait repris possession de l'appartement de Leah face au lac Michigan. Monsieur Robert ne le regretta pas : vivre seul dans ce lieu plein d'elle, plein de bonheur et de douleurs eût été une épreuve insoutenable. Samuel

Saunders avait relogé le veuf dans une chambre de l'université. Ce n'était pas celle où Leah hurlait ses orgasmes, mais, dans l'alignement des couloirs, elle y ressemblait.

Monsieur Robert acheva son dernier semestre à l'Institut de technologie de l'Illinois, il reçut un certificat en forme de parchemin faisant état de ses connaissances en électronique. C'était le 15 juin, l'été approchait et le stage de Monsieur Robert à la SMC se terminait. Il savait à peu près tout ce qu'un bon commercial doit savoir des billards électriques, et électroniques, de la *Saunders Manufacturing Company* (SMC). De plus, il savait les réparer, les régler : déclenchement plus ou moins sensible du « tilt », qui interrompt la partie si le joueur, pour orienter la bille, secoue trop le billard, ou flipper comme on commençait à le dire en France. Monsieur Robert réglait l'actionnement des parties gratuites à partir d'un certain score ; type et intensité des sons produits dans les diverses phases du jeu, et caetera. Toutes ces choses devaient être adaptées à la clientèle, selon qu'elle était plus ou moins accrochée au jeu et selon le style de l'établissement. On ne faisait pas les mêmes réglages pour le café du tout-venant ou pour celui dont la clientèle était essentiellement lycéenne ou étudiante. De plus, Monsieur Robert savait calculer les profits de chaque appareil selon les réglages et le coût des parties.

Samuel Saunders lui annonça la fin de son stage et son prochain retour à Villeurbanne où Monsieur Robert

commencerait son travail d'agent commercial de la *Saunders Manufacturing Company* (SMC). Ce fut leur dernière rencontre à Chicago avant le départ de Monsieur Robert pour la France. Il n'eut aucun contact avec d'autres membres de sa « belle famille » qui, de toute façon, l'avait toujours ignoré. À l'exception de Samuel Saunders qui fit deux ou trois visites de travail à Lyon, Monsieur Robert n'eut plus aucun contact avec les autres membres de la famille. Si son mariage avec Leah avait donné à Samuel Saunders un petit-fils ou une petite-fille de plus, bien des choses auraient pu changer, c'était la conviction de Leah. On ne saura jamais si Leah avait raison ou tort.

Lors de la dernière entrevue à Chicago avec le directeur de la SMC, Samuel Saunders et Monsieur Robert s'en tinrent aux propos purement professionnels, il en fut toujours ainsi lors de leurs rares rencontres de travail en France. Le nom de Leah ne fut jamais prononcé. *Hassid* convaincu, voire fanatique, Samuel Saunders était douloureusement partagé entre son chagrin d'avoir perdu sa fille secrètement préférée et sa conviction religieuse que « le Maître de l'univers » avait par une mort précoce puni celle qui avait péché contre Dieu en cessant d'adhérer totalement à la loi divine : chez les juifs, une longue vie est le signe d'une bénédiction divine. Si le principal fautif, Monsieur Robert, était encore vivant, c'était un signe du « Maître de l'univers » que ce pécheur devait sur Terre encore souffrir du malheur qu'il avait causé. Le

fanatisme religieux, ou non, à l'avantage d'expliquer une chose et son contraire. Cet avantage n'était pas accordé à Monsieur Robert dont la souffrance était d'autant plus intense qu'une semaine après l'enterrement de Leah, un soir, alors qu'il était dans sa chambre de la *Northwestern University*, il avait vu, de ses yeux vu, un étrange cercle de lumière bleu, un bleu à la fois doux et puissant, au centre duquel brillait un point d'une intense luminosité, comme un diamant éclairé de l'intérieur. Il avait su que cette chose étrange était Leah dont il avait senti l'amour intense et le fait déchirant qu'elle venait lui dire « à Dieu ». S'il en était ainsi pourquoi n'était-elle plus ici, avec lui, dans toute sa chair splendide ?

Confronté à ce mystère, Monsieur Robert avait senti monter en lui une révolte sans nom... dont le seul nom possible eût été l'adjectif « luciférien ». Cet ange, « porteur de lumière » selon son nom latin, aimé de Dieu se serait révolté contre ce que les *hassidin* appellent « le Maître de l'univers ». Cela peut sembler étrange, mais la situation de Monsieur Robert était celle décrite par le prophète Esaïe que l'on tient pour la première allusion biblique à Lucifer, Esaïe 14 ; 12,13, 14,15 :

« Comment est-ce possible ?

Te voilà tombé du haut du ciel,

Toi l'astre brillant du matin !

Te voilà jeté à terre,

Toi le vainqueur des nations !

Tu te disais :

« Je monterai jusqu'au ciel,

Je hisserai mon trône plus haut que les étoiles de Dieu,

[...] je serai l'égal du Dieu Très haut »

Mais c'est au monde des morts,

Jusqu'au fond de la fosse

Que tu as dû descendre. »

Par l'amour de Leah, Monsieur Robert avait été fait roi !

L'amour était toujours là, mais le roi avait perdu la couronne qu'à chaque instant de leur vie Leah posait sur la tête de son homme. Monsieur Robert portait le sceptre brisé d'un roi sans couronne. Monsieur Robert n'était plus roi, il n'était que la révolte de sa perte... étranger au monde qui lui était apparu plus absurde que si la mort n'avait été qu'un accès au néant.

Il serait facile de dire que cette perte irrémédiable était « la scène primitive » qui avait fait de Monsieur Robert un tueur en série. On pourrait ajouter qu'avant l'amour de Leah, Monsieur Robert n'avait pas reçu le moindre cadeau de la vie : orphelin dès six ans et demi ; chassé de son pays par

l'Histoire ; victime d'une épuration ethnique, car Juif, car Français, et seul au monde avant qu'un amour miraculeux métamorphosât sa solitude en une union parfaite avec une femme extraordinaire (« Ils ne font qu'une seule chair » a dit le Christ). Pour le réfugié, l'orphelin, le veuf, la mort de Leah était la fin du monde. Tout ça, on pourrait le dire, y ajouter les violentes rivalités qui opposaient les bandes de gangsters de Chicago et faire croire que l'on a tout compris. On retrouve cette sottise dans tous les journaux bien-pensants. On oublie dans le même temps que si tous les amoureux blessés à mort par la mort de l'aimée devenaient des tueurs en série en prenant pour modèle les rivalités ethno mafieuses, la vie sur terre serait un coupe-gorge permanent conforté dans ses horreurs par tous les réfugiés, les orphelins et toutes les orphelines qui vivent dans des « quartiers sensibles » et n'ont que la solitude pour compagne. À l'évidence, ça ne se passe pas comme ça ! On peut même parfois, à tort peut-être, avoir l'impression que ce sont les gens heureux qui, statistiquement, font les plus grands tueurs. Tous les soldats en guerre vous le diront !

On n'arrive jamais au bout des choses, et toute réponse s'achève par une question nouvelle... sans réponse... avant que la réponse ne soit trouvée... pour s'ouvrir sur une nouvelle question, etc., etc. On peut, tout au plus dire que la mort de Leah avait transformé Monsieur Robert en soldat. Un soldat en guerre. En guerre, mais contre qui, contre quoi ? Il

n'y avait personne pour lui poser cette question. Une question à laquelle il eût été incapable de répondre. Tout se passait comme si la mort de Leah avait éveillé en lui un soldat en guerre qui aurait pu ne jamais se manifester de la façon dont il se manifesta.

Arrivé à Villeurbanne en plein été, Monsieur Robert se mit en campagne pour vendre les billards électriques de la SMC. Samuel Saunders avait trop investi dans son jeune apprenti pour ne pas faire la distinction entre ses convictions religieuses et ses intérêts d'homme d'affaires. Avec l'aide du représentant de la firme à Paris, Monsieur Robert organisa la logistique qui permit l'arrivée des billards électriques dans l'entrepôt qu'il avait loué à Villeurbanne dans un hangar désaffecté de la zone industrielle. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, après novembre 1942 il avait servi de dépôt à munitions pour la *Wehrmacht*. Il commença avec un stock de cinquante billards électriques, ou flippers. Puis il prospecta dans les cafés de Lyon et de Villeurbanne. Il avait un chauffeur, costaud comme un déménageur, qui conduisait une camionnette dans laquelle il transportait un *pinball*. Avec l'accord du cafetier ou de la cafetière, avec l'aide de son chauffeur Monsieur Robert installait le *pinball* de démonstration, puis il montrait comment jouer et invitait le maître du bistro à faire une partie. En général, c'était gagné ! Dans sa première approche des clients, il utilisait le terme américain « *pinball* ». Puis, il traduisait par « billard

électrique », puis flipper. *Pinball*, ça faisait bien pour amorcer la vente ou la location de l'appareil, car, chez les cafetiers de l'époque, tout ce qui était américain avait bonne réputation, ça faisait « moderne », comme les cigarettes « Camel » ou « Lucky strike ». « Moderne » autre mot clef de cette époque un peu sotté. Mais il fallait vivre avec ce temps où les bars américains, les « modern bars », et autre « american bars » fleurissaient dans chaque quartier qui se voulait « à la page » ou « *in* » et pas « *out* ». Monsieur Robert remarqua rapidement que les meilleurs cafés pour son commerce n'étaient pas les cafés snobs où une clientèle masculine et aisée commandait un « Ji-Bi » (prononcé à l'anglaise) pour dire un whisky anglais de la distillerie « Justerini & Brown », que les clients, en général, croyaient américaine. Il trouvait ses meilleurs clients dans les quartiers populaires ; mais pas ouvriers, ils votent communiste, ils sont peu portés sur l'Amérique. C'était des quartiers de la classe moyenne, avec une petite bourgeoisie pleine d'enfants et d'adolescents qui buvaient, selon leurs âges des laits grenadine ou menthe, des limonades, des blancs limés (vin blanc et limonade) ou des panachés (bière et limonade)... et bientôt du coca-cola. Il y avait aussi les étudiants lyonnais, ils buvaient des cafés ou une bière pression et jouaient au billard électrique... une bonne clientèle pour Monsieur Robert, moins bonne pour les cafetiers qui servait un café ou une bière qui duraient une heure ou deux... heureusement, le billard électrique (deux au plus), à 1 franc la partie, réglé de façon à limiter les parties

gratuites permettait au cafetier de rentrer dans ses frais. Il n'était pas rare qu'un groupe d'étudiants fissent cinq à six parties chacun. C'était un jeu de garçons, il pouvait arriver qu'une fille fît une partie ou deux, mais c'était rare.

Parfois Monsieur Robert vendait ses billards électriques, mais le plus souvent il les louait pour une somme mensuelle automatiquement versée sur le compte de sa société. Après que Villeurbanne, Lyon et leurs environs furent équipés, environ cinq mille flippers ; Monsieur Robert porta ses efforts sur la ville de Grenoble, ses environs, et jusqu'à certaines villes de la Savoie voisine comme Annecy et Chambéry. En un peu plus d'une année de prospection acharnée, Monsieur Robert commença à faire fortune, grâce surtout aux appareils loués qui lui rapportaient un revenu mensuel de plus en plus important avec la multiplication des billards électriques loués. En toute légalité, et sans poser d'autres problèmes que des pannes techniques qu'il savait réparer, les billards électriques de la SMC se comportaient comme des prostitués faisant le tapin dans les bistros. Lorsque, pour maintenir un contact avec sa clientèle, Monsieur Robert venait faire le suivi de ses locations, il se sentait un peu proxénète.

Les billards électriques de la SMC se plaçaient ou se vendaient « comme des petits pains », selon l'expression consacrée. Nul besoin de faire de la réclame comme on disait encore parfois, bien que le mot « publicité » s'imposât de plus en plus. Le milieu des cafetiers, où l'on signale

rapidement « ce qui marche et ce qui ne marche pas » faisait aux flippers de la SMC une publicité d'autant plus efficace qu'elle était gratuite. Dans certaines villes, comme Grenoble, le milieu des cafetiers s'embrouillait avec celui de la pègre : les gangsters investissant leurs gains criminels dans des affaires honnêtes, cafés, pizzeria, etc. Cela posa parfois des problèmes à Monsieur Robert qui les résolut d'une façon définitive, et particulière, dont on parlera plus tard.

Monsieur Robert sut qu'il allait faire fortune le jour où un cafetier de Clelles lui téléphona et lui demanda de lui livrer « deux babasses ». Monsieur Robert crut qu'il s'agissait d'une mesure locale pour un produit ou un légume qu'il ne connaissait pas. Le marché de la « babasse » lui était inconnu, ce qu'il dit tout de go au cafetier de ce bled de Clelles qu'il ne connaissait pas. Mais l'autre insista :

- Mais enfin ! C'est bien vous qui livrez ces « babasses » amerloques avec des petites boules en métal qui brillent et font du bruit... les jeunes ne parlent plus que de ça ! Certains disent des flippers !

Monsieur Robert fut à la fois surpris et enchanté. Ce brave homme qui tenait un bistro dans un coin perdu venait de lui apprendre que les billards électriques de la SMC étaient entrés dans la culture populaire locale, et peut-être nationale, en recevant un nom aussi étrange qu'imagé : « babasse ». Pourquoi *babasse* ? Peut-être à cause d'une

certaine trépidation sonore des *flippers* lorsque « les champignons lumineux » relançaient la balle ? Peut-être à cause des sons émis par l'appareil lorsqu'il annonçait le score du joueur ? Peut-être en raison de ce jeu de Bagatelle, une sorte de billard inventé en France vers 1777 et mis en service pour la première fois au château de Bagatelle du temps de Louis XVI : Bagatelle, Babasse ? Peut-être sans raison particulière... ces choses sont nébuleuses. Cela faisait plus d'un an que Monsieur Robert faisait livrer ses appareils par des équipes employées par sa société « SMC Pinballs France ». Ce client de Clelles l'intrigua, il fit la livraison lui-même avec son vieux chauffeur-déménageur. C'est à Clelles qu'il rencontra celui qu'il appela « le magicien ».

Le village n'a rien d'imposant, il compte environ cinq cents habitants. Pourtant certaines maisons conservent une splendeur qui signale qu'autrefois Clelles fut un chef-lieu de canton et un lieu touristique pour vacanciers, non pas riches, mais aisés. Monsieur Robert rencontra « le magicien » au « Café du Cercle », le seul café du village. Le magicien s'intéressa à l'installation des deux billards électriques ou « babasses » comme on disait ici, et un peu partout sans que Monsieur Robert y eût prêté attention avant la commande du Café du Cercle.

Du temps de sa splendeur, jusque dans les années trente, le magicien avait été une vedette du music-hall parisien où il faisait ses tours de magie et de passe-passe. Il gardait de son

passé théâtral l'habitude de s'habiller de façon extravagante avec les restes de ses costumes d'artiste. Comme théâtreux, sa grande spécialité était d'inviter un spectateur sur scène et de le dépouiller de son portefeuille, de sa montre, de ses clefs, etc. sans que celui-ci s'en aperçût. Monsieur Robert fit une partie pour monter le fonctionnement de l'appareil, puis ce fut le tour du patron du bistroquet. Le magicien se montra intéressé par l'appareil, il posa des questions à Monsieur Robert qui lui répondit sur un ton commercial, puis, comme le magicien faisait montre d'une vive intelligence du sens du jeu, il lui proposa de faire une partie. En dépit de son âge, le magicien fit preuve d'une dextérité remarquable. Monsieur Robert en fit compliment au vieil homme qui rit de bon cœur en rendant son portefeuille à Monsieur Robert. Il lui expliqua ce qu'avait été son métier et sa passion de prestidigitateur. De là naquit une amitié inattendue.

Le magicien invita Monsieur Robert chez lui, une belle demeure datant de l'avant-guerre, les années vingt, « la villa des Roses » dans le quartier de la gare. Là, il lui montra ses affiches qui annonçaient son spectacle au public, elles étaient encadrées comme des tableaux. C'étaient de belles affiches d'autrefois, genre Sarah Bernhardt (Gismonda) vue par le peintre tchèque Alphonse Mucha (1860-1939). De certaines fenêtres de « la villa des Roses », on avait une vue magnifique sur la montagne dite « le chapeau de Calvin » et surtout sur le sommet emblématique de la région : Le Mont Aiguille. Une

ligne de chemin de fer qui reliait Lyon et Grenoble à Nice via Sisteron passait par Clelles, on avait commencé à construire cette ligne à la fin du XIXe siècle. Dans cette région montagneuse, le Trièves, il y avait des ouvrages d'art remarquables : des viaducs, des ponts, des voies à flanc de montagnes. Grâce au chemin de fer, à la Belle Époque (celle de l'avant-guerre), Clelles était devenu un lieu de vacances pour les amoureux de la nature. C'est ainsi que le magicien avait fait construire « La villa des Roses », près de la gare, une gare minuscule à vrai dire, mais toujours en service aujourd'hui. Après quelques visites professionnelles au Café du cercle, Monsieur Robert prit l'habitude de rendre visite à son ami le magicien de Clelles certains weekends. Il prenait le train de Grenoble. Monsieur Robert s'était établi dans cette ville pour mieux contrôler ses affaires qui à présent rayonnaient jusqu'aux communes urbaines de la Savoie. Le magicien avait appris à Monsieur Robert certains de ses tours les plus difficiles : ceux qui consistaient à subtiliser les objets d'une personne qui lui faisait face sans qu'elle s'en aperçût. Ces tours étaient difficiles, ils demandaient une dextérité qui ne pouvait s'acquérir que par un entraînement constant. Par jeu, Monsieur Robert se plia à cette discipline dont il inversa le sens : ne pas prendre quelque chose, mais, subrepticement, donner une chose... il y devint fort habile, mais, étrangement, il garda comme un secret cette capacité apprise chez son ami le magicien de Clelles. Lorsque le magicien de Clelles mourut, il légua à Monsieur Robert une

petite ferme à Chichilianne où, comme tout le monde « il n'allait jamais » ou très rarement, et seulement lorsque plus jeune il voulait contempler de plus près la majesté du Mont Aiguille.

Cette montagne de 2085 mètres fut la première qui fut escaladée, le 26 juin 1492, sur l'ordre du roi Charles VIII, dans un effort qui ne portait pas encore le nom d'alpinisme. Alors que Christophe Colomb était en train de découvrir l'Amérique, Charles VIII avait ordonné à son capitaine Antoine de Ville, un seigneur de Lorraine, d'arriver au sommet de ce mont pour prouver qu'au roi de France rien n'était impossible. L'ascension est officialisée par un prêtre-notaire qui baptise la montagne « Mont-Fort ». Il y avait peut-être là une façon de montrer que rien n'arrêterait le roi sur son chemin vers l'Italie. Charles VIII mène sa première guerre d'Italie de 1494 à 1497. Antoine de Ville y guerroya et devint brièvement gouverneur de Brindisi. Selon Matteo Maria Boiardo, un lettré humaniste lié à la famille d'Este qui le rencontra, de Ville était un personnage haut en couleur et très excentrique dans ses accoutrements. Un peu comme le magicien de Clelles.

À Chichilianne, Monsieur Robert prit possession de sa ferme rustique, mais habitable. Comme Jean Giono l'avait dit en son temps, Monsieur Robert comprit qu'il n'y avait rien à faire à Chichilianne, rien ! Même le Café Mont-Fort (c'était son nom) n'était pas intéressé à louer un billard électrique ou

une babasse... c'est tout dire ! Pourtant il y avait les paysages splendides, ces forêts remplies de chemins qui montaient vers l'alpage ou suivaient en douceur un torrent lent qui venait du Mont Aiguille. C'était beau, mais il n'y avait rien à faire. Des promenades à pied pour touriste citadin, comme l'escalade bien balisée du Mont Aiguille... mais l'orphelin avait fait trop de marches à pied, le dimanche lorsque les orphelins allaient en rang au parc de la Tête-d'Or, à Lyon. Il avait trop marché pour en reprendre. Et puis, il y eut ce demi-sang, un alezan qui avait une tache blanche sur le front, qu'il vit un matin d'été dans un champ près de sa ferme. Il alla voir le propriétaire, c'était le cafetier du Café Mont-Fort, il venait de recevoir cette bête de sept ans d'un gitan du cirque Zingarella contre un droit de campement de quinze jours renouvelable pendant deux ans sur une de ses terres près de Clelles. Le cafetier ne savait pas quoi faire de cet animal qu'il voulait vendre à un boucher chevalin de Grenoble. Monsieur Robert acheta Langlois (c'était son nom) pour le double de ce qu'en voulait payer le boucher. Ce qui, vu la qualité de l'animal qui venait d'atteindre sa taille d'adulte, n'était pas cher payé. C'est à partir de ce jour que Monsieur Robert eut quelque chose à faire à Chichilianne, ce lieu où, selon Jean Giono, « personne ne va » pour y faire : « rien ! »

Chapitre 6

Le temps avait passé pendant que Monsieur Robert montait « Langlois » dans de magnifiques randonnées bucoliques et sylvestres des environs de Chichilianne. Il y avait là des zones riches en sites où pousse l'aconit napel, mais aussi la gentiane à feuilles étroites, sa fleur d'un bleu intense est une clochette, dont, comme un battant, le pistil argenté sonne la beauté du silence ; la mauve sauvage aux fleurs multiples sur sa haute tige, elles ont cinq pétales en forme d'un cœur rose veiné de rouge ou de violet, comme le bord des lèvres, la ligne des sourcils et les petites lèvres du sexe de la femme aimée : une discrétion dont il faut savoir voir la beauté ; la petite pervenche, modeste dans son bleu discret ; le fer-à-cheval dont le jaune éclatant fait briller l'herbe, le lotier corniculé qui lui ressemble et la rarissime tulipe sauvage qui est l'emblème de ces lieux ; il y avait aussi au printemps en abondance la jonquille pleine de noblesse, la primevère que l'on portait autrefois en sautoir pour se rendre à un rendez-vous galant ; et un peu plus tard : le coquelicot, la pensée sauvage aux couleurs changeantes, le sabot-de-Vénus, une orchidée aussi rare que splendide ; et le modeste pissenlit, il faut regarder avec attention son abondance et sa singularité, ses fleurs miment le rayonnement du soleil... . Tout un univers terrestre dont l'infinité et la diversité

resplendissent les jours d'été comme la Voie lactée illumine les nuits noires. Les fleurs sont les sœurs des étoiles.

Nous étions à la fin des années soixante-dix et la France connaissait de grandes transformations. À Lyon, à Villeurbanne comme à Grenoble, Monsieur Robert voyait qu'il y avait de plus en plus de Maghrébins dans certains quartiers, cela commençait par le début d'une rue, puis la moitié puis toute la rue. Pour les Harkis, ces musulmans qui avaient choisi la France, l'habitation était en général plus variée et ils ne se mêlaient pas aux autres Maghrébins, qui les considéraient comme des traitres... il y avait parmi les Harkis et leurs enfants des gens de toutes conditions et de toutes religions... il y avait aussi des mariages mixtes avec des Français et des Françaises de souche. Une pratique, surtout en ce qui concerne le mariage avec des Françaises de souche, que tentaient d'adopter les musulmans du Maghreb en général, selon une très ancienne méthode coloniale propre à l'Islam (par obligation coranique les enfants sont musulmans). Cette politique matrimoniale rencontrait des succès plus ou moins grands, selon les femmes, les régions de France, et les époques. Les époques se succédaient à un rythme rapide... on peut dire qu'il y avait une époque avec ses mœurs, ses attitudes, et caetera, par génération ; alors que moins d'un siècle plus tôt, pour changer d'époque il fallait que passe un siècle, sinon deux ou trois. En Occident on considère qu'une génération représente entre 22 et 32 ans.

Dans le monde musulman, il suit sur ce point le récit biblique qui condamne les Hébreux sortis d'Égypte à errer quarante ans dans le désert, on considérait autrefois qu'une génération représentait 40 ans. C'est l'opinion défendue par le penseur musulman Ibn Khaldûn (1332-1406) qui considère qu'une dynastie dure 120 ans (40 x 3) : le fondateur ; celui qui conserve ; celui qui détruit.

Au début, Monsieur Robert réussit à louer des « babasses » à quelques cafés tenus par des musulmans. Puis, un premier refusa de payer le prix de sa location mensuelle, puis un autre... . Avec les cafetiers liés au « milieu » de la pègre ordinaire (les Corses et les Italiens), ou même avec les indépendants, Monsieur Robert avait un protocole certes difficile à mettre en œuvre, mais bien rodé. Grâce à ses talents de prestidigitateur, il empoisonnait le client malhonnête et, parfois, un ou deux complices, qui, à quelques jours, semaines ou mois d'intervalle succombaient à une crise cardiaque causée par un produit naturel : une fleur. C'était autre chose qu'un vulgaire assassinat pensait Monsieur Robert qui avait la fierté du travail bien fait. La crise cardiaque n'avait rien de surprenant dans un milieu aux habitudes alimentaires malsaines. En plus, ça fume, ça boit, ça fait dans l'excès dans tout domaine, et comme le dit Épicure (né en moins 342, mort en - 270) : " ils payent le prix de leur manque de modération en toute chose".

C'est alors avec civilité que Monsieur Robert présentait ses condoléances aux familles et qu'en toute légalité il reprenait possession de son ou de ses billards électriques.

Il employa la même méthode avec quelques mauvais payeurs musulmans : le thé à la menthe et l'aconit napel se mariaient très bien. Mal lui en prit ! le nouveau propriétaire du café bannit les alcools et les femmes du bistro (si les femmes ne jouaient pas, ou peu, elles attiraient les hommes joueurs) et le barbu lui rendit son ou ses billards électriques dans un tel état qu'ils étaient irréparables. Le plus souvent, le nouveau propriétaire était un barbu en djellaba ou dans une tenue étrange qui ressemblait à un pyjama blanc ou d'un brun très clair... toutefois, certains étaient en noir. Affable, le type expliquait qu'il n'était pas responsable du mauvais état du ou des billards électriques, que c'était l'ancien propriétaire qui avait été négligent. Certains ajoutaient un commentaire surprenant : « Cet hypocrite traître à sa religion, et au Prophète – que la bénédiction soit sur Lui – faisait comme si le saint Coran n'interdit pas les jeux de hasard ! ». Les plus dérangés, selon Monsieur Robert, lui citaient des paroles étranges qu'ils disaient issues du Saint Coran :

« Le Démon, dans les boissons fermentées et le [*jeu de*] *maysir*, veut seulement susciter entre vous l'hostilité et la haine et vous écarter de l'invocation d'Allah et de la prière. Cesserez-vous [*de vous y adonner*] ? » (soutate 5, verset 93/91, traduction R. Blachère).

Monsieur Robert fut d'autant plus surpris de faire un commerce de « babasses démoniaques » que personne ne fut capable de lui dire ce qu'était ce jeu de *maysir*. Il semblait pourtant douteux que les Arabes de la Péninsule arabe jouassent au billard électrique au VIIe siècle, à moins qu'il y eût en ce temps-là un Coran électrique. En tout cas l'islam lançait ses pions, et il arriva que Monsieur Robert apprît que le café, après avoir été lavé à l'eau de rose comme les rues de Jérusalem après sa conquête par Saladin (1187), était devenu une salle de prière qui débordait sur le trottoir, à la manière des tables et des chaises du cafetier malhonnête d'autrefois. Pas plus dans un cas que dans l'autre, Monsieur Robert n'observait l'intervention d'une autorité publique pour verbaliser et faire cesser ces occupations illégales de la voie publique.

Après quelques expériences de ce type, Monsieur Robert comprit que l'on était en train de changer d'époque, et qu'avec les musulmans ses opérations de « destructions créatives » via l'aconit napel créaient des choses totalement imprévisibles. Elles n'avaient aucun des effets en accord avec sa logique d'agent économique radical. Il commença même à penser que ses actions dans ce milieu nouveau avaient pour effet de créer en France la logique qui avait abouti au massacre de ses parents et à sa fuite hors de son pays, l'Algérie française. Il lui arriva même de se demander si la France française, la métropole, n'était pas en train de devenir

une France algérienne, enfin maghrébine, dans une reproduction inversée de ce qu'avait été l'Algérie française. La France était devenue « colonie de peuplement » d'une Afrique pauvre, et surpeuplée grâce aux connaissances médicales occidentales. Une randonnée avec Langlois dans les bois, les prés et les chemins de Chichilianne lui faisait oublier ce genre de pensées.

Il lui arriva, parfois, de songer à émigrer en Israël comme quelques juifs de Villeurbanne qu'il connaissait. Ils avaient quitté la ville inquiétés par les menaces, et parfois les coups, qu'ils recevaient des musulmans de leur quartier. Cela s'appelait « faire son *alya* » (retour en Israël) selon le droit reconnu à tout Juif par la Constitution israélienne. Mais cette idée de quitter la France ne parvenait pas à s'imposer à lui ; d'ailleurs, certaines familles parties en Israël revenaient à Villeurbanne. Pour sa part, Monsieur Robert était Français avant tout, c'était sa langue et son histoire. Qu'aurait-il fait en Israël, un pays où se parlait une autre langue et se vivait une autre histoire ? Il y avait tant de Juifs qui avaient fait l'histoire de la France, y compris le capitaine Dreyfus (Alsacien comme grand-père Goldstein), que l'idée de devoir changer de langue et d'histoire le révoltait.

Pourtant, dans les villes des régions lyonnaises, grenobloises, et savoyardes, Monsieur Robert constatait qu'il y avait de plus en plus de Maghrébins, voire de gens d'Afrique noire, que leurs quartiers se fermaient à ses activités

commerciales, que, mondialisation oblige, ils en développaient d'autres : cannabis (exportation marocaine) ; héroïne (exportation afghane) ; cocaïne (exportation latino-américaine, via le département de la Guyane et quelques ports africains). Seuls les consommateurs de ces produits, des gens qui n'avaient rien compris à Épicure, avaient le droit d'entrer dans ces quartiers séparatistes et d'en ressortir après avoir fait leurs achats. Dans ces quartiers, la masse des opposants aux activités commerciales légales de la « SMC *Pinballs* France » était telle que le traitement du problème par l'aconit napel était impossible. Comme on dit aujourd'hui (2022) : « on avait changé de paradigme ». Expression faussement savante qui dit simplement que l'on n'y comprenait plus rien... ou que l'on ne voulait pas comprendre : faire comme si le problème n'existe pas et il se résoudra tout seul, c'est un vieux principe politique, ça marche ou ça ne marche pas. Ça ne marchait pas.

L'invasion musulmane dans des quartiers, voire des villes, séparatistes, n'était pas le seul problème qui se posait à la « SMC *Pinballs* France » que Monsieur Robert avait créée quinze ans plus tôt et qui avait fait sa fortune. Il y avait aussi les consoles de jeux vidéo.

Au début, jusqu'à la fin des années soixante-dix, le phénomène fut discret et ne toucha pratiquement pas les ventes de flippers dans les zones où Monsieur Robert avait défendu par tous les moyens son monopole de fait, y compris

par un usage judicieux et criminel de l'aconit napel. Mais après 1981, soit l'arrivée au pouvoir des socialistes, outre celle des musulmans ce fut l'invasion des consoles, de toutes marques et avec des fabricants de toutes origines : les Chinois, les Japonais, les Américains, les Allemands, les Anglais, etc., etc., et même quelques Français. Bientôt, il y en eut de toutes les formes : des minuscules, portables, bientôt intégrés à des téléphones, et l'on vit des jeunes marcher dans les rues comme des zombies, les doigts s'agitant sur on ne sait trop quoi et l'œil rivé sur un écran où y se passe des choses ; d'autres se branchent sur le téléviseur domestique et les gens restent chez eux ; pour jouer, ils ne vont plus au café du coin. En général, et en dépit des campagnes antitabac, les cafetiers s'en tirent, ils ont d'autres ressources, mais 10% ferment boutique. Les grandes victimes de cette mondialisation du jeu vidéo sur consoles sont les billards électriques, les flippers, les bonnes vieilles « babasses » qui deviennent des antiquités, sauf dans quelques salles d'arcade où toutes sortes de jeux sont réunis. Si l'on y trouve encore des billards électriques, ce ne sont pas ceux de la SMC. Monsieur Robert a délaissé le marché des salles d'arcade, ces supermarchés du jeu électronique n'obéissent pas aux mêmes règles commerciales que les cafetiers. Les patrons de ces salles d'arcade sont souvent des membres de la mafia sicilienne, napolitaine, albanaise, russe ou rom, des gens aux méthodes brutales et sanguinaires loin de l'action discrète, civilisée et naturelle de l'aconit napel... si l'on peut dire.

Pourtant, Monsieur Robert aurait dû sentir venir les temps nouveaux. En ce qui concerne l'invasion musulmane, il avait l'expérience du massacre de sa famille à Oran suivi par l'exode des « Européens ». Pour les affaires, bien plus tard, vers la fin des années quatre-vingt-dix, il se souvint d'avoir vu dans un café lyonnais en 1975/76, un peu à l'écart de ses deux « babasses sataniques », un petit appareil à sous appelé *Pong* qui permettait à un ou deux joueurs de faire une sorte de partie de tennis, ou de ping-pong. Le cafetier lui avait dit que certains jeunes adoraient ce truc fabriqué en petite quantité par une société américaine appelée Atari. Lors d'un de ses voyages à New York (le type était un américanophile un peu délirant), par curiosité il avait rapporté un exemplaire de ce *Pong* pour décorer son bistrot et « faire américain », comme les chapeaux Stetson qu'il portait volontiers pour masquer sa calvitie. Monsieur Robert fit une partie ; il trouva rigolo le son des fausses raquettes sur la fausse balle, mais ne vit aucun intérêt à ce jeu qui lui sembla sans avenir. Si l'on imaginait plusieurs de ces appareils dans un café, alors que les billards électriques produisent des sons qui font l'ambiance festive du bistro, ces « pong, pong, pong » monotones et idiots finiraient par exaspérer la clientèle. Comme quoi nous ne savons penser l'avenir qu'en regardant en arrière. À part les intuitifs, les autres n'ont pas le choix : ils vont vers l'avenir en marchant à reculons, pas étonnant qu'ils se cassent la gueule.

Monsieur Robert n'avait pas tort de considérer en 1975/76 que cet appareil au nom ridicule « *Pong* » n'avait pas d'avenir. En effet, aux États-Unis la société Atari remplaça rapidement *Pong* par *Home Pong* : une véritable console de jeu conçue pour un usage domestique. C'est à ce moment-là que tout a basculé. Les puces électroniques à circuit intégré ont permis de multiplier les types de jeux accessibles sur les consoles domestiques. On s'est mis à jouer au football, au golf, à faire des matchs de boxe, des duels, des combats en tous genres, y compris la guerre. Fini les flippers : les « babasses », en même temps que les *jukebox*, sont devenues des objets de collection pour les antiquaires.

À Chicago, Samuel Saunders n'a pas compris le changement d'époque. La *Saunders Manufacturing Company* (SMC) a été rachetée par *Chicago Coin*, une société éphémère qui commercialisait, avec l'intention de fabriquer, des copies du *Pong* et du *Super Pong* de la compagnie Atari. Ce fut un fiasco, *Chicago Coin* fut vite rachetée par le japonais *Nintendo* qui inonda le monde de *Super Mario*. Tout ceci advint avec une rapidité stupéfiante, les modèles se succédant de mois en mois pour ne pas dire d'un jour à l'autre dans un climat de concurrence démentielle. Dans ce milieu, on vit les fortunes et les faillites se succéder à un rythme fou. Il faut dire que sans utiliser l'aconit napel, le monde des jeux vidéo était d'une férocité absolue. Les compagnies en compétition étaient nombreuses sur le marché mondial ; alors on se

copiait, on s'espionnait, on s'éliminait sans vergogne ; toujours légalement, ou pour le moins, aux limites de la légalité. Là était la différence avec certaines pratiques de Monsieur Robert, son artisanat criminel, qui, il faut le dire, grâce à ses tours de passe-passe, passait largement au-delà des limites de la légalité... mais, « pas vu ! pas pris ! ».

Ce « pas vu pas pris » était d'ailleurs un des principes secrets des maîtres du parti socialiste qui dominaient l'époque, tout en multipliant les « affaires » souvent classées « sans suite ». On disait alors que le Président François Mitterrand (1916-1996) avait « Robert Badinter pour le Droit et Roland Dumas pour le tordu ». On doit reconnaître que les gens de droite, qui reprendraient le pouvoir après les socialistes, avaient des principes identiques, mais, un peu comme Monsieur Robert, ils avaient la malhonnêteté franche. Ils cachaient l'essentiel, mais évitaient les faux-fuyants comme l'un de leurs chefs, Jacques Chirac ou un de ses acolytes, qui disait ouvertement que « les promesses électorales n'engagent que ceux qui y croient ». Les socialistes, eux, voulaient le beurre et l'argent du beurre, et même baiser la crémère, pratique courante chez un directeur socialiste du Fonds Monétaire International (2007-2011). Certains chefs socialistes voulaient bénéficier simultanément des coups tordus et des proclamations vertueuses. À long terme ce fut une catastrophe, ou presque, pour tout l'ancien monde politique.

Sans être d'une intelligence exceptionnelle, Monsieur Robert avait celle de « l'enfant des rues », cette débrouillardise de l'orphelin qui lui avait non seulement permis de survivre, mais de faire fortune, puis de savoir protéger sa fortune. Sitôt qu'il avait constaté que l'action quasi simultanée de l'invasion musulmane et de l'irruption des consoles avait fait chuter ses ventes et locations, il avait mis sa société la « SMC *Pinballs* France » en faillite. Cette action coïncida avec la vente de la *Saunders Manufacturing Company* à la *Chicago Coin*. Peu endettée, la société de Monsieur Robert paya ses quelques créanciers sans aucune difficulté. Cette faillite fut un modèle du genre, elle permit à Monsieur Robert de conserver sa fortune qu'il avait placée dans une série d'actions et d'obligations qui, grâce aux gouvernements socialistes et à leurs successeurs, lui assurèrent un revenu conséquent sans qu'il eût à faire le moindre travail. Il faut dire qu'en ces temps-là, les valeurs boursières eurent un coup de foudre amoureux pour « le socialisme à la française ». De 1983 à 2001 l'indice Insee puis le CAC 40 de la bourse de Paris sont passés de l'indice 490 à l'indice 6500 !

C'est ainsi qu'à la mort du Président François Mitterrand, le 8 janvier 1996 – le dernier grand président qu'eut le pays, bien qu'il ne comprît rien de rien à l'économie. En ce jour triste, Monsieur Robert à 42 ans disposait déjà de son temps aussi librement qu'un rentier « qui a devant lui toute une vie

libre de soins », selon une formule balzacienne : Balzac (1799-1850) tout comme Stendhal (1783-1842), toujours désargentés ou presque, accordaient beaucoup d'importance au plaisir d'être rentier. Stendhal se serait contenté d'une rente plus modeste que celle dont Balzac rêvait.

Plus stendhalien que balzacien, Monsieur Robert profita de sa « vie libre de soins » pour prendre soin de son cheval Langlois, et même lui offrir quelques saillies avec des juments du voisinage ; faut-il le préciser : des saillies que Monsieur Robert factura d'un prix modique aux propriétaires des juments fécondées par son fringant Langlois. Monsieur Robert en profita aussi pour moderniser sa ferme de Chichilienne ; et pour multiplier les randonnées équestres dans toute la zone du Mont Aiguille. C'était une vie de solitude, mais l'orphelin y était habitué... d'autant mieux que Langlois était un cheval affectueux qui comprenait son cavalier autant que son cavalier comprenait son cheval.

Évidemment, il pensait souvent à Leah... il se racontait des histoires : qu'il lui aurait trouvé un cheval, peut-être pas un appaloosa, mais, pourquoi pas, un beau camarguais, blanc et fougueux. Un cheval blanc qui aurait pu ressembler à celui sur lequel, jeune adolescente, elle avait appris l'équitation. Celui-là même, la bête devenue âgée, que montait Monsieur Robert sur les rivages du Lac Michigan. Le jour où Leah avait commencé la crise qui allait l'emporter. Le jour du sang rouge sur la neige blanche. Hormis ce jour de terreur, les souvenirs

de leur vie à Chicago étaient un plaisir, car Leah y vivait toujours ; plaisir et douleur, car Leah n'était pas avec lui dans ce paysage chichiliannais qu'elle eût aimé. D'autant plus qu'à Chichilienne, il n'y avait rien à faire : rien ! Sauf l'amour, et qu'à Chichilienne les orgasmes bruyants de Leah n'auraient été entendus par personne, puisqu'à Chichilienne « personne n'y va. »

Pour Monsieur Robert, l'amour à Chichilienne n'était que dans ses souvenirs heureux et douloureux. Un mélange peu commun qui avait pour effet de protéger Monsieur Robert de l'ennui. Faire l'amour avec Leah, c'était faire de Monsieur Robert un roi jouissant du plaisir immense donné par un corps de reine. De plus, les souvenirs qu'il avait de l'amour avec Leah étaient si puissants qu'ils avaient créé une étrange inappétence sexuelle, elle le protégeait de ce besoin animal tyrannique que Langlois éprouvait de façon spectaculaire lorsqu'il rencontrait certaines juments « en chaleur », comme on dit. Pauvre Langlois, au faîte de sa vie de cheval, la nature le tyrannisait pour le forcer à créer l'éternité (relative) et la lente évolution de la race chevaline.

Monsieur Robert regrettait cet enfant que Leah avait cru porter.

Lorsque l'hiver fut venu, selon son habitude, il cessa ses randonnées équestres et veilla à ce que Langlois fût bien traité dans l'étable louée à un éleveur de chèvres de

Chichilienne (il faisait de très bons fromages). Hormis ses quelques visites hivernales, Monsieur Robert passait ses hivers dans son appartement, rue Victor Hugo, à Grenoble. Même dans le centre-ville, là où vécut le grand-père aimé de Stendhal, Monsieur Henri Gagnon, voltairien convaincu, l'invasion musulmane était de plus en plus visible. On le voyait aux femmes qui portaient l'uniforme noir du sceau du prophète Mahomet et aux hommes qui portaient l'uniforme blanc comme les lettres du sceau de Mahomet. Le rouge était fourni par le sang des victimes et des martyrs occasionnels. On retrouvait ainsi les éléments de base de l'étendard nazi : rouge, un cercle blanc, un svastika noir au centre du cercle blanc. Toutes les idéologies, avec ou sans Dieu, si elles sont dominantes deviennent des religions meurtrières.

Telle était la vision qu'avait Monsieur Robert de la ville de Grenoble. Il faut l'admettre : il exagérait. Toutes les femmes musulmanes ne portaient pas l'uniforme et les hommes encore moins. Toutefois, il y eut un changement après le 11 septembre 2001, la série d'attentats qui fit plus de 3000 morts aux États-Unis, à New York, au Pentagone d'Arlington et dans un avion qui manqua sa cible, la Maison-Blanche peut-être, grâce à l'héroïsme de ses passagers, qui attaquèrent les terroristes et moururent avec eux.

En France, dans certains quartiers musulmans les habitants manifestèrent leur joie devant ce 11 septembre qu'ils considéraient comme une victoire de la vraie religion. Puis, il

y eut quelques jours où l'on sentit monter la peur des représailles chez les musulmans. Il n'y eut pas de représailles, on vit même une sorte de contre-manifestation pour clamer que l'islam était une religion de paix : antienne bien connue chantée par tous les bien-pensants de gauche et écolos. Il y eut même des intellectuels français, notamment dans les milieux universitaires (généralement de gauche et écolos), pour dire et écrire, en gros, que « C'était bien triste ; mais après tout, les Américains l'avaient bien cherché ». Monsieur Robert fut surpris par la façon mitigée dont la France réagit à cet événement, qui, pour Monsieur Robert, exposait d'une façon aussi manifeste que dramatique que le monde occidental était en danger de mort civilisationnelle. En effet, en dehors des déclarations condamnant l'acte et les expressions de sympathies pour les victimes, etc., etc. (sans oublier une visite rapide du Président Chirac à New York), les Français semblèrent à Monsieur Robert inconscients de l'importance de ce qui était en train de leur arriver.

Pourtant, alors que pour diverses raisons, que l'on a vues, Monsieur Robert abandonnait ses activités professionnelles liées à la vente et à la location des billards électriques, il avait fait l'expérience concrète de la conquête musulmane de certaines rues et de certains quartiers de Grenoble, de Lyon et d'autres villes de sa région. Ce n'était pas une conquête militaire, rien à voir avec Saladin entrant dans Jérusalem, ni même avec le FLN s'emparant de l'Algérie. C'était plus

vicieux, c'était faire de la France une « colonie de peuplement » par droit de conquête humanitaire voguant sur la mer déchaînée des bons sentiments des gouvernements de droite et de gauche qui, voyant la France envahie, recevaient les envahisseurs : un flot ininterrompu de gens (beaucoup d'hommes jeunes) arrivant la tête basse et la queue entre les jambes pour redresser le tout sitôt terrain conquis. Il y avait à Grenoble où vivait Monsieur Robert plusieurs rues et quartiers dans lesquels il était dangereux d'aller si l'on ne s'y rendait pas pour acheter une dose d'un stupéfiant quelconque, ou alors il fallait marcher tête basse en évitant de croiser le regard de l'occupant. Quant aux femmes non bunkérisées par la burka, elles rasaient les murs et s'exposaient au pire. Lorsqu'il devait éviter certaines rues de Grenoble, par exemple dans les quartiers Notre-Dame, Paul Mistral, ou à « La Ville-Neuve » devenue une ville du Maghreb, Monsieur Robert pensait : « On va refaire la guerre d'Algérie, mais en France cette fois-ci... heureusement, ils n'ont plus que moi à tuer ! », car si Leah avait été vivante à ses côtés, à Grenoble (chose peu réaliste si l'on songe à l'interdiction de quitter les États-Unis qui avait conditionné l'accord de Samuel Saunders au mariage de sa fille)... Oui ! si Leah avait été à ses côtés à Grenoble, Monsieur Robert aurait vécu dans la peur de la perdre de la façon dont il avait perdu ses parents. Avec tout ce sang rouge qu'il n'avait pas vu sur les murs blancs de la maison d'Oran.

Malgré tout, Monsieur Robert percevait que la situation en France et en Europe n'était pas totalement réductible à une situation de guerre. Il le voyait précisément parce qu'il avait une expérience de la guerre vécue en Algérie. Expérience confuse en raison de son jeune âge à l'époque, mais entretenue par ses contacts professionnels avec le milieu pied-noir, très présent dans le monde des cafés-restaurants, et du divertissement en général (sports, spectacles, etc.). Devenu rentier aisé alors qu'il entrait dans la quarantaine, Monsieur Robert s'était intéressé à ce passé, qui avait aussi l'intérêt de le sortir de sa peine permanente due à la mort de Leah. Il avait fait des recherches. Voici ce qu'il en avait retenu :

La guerre d'Algérie (1958-1962) avait causé la mort de 15.500 soldats français, 65.000 blessés et 485 disparus. Parmi la population civile des Français d'Algérie, les Pieds noirs, il y avait eu 2788 tués (y compris les parents de Monsieur Robert), 7541 blessés et 875 disparus. À cela, il faut ajouter le massacre après la fin de la guerre de quelque 50.000 Harkis : des musulmans profrançais. Pour la population musulmane de l'Algérie, pendant cette guerre qui ne reçut son nom que de façon tardive, on avance plus de 250.000 victimes (morts, blessés, disparus). Par comparaison, la guerre sainte menée par des musulmans en France, de l'an 2000 à l'année 2022, a fait un peu plus de 240 morts et moins de 1000 blessés dont environ 15% sont des blessés graves. Alors que chaque

année entre 2500 et 3000 personnes meurent sur les routes de France et que plus de 150.000 personnes meurent chaque année d'un cancer.

Monsieur Robert lançait ces comparaisons dans la conversation, par exemple avec Raoul Goldenberg, comme lui retraité. Il avait tenu le grand « Café de la Paix » à Grenoble (quatre billards électriques de la SMC). Raoul était cousin avec le fameux Jo Goldenberg qui tenait le fameux restaurant kasher dans le quartier juif du Marais à Paris : lieu de l'attentat musulman de la « rue des Rosiers » du 9 août 1982 qui avait fait 6 morts et 22 blessés. Les comparaisons objectives que présentait Monsieur Robert n'étaient jamais bien reçues. Il faut dire que Monsieur Robert les avançait avec prudence, on dit en français : « Comparaison n'est pas raison ». On sent qu'il y a là quelque chose de vrai, mais pourquoi ? C'est Raoul Goldenberg qui avait répondu lors d'une de ses discussions avec Monsieur Robert :

- Tout simplement parce qu'en général on compare des faits tirés hors de leur contexte. Or sans leur contexte les faits perdent beaucoup de leur pertinence. Le sens des chiffres et des événements attestés n'est pas donné par les chiffres et les événements attestés eux-mêmes, mais par le contexte, son histoire, les intentions manifestes ou cachées. On peut certes juger des chiffres et des événements par nécessité pratique, c'est ce que font tous les tribunaux de la justice des hommes, mais ces

faits ne s'expliquent que par leur contexte, et la découverte de ce contexte est infinie, c'est ce que nous enseignent la Torah et nos prophètes. C'est pourquoi seul Dieu pourra juger les hommes à la fin du monde.

- Raoul ! Tu es trop savant pour moi ! Explique-toi mieux, sois plus concret.
- Je prends l'exemple des accidents de la route. Les chiffres sont ce qu'ils sont, s'ils sont exacts. Admettons ! Quel rapport, autre que la comparaison arbitraire entre les nombres eux-mêmes, peux-tu faire entre la circulation sur les routes de France et les raisons qui poussent des musulmans à tuer des infidèles français, juifs, chrétiens, agnostiques ou athées ?
- Aucun !
- Voilà ! Tu as tout compris !
- Oui, mais il y a tout de même notre guerre d'Algérie.
- Certes ! Mais quel rapport avec les attentats musulmans en France et en Europe ?
- Le contexte ! Notre guerre d'Algérie s'inscrit dans le contexte général de notre opposition au monde musulman.

Là, Raoul Goldenberg accusa le coup. Il resta silencieux un instant puis sa réplique vint :

- « **Notre** opposition au monde musulman », ce « nous » qui c'est ? Toi et moi... peut-être, puisque nous savons de quoi les musulmans sont capables. Toi parce que tu as perdu tes parents assassinés à Oran, que tu as dû quitter ton pays ; et moi parce que ça a commencé en France en 1982, avec l'attentat du restaurant de mon cousin Jo, rue des Rosiers, à Paris : six morts, 22 blessés. « Notre opposition »... et si c'était en vérité le monde musulman qui nous est systématiquement opposé pour des raisons de dogmatique religieuse ?

Si Monsieur Robert avait été plus instruit, il aurait pu citer les propos de Charles de Gaulle (1890-1970) à Alain Peyrefitte (1925-1999) dans « C'était de Gaulle » (2002, tome I), à propos de « l'intégration » des Algériens musulmans à la France. Verbatim du jeudi 5 mars 1959, p. 52 :

« Qu'on ne se raconte pas d'histoires ! Les musulmans, vous êtes allé les voir ? Vous les avez regardés, avec leurs turbans et leurs djellabas ? Vous voyez bien que ce ne sont pas des Français ! Ceux qui prônent l'intégration ont une cervelle de colibri, même s'ils sont très savants (il doit penser à Soustelle). Essayez d'intégrer de l'huile et du vinaigre. Agitez la bouteille. Au bout d'un moment, ils se sépareront de nouveau. Les Arabes sont des Arabes, les Français sont des Français. Vous croyez que le corps français peut absorber dix millions de musulmans, qui demain seront vingt millions et après-demain quarante ? Si nous faisons l'intégration, [...]

Mon village ne s'appellerait plus Colombey-les-Deux-Eglises, mais Colombey-Les-Deux Mosquées !»

Mais Monsieur Robert n'avait jamais entendu parler de ces trois gros volumes, qui, avec un demi-siècle d'avance, décrivaient ce qu'il vivait chaque jour. Il se contenta de reprendre son ami Raoul qui venait d'évoquer le caractère inéluctable de l'opposition religieuse des musulmans à la civilisation française. Un peu faux-cul il se contenta de dire :

- C'est possible, mais tu simplifies, on sait à présent que l'attentat de la rue des Rosiers est le fait d'un groupe palestinien dissident de l'organisation de Yasser Arafat connu sous le nom de « groupe d'Abou Nidal ». Ce n'est pas un groupement religieux, c'est une organisation politique.
- Religieux, politique... qu'importe ! Chez les musulmans quelle que soit l'idéologie, c'est la même mentalité qui l'emporte : la haine des autres ! Les autres, c'est nous, les Occidentaux. Contre nous les musulmans n'ont que l'usage de la cruauté, de la ruse et de la violence pour nous imposer leur domination. Si la démocratie est « le gouvernement par la parole » (parler avec l'autre c'est admettre que la raison est multiple), ces gens-là ne seront jamais des démocrates : ils feront toujours le choix de la force, de la ruse et de la terreur... dans la mesure où ils pourront le faire sans trop de risques.

Faire confiance aux musulmans, en gros, c'est toujours préparer sa perte ! Regarde ce qu'il est advenu des fameux « accords d'Evian » !

Monsieur Robert admettait sans restriction le fait qu'avec son ami Raoul Goldenberg ils étaient islamophobes selon une terminologie imposée par les milieux bien-pensants cornaqués par le mouvement des frères musulmans.

Chapitre 7

Islamophobie était un mot relativement récent du vocabulaire courant et journalistique de gauche qui dominait « la pensée absente » de l'époque : une époque de phobies... Il y en avait de toutes les formes : islamophobie s'était formée sur le modèle d'« homophobie ». Ce qui ne manquait pas de sel puisque l'islam est coraniquelement homophobe :

« En vérité par concupiscence, vous commettez l'acte de chair avec des hommes et non des femmes. Vraiment vous êtes un peuple impie (*musrif*) » sourate 7, verset 79/81 (traducteur déjà cité).

La condamnation peut sembler ambiguë, voire légère, surtout si on la compare à celle prononcée par le Lévitique (20 ; 13) :

« Quand un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, tous deux commettent une abomination ; ils seront mis à mort, leur sang retombera sur eux. »

Le Dieu de la Bible est plus homophobe que celui qui parle à Mahomet, sauf si l'on considère certains versets de la septième sourate où l'histoire de Sodome est évoquée à travers Loth qui reproche aux Sodomites leurs mœurs, le verset 82/84 conclut : « Sur eux, Nous fîmes tomber une pluie

[*maléfique*]. Considère donc quelle fut la fin des coupables ! » que l'on peut interpréter comme une condamnation divine par lapidation : les musulmans ne disposant pas de « pluie [*maléfique*] » ils font tomber des pierres, ou précipitent les homosexuels du haut d'un immeuble (les juristes musulmans raisonnent par analogie avec leur texte divin : on fait pleuvoir des pierres sur toi ou tu es celui qui pleut sur le sol). Dans la pratique contemporaine, lorsqu'une théocratie musulmane s'impose, lors du khalifat de Daech par exemple, les homosexuels subissent une répression cruelle et mortelle. De plus, en Occident les attentats musulmans contre les bars homosexuels ne sont pas rares. Le maire de Paris (2001-2014), Bertrand Delanoë, qui avait fait état de son homosexualité lors d'une émission de télévision le 22 novembre 1998, a été poignardé par un musulman en 2002. En Iran, des chirurgiens spécialisés normalisent les homosexuels efféminés en pratiquant l'ablation du pénis et la fabrication d'une vulve artificielle... c'est ainsi que tout rentre dans l'ordre. La chirurgie moderne mise au service de la théocratie ! Amen !

L'expression « Amen » est employée par les trois religions du Livre, elle vient de l'hébreu ancien אָמֵן qui se prononce amen et signifie « ainsi soit-il » ou « que cela soit vrai, se vérifie » ; le grec reprend le terme ἀμήν, amen, avec le sens de « foi » « vérité », et le latin le reprend avec le sens de « ainsi soit-il ». Dans l'islam on retrouve « amen » qui se

prononce souvent « amine » آمين sa signification implique la notion de foi, de confiance. Finalement, sous un même « amen » les religions du Livre disent amen à de nombreuses phobies : porc, sang, homosexuels, divers animaux inconsommables, sang menstruel ; de plus, la femme est assez largement tenue en suspicion, etc., etc. Évidemment, selon la religion du Livre considérée, les phobies peuvent varier : relativement peu nombreuses dans le christianisme, les phobies sont légion dans le judaïsme et dans l'islam. L'islam, en particulier, n'a pas eu de saint Paul pour ôter de la foi religieuse un bon nombre de ses éléments purement ethniques.

Phobie vient du grec *Phobos* qui signifie crainte. En soi, le terme n'a rien de vésanique (fou) : on peut craindre un lion si l'on en rencontre un dans la savane, on n'en est pas pour autant « léophobe ». Le dictionnaire de l'académie ne reçoit le terme que dans sa dernière édition complète, celle de 1932-1935, sa définition est laconique « Phobie. Peur morbide de certains actes ou de certains objets » suivie de quelques exemples. Toutefois, dans le contexte d'une époque marquée par un individualisme obsessionnel associé aux (et résultante des) progrès extraordinaires de la médecine, y compris de la psychiatrie, *phobie* est devenu le suffixe d'une série de mots désignant toutes sortes de peurs morbides, malades ou non, que l'on peut constater, concevoir ou imaginer chez des individus hallucinés par leur nombril. Le

premier qui, semble-t-il, créa ce terme pour désigner une forme de maladie mentale fut un psychiatre prussien Carl Friedrich Otto Westphal (1833-1890) qui parla d'agoraphobie pour diagnostiquer un malade qui avait une peur panique de se rendre en certains lieux. Il y eut aussi un médecin psychologue français, Jean-Pierre Falret (1794-1870), qui étudia dans un esprit scientifique toutes sortes de cas de folie qu'il appela « troubles mentaux ». L'un d'eux était la peur du contact humain, qui deviendra plus tard un des symptômes de l'autisme sous le nom d'haptophobie, parfois associé à une germophobie (peur des microbes). Par la suite, le suffixe n'a jamais cessé de faire des petits, des plus banals : autophobie (peur de la solitude), claustrophobie (peur des espaces confinés)... aux plus exotiques : triakaidekaphobie (peur du nombre 13), arachibutyrophobie (peur d'avoir du beurre d'arachide collé au palais – il fallait y penser !) ou la magnifique apopathodiaphulatophobie (peur d'être constipé ou de la constipation !). L'islamophobie est donc en bonne compagnie. Il est clair que le suffixe phobie s'applique à des formes maladives, irraisonnées et irrationnelles de craintes. S'agit-il pourtant d'une maladie mentale, est-elle nécessairement irraisonnée et irrationnelle ? Une personne souffrant de constipation chronique peut avoir une peur légitime de la constipation.

Bien des phobies sont des habillages scientifiques pour des idéologies qui donnent une tournure scientifique à une

détestation de « l'autre » : celui qui n'est pas conforme à la norme idolâtrée par le croyant dominant (et souvent minoritaire), une sorte de démente qui prend la pose d'une pensée rationnelle, comme, par exemple la judéophobie des nazis ou la koulakophobie des bolchéviques. On peut, par exemple, ne pas avoir une sympathie spontanée pour l'homosexualité militante en général (la *gay pride* et ses débordements) sans pour autant avoir la phobie des homosexuels de l'un et l'autre sexe. Mais pour les idéologues de l'homosexualité militante, toute manifestation de distanciation vis-à-vis des pratiques homosexuelles tombe sous le coup d'une maladie mentale qui prend le nom commode « d'homophobie ». Être révolté par les pratiques sexuelles de Pierre Balmade (1968- ?), humoriste, acteur, etc., est-ce de l'homophobie ?

L'homosexualité est un phénomène à la fois naturel et social : toutes les sociétés humaines ont eu des difficultés à contrôler la sexualité des individus qui les composent. Sauf circonstances particulières de nature biologique ou sociale, voire les deux, *Homo sapiens* cherche son plaisir auprès du sexe opposé : c'est là l'expression de la nature qui cherche par ce moyen puissant à éterniser la vie en forçant ses éléments mortels à se reproduire pour assurer l'éternité du vivant : nous vivons, au plus, moins d'un siècle avec une quarantaine d'années où nous pouvons assurer la reproduction de l'espèce humaine, un temps un peu plus

court pour la femme ; l'espèce *homo* dure depuis, au moins, deux à trois millions d'années. Pour le reste, *homo sapiens*, comme les bonobos et les chimpanzés, cherche son plaisir où il le trouve ; et dans la mesure où ses pratiques ne nuisent à personne... On s'en fout ! On accorde trop d'importance à ces affaires mineures, qui, sauf cas exceptionnels, ne sont que des dérangements sans grande importance et, parfois, peu durables.

L'islamophobie pose d'autres problèmes. Si l'homosexualité militante ne commet pas d'attentats meurtriers, hormis un mouvement de lesbiennes étasuniennes qui souhaitait placer des bombes dans les pissotières des messieurs... projet qui resta sans suite : on ne connaît pas d'attentats meurtriers dus aux homosexuels militants des deux sexes ; ou de sexe incertain : les nuances nombrilistes sont aujourd'hui en période de croissance. Même les fameuses « *femen* », qui, vraisemblablement, ne sont pas toutes des lesbiennes, bisexuelles, etc., mènent un combat féministe, courageux, justifié, radical, excessif, contestable et confus parfois, mais pacifique. Pour l'islam c'est différent. Depuis l'an 2000 jusqu'à 2021, il y eut en Europe au moins 84 attentats musulmans, hors Russie où les statistiques sont difficiles à obtenir et à interpréter (problème des attentats sous fausse bannière), mais est inclus la Turquie (sept attentats musulmans) où le rôle de ce pays dans la propagation de l'islam et le combat contre les Kurdes créent

des circonstances particulières. Ces 84 attentats firent environ 500 morts et plus de 1000 blessés. Le pays, de loin, le plus touché est la France avec 41 attentats et 240 morts et moins de 1000 blessés. Vient ensuite la Grande-Bretagne avec 16 attentats, puis l'Allemagne qui en compte 7, tout comme la Belgique. Les autres pays européens présentent un ou trois attentats sur la période considérée. Ils ont été parfois très meurtriers, comme en Espagne.

Certes, si l'on se limite à compter les morts ; en Europe, les musulmans font moins de victimes que les accidents de la route, les cigarettes, l'alcool, etc. Toutefois, si l'on peut considérer que certains types de mortalité sont inévitables dans le contexte économique social de notre époque, tant pour des raisons techniques, biologiques ou simplement dues à la stupidité d'*homo sapiens*, les morts et les blessés dus au terrorisme musulman pourraient être évités s'il n'y avait pas de musulmans en Europe. Le fait que les 84 attentats, environ, qui ont ensanglanté l'Europe de l'an 2000 à l'année 2021 soient le fait de musulmans pose la question de la nature de l'islam et du sens de son message religieux. En effet, à l'exception en 2011 du cas unique et très meurtrier du militant d'extrême droite norvégien Anders Behring Breivik, sur la même période, on ne dénombre sur le sol européen, aucun attentat dû au christianisme, au bouddhisme, à l'hindouisme, au shintoïsme, au druidisme ou à l'athéisme militant, même les anarchistes semblent s'être

calmés. Qui a-t-il dans l'islam qui fait que ses fidèles, comme l'agent imaginaire 007, ont un droit de tuer (« *a licence to kill* ») ?

Il est vrai que pendant de nombreuses années, grosso modo la fin du XVIIIe siècle et la première moitié du XXe, et même avant, les musulmans ont surtout exercé leurs actions meurtrières dans leurs zones géographiques traditionnelles : chiites contre sunnites ; Almohades contre Almoravides, sunnites contre alaouites, druses, chrétiens ; frères musulmans contre nassériens, baasistes contre chiites et sunnites, FLN contre messalistes, et caetera.

Puis, dans la seconde moitié du XXe siècle est venu le temps des immenses revenus pétroliers de la Péninsule arabique où dominait depuis le XVIIIe siècle une forme littérale de lecture et de pratique des préceptes du Coran. Cette forme particulière d'obscurantisme religieux est issue d'une longue tradition. Elle commence avec Mahomet et se formalise dès le VIIIe siècle avec Mâlik ibn Anas, le fondateur de l'école juridique Malékite. Le wahhabisme finance et influence une multitude d'écoles de pensée musulmane contemporaine. Avant cette période où une puissance financière s'est transformée en puissance idéologique, dont le moteur émotionnel est la haine des autres, chaque pays musulman suivait une sorte « d'islam à la carte », selon la culture populaire, ses traditions locales, et son langage courant qui ne donnait qu'un accès limité aux textes

fondateurs de l'islam, avec néanmoins un respect plus ou moins rigoureux des principes de base de l'islam : l'aumône, le pèlerinage à La Mecque, le ramadan et les cinq prières. La guerre sainte est un devoir particulier qui fait partie de la *taqia*, la ruse, selon un hadith de Mohamed « Faire la guerre, c'est ruser » ou pour exprimer la permanence du ressentiment musulman : « Si l'un d'entre vous constate le mal, qu'il le change de sa main. S'il ne le peut, qu'il le change avec sa langue. Sinon, qu'il le change avec son cœur ». Il faut comprendre que pour le musulman sincère le mal c'est l'existence de tous les infidèles : si l'on ne peut les convertir par la force (la main) ou par la prédication (la parole) alors il faut garder son ressentiment caché dans son cœur. Ces hadiths sont « authentiques » selon les deux grands collecteurs et exégètes de la Sunna (tradition exprimée par les hadiths) : Al Bukhârî (810-870) et Muslim (mort en 875).

De fait, la présence coloniale imposait un certain respect des pluralités culturelles traditionnelles (présence des juifs, des chrétiens, des zoroastriens) qui s'accompagna de la levée du système d'*apartheid* qui faisait de ces minorités religieuses des « citoyens » de seconde zone (port de vêtements distinctifs, taxation spécifique, interdiction de chevaucher en ville, interdiction d'accéder à certains postes (armée ; administration, sauf dans le domaine des finances publiques). L'influence culturelle de l'Europe, pour l'essentiel, touchait certaines élites ou, parfois, des groupes marginaux

discriminés par les musulmans majoritaires, qui scolarisaient leurs enfants dans des écoles occidentalisées : rôle des Jésuites, des Pères blancs, des ordres monastiques ; et des instituteurs laïcs : les premières victimes non musulmanes lors du déclenchement de la guerre d'Algérie en 1954. Remarquable continuité du fanatisme musulman : les dernières victimes françaises de la guerre d'Algérie sont les sept moines trappistes du monastère de Tibhirine massacrés en 1996.

La fin des époques coloniales, due pour une part aux deux guerres mondiales provoquée par l'Allemagne, combinée au pacte des États-Unis vainqueurs avec le wahhabisme de la Péninsule arabe pétrolière, a provoqué un reflux considérable de l'influence culturelle de l'Europe sur le monde musulman qui nous hait en raison de notre réussite alors qu'il se vit comme un échec. Pour leur part, les États-Unis ont joué l'islam contre le communisme... ce qui était « de bonne guerre » jusqu'à ce que l'islam se tourne contre les États-Unis devenu symbole de l'Occident haï : d'où la stupéfaction du président Georges Bush, très lié aux grandes compagnies pétrolières arabes, lorsqu'il apprit que l'Arabie Saoudite était derrière l'attentat du 11 septembre 2001.

C'est alors que le message coranique a montré toutes ses capacités de domination idéologique sur des populations relativement ouvertes aux simplifications mentales et au ressentiment : comme pendant la longue période où l'Empire

turc tenta de coloniser toute l'Europe, où celle plus ancienne, des invasions musulmanes du Moyen-âge, qui se firent à partir de la Péninsule ibérique.

Rien d'extraordinaire à ces phénomènes d'expansions d'idéologies brutales et simplistes qui touchèrent une partie de l'Europe avec le nazisme et ses avatars, ou, avec le communisme, philosophiquement plus sophistiqué... et finalement plus meurtrier. Les estimations historiques sont d'environ 50 millions de morts pour le nazisme et ses avatars ; et plus de 200 millions de morts pour le communisme et ses multiples versions : soviétique, chinoise, coréenne, cambodgienne, cubaine, etc. Certes, si l'on s'en tient aux deux derniers siècles (le XXI^e étant en cours) le nombre des victimes de l'islam est loin des records des deux idéologies meurtrières que l'on vient de citer. Toutefois, si l'on considère le fait que l'islam dure depuis 1400 ans environ, il n'est pas impossible que son bilan meurtrier soit considérable.

Il est donc légitime de s'interroger sur le contenu de cette idéologie musulmane dont le caractère meurtrier n'est jamais, ou presque, évalué de façon objective en se référant à ses textes fondamentaux. Ce fait avait beaucoup frappé Monsieur Robert après l'attentat terroriste du 7 janvier 2015 qui avait coûté la vie à douze personnes, en majorité les dessinateurs et les journalistes du journal satirique « Charlie Hebdo ». Monsieur Robert avait écouté les commentaires

journalistiques sur l'événement qui avait provoqué la plus grande manifestation populaire que connut la France depuis des décennies. Dans la foulée, il avait lu un petit livre « Nous sommes Charlie » où « 60 écrivains unis pour la liberté d'expression » exprimaient leurs points de vue : rien sur le contenu du message coranique ! à croire que les actes terroristes étaient dus à des « paranoïaques » pour l'un, des « débiles mentaux » pour un autre, un bien-pensant de gauche lançait la chanson connue : « Faire des différences des autres un atout pour la communauté est la seule solution. Ne pas avoir peur de ce qui ne nous ressemble pas » : l'esprit bisounours contre les kalachnikovs ! La médaille d'or du bêtisier allait peut-être à celui qui avait écrit : « ce n'est pas au nom d'Allah qu'ils ont agi. Jamais le Coran, jamais l'islam n'ont prôné la moindre action violente. » Monsieur Robert qui avait avec peine lu le Coran aurait voulu citer à ces collaborateurs islamophiles ou « idiots utiles » ce verset tiré presque au hasard (sourat 8, verset 12), car ils sont nombreux, qui illustre l'étrange pacifisme musulman :

« [*Rappelez-vous*] quand votre Seigneur inspirait les Anges [*,leur disant*] : « Je suis avec vous. Affermissez ceux qui croient ! Je vais jeter l'effroi dans le cœur de ceux qui sont infidèles. Frapper donc sur les cous ! Frappez-les sur les doigts ! »... ce pacifisme musulman est bien étrange.

L'attentat du 9 janvier 2015 de la supérette kasher de la Porte de Vincennes à Paris avait moins étonné Monsieur

Robert, qui avait compris depuis longtemps que les Juifs français étaient des cibles privilégiées de l'antisémitisme musulman : l'attentat de 1995 contre l'école juive de Villeurbanne qu'il connaissait bien puisqu'il l'avait fréquentée avait éveillé ses souvenirs de la guerre d'Algérie. Nombreux étaient les versets du Coran (la parole de Dieu) qui prônaient le meurtre des Juifs, un exemple :

Sourate 33, versets 60, 61 et 62 qui s'adressent aux Juifs de Yatrib, qui deviendra Médine, une oasis créée par trois tribus juives :

« 60. Certes, si les Hypocrites, ceux au cœur de qui est un mal et ceux qui tremblent ne cessent point, à Médine, Nous te mettrons certes en campagne contre eux [, *Prophète*]. Ensuite, ils n'y resteront tes voisins que peu [*de temps*].

« 61. Maudits, quelque part qu'ils soient acculés, ils seront pris et tués sans pitié,

« 62. Selon la coutume d'Allah à l'égard de ceux qui furent antérieurement. Or, tu trouveras la coutume d'Allah non modifiable.

L'expression « Ceux qui furent antérieurement » désigne les religions des juifs et des chrétiens, révélées avant la révélation musulmane ; l'expression désigne également les premiers habitants de l'oasis, les juifs. Ces versets ne sont guère rassurants pour les habitants de quartiers dans lesquels les musulmans deviennent majoritaires en raison d'une

migration organisée par les pays d'origine et par leurs collaborateurs européens.

L'attentat de l'école juive de Villeurbanne avait été relativement manqué. Il ne fit que 14 blessés, dont un grave. Alors que la minuterie de la bombe était réglée sur 17h30 : heure de la sortie des élèves de l'école, la bombe explosa prématurément à 16h35. Un des principaux auteurs de cet attentat était le jeune Khaled Kelkal (1971-1995), un garçon né en Algérie venu très jeune à Vaulx-en-Velin près de Villeurbanne. Il était le quatrième enfant d'une famille assez bien intégrée, un élève doué qui grâce au soutien de ses professeurs avait été reçu en classe de première dans un bon lycée lyonnais (section chimie ce qui lui sera bientôt utile). Puis, il avait basculé dans la délinquance. En prison, l'étude du Coran lui avait montré que la culture française était incompatible avec la pratique de sa foi musulmane. Pour mettre en accord sa foi avec sa pratique en terre étrangère, la guerre sainte lui avait offert la solution : combattre le mal « avec la main ». Cette incompatibilité peut surprendre, surtout si l'on sait que dans le passé il y eut des pays musulmans dans lesquels les trois religions vécurent côte à côte dans une paix, relative. Relative dans la mesure où les juifs et les chrétiens acceptaient leur statut inférieur. Inférieur, car si Dieu a pris Mahomet pour dernier messager, c'est parce que les deux autres religions qui avaient reçu les messages divins les ont trahis. L'incompatibilité entre l'islam

et les autres religions procède donc d'une logique implacable : celui qui détient la vérité l'emporte sur celui qui est dans l'erreur (ce thème est récurrent dans le Coran et dans la Tradition).

Le musulman est persuadé que, seul, il possède le dernier message, correcteur de ceux qui l'ont précédé, envoyé par Dieu aux *Homo sapiens* par le biais d'un livre « incréé ». Ce livre incréé, les anges en gardent un modèle parfait dans le ciel. D'où l'impossibilité de toute recherche historique objective sur les origines de l'islam, de son prophète, de sa vie et de son message. Vivre dans de telles certitudes est la source d'un fanatisme serein. Ce fanatisme serein engendre une haine profonde qui se manifeste de façons imprévisibles sitôt que « l'autre » commet un acte ou émet une pensée qui scandalise le croyant, qui, par ailleurs, peut vivre dans une grande sérénité. L'assurance de la vérité est source de sérénité. Les autres esprits religieux, y compris ceux qui refusent toute religion, souvent se posent des questions ; le musulman ne s'en pose pas : il sait qu'il lui suffit de suivre à la lettre les injonctions coraniques pour gagner le Paradis où l'après-vie sera meilleure que la vie présente (ce thème est récurrent dans le Coran). Il y a là une grande force, doublée d'une grande faiblesse, car le devoir du musulman est d'imposer aux non-musulmans les obligations prescrites par le Coran et la Tradition : le paiement de la taxe de protection, la conversion à l'islam, l'esclavage ou la mort. Si l'on

considère la population mondiale, cela fait beaucoup de gens à conquérir pour en faire des esclaves, les taxer, les convertir ou les tuer, surtout si l'on considère les populations chinoises et indiennes foncièrement antimusulmanes.

Il y avait dans le parcours de Khaled Kelkal bien des aspects classiques de l'évolution des jeunes musulmans dans un milieu non musulman. D'ailleurs, en 1991 dans une entrevue à la télévision française le roi Hassan II du Maroc avait assuré que les musulmans marocains « jamais ne deviendront des Français ». Vivre en France présentait quelques avantages pour ces jeunes musulmans (allocations familiales, soins médicaux gratuits, aide au logement, enseignement gratuit, et caetera), mais ces avantages étaient entachés d'un mal-être dû aux violations de l'éthique musulmane dans ses dimensions aussi bien culturelles que religieuses.

Par exemple il y avait les filles, elles étaient effrontées ce qui présentait quelques avantages pour des fornications assez libres, mais qui dans la satisfaction provoquait le mépris dû à l'aspect impur de toutes ces affaires. Quant à l'enseignement, à quelques exceptions près, il allait à l'encontre des vérités enseignées par le Coran, par la Tradition et par les traditions familiales. Et puis, il y avait le ressentiment dû à la colonisation, et dû au fait que les musulmans, qui selon leur foi devaient dominer tous les infidèles, devaient le plus souvent vivre sous leur domination. Alors les jeunes musulmans se révoltaient contre un monde injuste, cela

commençait par des razzias et des trafics qui permettaient par le vol et l'incivilité de renouer avec la tradition des Bédouins convertis, les Arabes les plus pieux, ceux qui avaient mené la conquête du monde. Puis venait la prison où des rencontres bénéfiques permettaient, on avait le temps, de lire enfin le Coran et d'approfondir sa foi musulmane. Elle était, avant la prison et les sites internet, davantage le fruit d'une tradition familiale que d'une véritable connaissance des textes.

Pour les textes, c'était à la fois simple et compliqué. Simple puisqu'il suffisait de lire le Coran, le livre dicté par Allah et par l'archange Gabriel au Prophète, et d'en suivre les injonctions. Compliqué parce qu'il y avait les hadiths, environ 100.000 paroles, actions et même silences du Prophète en son temps ainsi que les paroles des premiers et des premières croyantes : en principe, tout hadith authentique devait commencer par la formule « J'ai entendu dire à un tel ». Certains auteurs vont jusqu'à 750.000 oui-dire à classer selon leurs fiabilités variées ; de « l'authentique » au « suspect » en passant par bien des nuances. Ces hadiths étaient la source de débats incessants parmi les savants de la religion et pouvaient causer bien des confusions. Certains savants étudiaient avant tout le contenu du hadith afin d'évaluer dans quelle mesure il confortait et éclairait le Coran ; d'autres cherchaient avant tout l'origine du hadith : qui était cet « un tel » à l'origine de la parole et quelle avait été la chaîne des

fidèles qui avait assuré la transmission de la geste prophétique : ces gens étaient-ils fiables ? (C'est-à-dire assez proche de Mohamed pour avoir vu et entendu ce qu'ils rapportaient, et assez honnêtes et intelligents pour transmettre le message). Il y avait là un travail immense où seul le passé avait un avenir... .Et que faire des hadiths contradictoires ? On pensa que la sourate 2 verset 100/106 apportait une solution (*aya* signifie parole divine) :

« Dès que nous abrogeons une *aya* ou la faisons oublier, Nous en apportons une meilleure ou une semblable. Ne sais-tu point qu'Allah, sur toute chose, est omnipotent ? »

Sur ce principe tiré de la parole de Dieu, la règle commune des musulmans était de considérer que les hadiths et les versets coraniques les plus récents abrogeaient les plus anciens. Mais ces distinctions entre « abrogé » et « abrogeant » donnaient lieu à des débats sans fin, quant à la datation, quant à la fiabilité des rapporteurs, quant au sens des mots d'une langue ancienne transmise oralement. Tout cela était bien compliqué pour des jeunes maghrébins qui avaient déjà des difficultés à lire l'arabe classique du Coran. Mais ils faisaient des efforts puisqu'il s'agissait du verbatim divin, chacun et chacune selon ses mérites et ses capacités ; et puis il y avait cette parole réconfortante que leurs instructeurs leur citaient parfois : « Le livre de Dieu est le plus beau des hadiths ! » On pouvait donc s'en tenir au Coran. Le fait que selon Spinoza, toutes ces affaires reposaient sur « le

ouï-dire », la forme la plus faible de la connaissance, n'avait aucune importance pour ces croyants... de plus, ce Spinoza était un juif, le Prophète les a maudits. C'est la raison pour laquelle Khaled Kelkal avait placé une bombe près de l'école juive de Villeurbanne :

(sourate 9, verset 30) « Les Juifs ont dit : « Ozaïr est fils d'Allah. » « Les Chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [*de la Vérité*] ! »

Comme bien d'autres musulmans, Khaled Kelkal avait fait œuvre pie en suivant l'ordre d'Allah. Pour sa part, Monsieur Robert n'avait jamais trouvé trace de cet « Ozaïr » dans les cérémonies des synagogues qu'il avait fréquentées à Oran, à Villeurbanne ou à Chicago. Pour ce qui concerne le Messie des chrétiens, il avouait son incompetence en la matière, tout au plus savait-il que les Hassidin attendaient sa venue pour créer l'État d'Israël... mais les Juifs avaient passé outre, et ça ne plaisait pas à tout le monde... notamment aux Palestiniens et aux Arabes en général. Dans tout cela Monsieur Robert voyait bien qu'il fallait en revenir au Coran puisqu'il était la source d'une conception du monde dont la rationalité était irrationnelle.

Cette création de rationalité irrationnelle est un point commun à tous les systèmes totalitaires dont le but est de

s'assurer de la domination permanente de chaque individu dans toutes les sphères de sa vie : ce qu'il doit croire, la façon dont il doit se vêtir, se nourrir, se conduire vis-à-vis des autres *homo sapiens* selon leur statut, fonction, genre, religion, etc. La façon dont il doit se reproduire selon des normes prescrites, conduire sa vie et la sacrifier. En ce sens, il y a peu de différences, hormis la foi en Dieu qui sanctifie l'irrationnel, entre l'islam et les totalitarismes modernes, et comparativement peu durables, que furent le nazisme et le communisme. Ce qui fait la différence entre une société de libres *homo sapiens* et les victimes d'un totalitarisme tient au degré de libertés dont disposent les *homo sapiens* des deux sexes, quelle que soit la religion qu'ils suivent ou ne suivent pas.

Étant admis que la notion de liberté abstraite ou absolue n'a aucun sens : toute liberté s'exerce dans un contexte qui limite et permet l'exercice de capacités humaines dont nous ignorons l'amplitude. Combien de Léonard de Vinci ou de Galilée n'ont jamais exprimé leur génie en raison d'un contexte fermé à la libre expression de leurs capacités individuelles, voire collectives ? Collectives, car Léonard de Vinci (1452-1519) et Galilée (1564-1642) ne sont pas seulement des individualités, mais des créateurs issues d'un contexte, culturel, économique, social, religieux, familial, etc., hors duquel ils n'auraient pas pu exister... comme Albert

Einstein (1879-1955). D'où l'importance de l'histoire des choses, elle nous dit d'où ça vient.

De ce point de vue, nous savons peu de choses sur les origines de l'islam et de son prophète, car tous les récits datent d'un ou deux siècles après la mort de Mohamed. Ils sont le produit du ouï-dire d'une idéologie conquérante, et non des faits utilisables par l'histoire comme science objective dans ses méthodes et son projet.

Nous savons seulement que l'islam est né au VIIe siècle, dans un milieu culturel d'une grande pauvreté qui survit au mieux dans un milieu difficile : le désert d'Arabie, et encore ce point n'est pas clairement établi. Les guerres tribales et claniques y sont courantes ainsi que les vendettas familiales. C'est une société patriarcale où le contrôle des femmes est poussé à l'extrême, surtout dans les villes. Il y a dans ce contrôle des femmes une rationalité systémique aux conséquences biologiques potentiellement désastreuses : les hommes de la famille contrôlent les femmes afin que les cousins puissent épouser leurs cousines ce qui permet d'assurer la conservation des richesses (troupeaux, puits, terres et pâturages) ainsi que la « pureté » du sang que la récitation des généalogies permet de confirmer. Ce système anthropologique est dit endogamique par opposition au système exogamique qui caractérise le monde occidental. Pour dire les choses en termes simples, simplificateurs, mais véridiques, dans ce système on se marie au plus près de son

sang (cousin, cousine) dans l'autre on se marie aussi loin que possible de son propre sang. Bien qu'il y eût de nombreuses exceptions dans la haute aristocratie ; en son temps, l'Église peut traquer la consanguinité sur plusieurs générations, ce qui permet parfois des divorces opportuns. Le mariage consanguin est très clairement prescrit dans le Coran, toutefois, la polygamie et la possibilité d'avoir des concubines et d'épouser des esclaves atténuent les dangers de malformations pour les enfants issus des unions exogames :

Sourate 4, verset 3 : « Si vous craignez de n'être pas équitables à l'égard des Orphelins... Épousez donc celles des femmes qui vous seront plaisantes, par deux, par trois, par quatre, [*mais*] si vous craignez de n'être pas équitables, [*prenez-en*] une seule ou des concubines ! C'est le plus proche [*moyen*] de n'être pas partiaux. »

L'idée d'équité vis-à-vis des orphelins (et des femmes) tout en évoquant la polygamie peut surprendre. Il est possible qu'elle s'explique par le fait que les sociétés de la Péninsule arabique étant des sociétés violentes, les veuves, et les orphelins étaient nombreux (Mohamed en fut un): la polygamie était donc un moyen de subvenir à leur survie. Dans les communautés musulmanes qui s'implantent en Europe, la polygamie est difficile à pratiquer pour des raisons essentiellement économiques (coût de quatre logements, etc.). Il en résulte une situation dramatique pour les communautés qui pratiquent constamment le mariage

préférentiel musulman du cousin avec la cousine. C'est le cas des Pakistanais au Royaume-Uni, où le nombre d'enfants handicapés est si important qu'il crée un problème au système de sécurité sociale du pays.

Pour ce qui concerne Mohamed, Dieu fait preuve d'une grande indulgence. Alors que la sourate 4, verset 3, limite le croyant ordinaire à quatre épouses (des cousines, si possible), s'il est capable d'équité. La sourate 33, verset 49 ouvre les vannes à la libido du Prophète :

« O Prophète ! Nous avons déclaré licites pour toi tes épouses auxquelles tu as donné leurs douaires, celles des esclaves qu'Allah t'a données par fait de guerre, les filles de ton oncle et de tes tantes paternels, les filles de ton oncle et de tes tantes maternelles qui ont émigré avec toi, la femme croyante, si elle se donne au Prophète, si le Prophète veut la prendre en mariage, dévolue à toi, à l'exclusion des Croyants ».

On peut y ajouter cette sollicitude divine, même sourate, verset 51 :

« Tu remets à plus tard celle d'entre elles que tu veux ; tu donnes accès auprès de toi à celle que tu veux, ainsi qu'à celle que tu recherches parmi celles écartés par toi. [En cela] nul grief à toi. Cela est très propre à leur donner la joie, à ce qu'elles ne s'attristent point et à ce qu'elles agrément ce que tu

leur accordes à toutes. Allah sait ce qui est en vos cœurs. Allah est omniscient et longanime ».

Une limitation toutefois permet au Dieu du Coran de ne pas créer pour son prophète la situation de feu Hugh Hefner dans le cottage de *Playboy* :

Toujours dans la sourate 33, verset 52 :

« Il n'est point licite à toi [, *Prophète ! de prendre*] encore [*d'autres*] femmes, en dehors de tes esclaves, ni de les changer contre [*d'autres*] épouses, fusses-tu ravi par leur beauté. Allah, de toute chose est observateur. »

Le même observateur divin, quelques versets plus tôt (36, 37,38), a permis à son prophète d'épouser la femme de son fils adoptif qui lui avait plu... chose expressément interdite par le Coran et par la coutume populaire. Certes, cela se fit après que le fils adoptif eut répudié son épouse pour minimiser l'interdit. Un non-musulman reste surpris par le fait que Dieu accorde tant d'importance à ces affaires domestiques étroitement liées à un contexte culturel et sexuel primitif. On pourrait aussi mentionner l'affaire de l'adultère supposé d'Aïcha, mais il est inutile de charger la barque. Toutes ces affaires, ainsi que d'autres, qui fondent théocratiquement l'infériorité du genre féminin (tous les exégètes du Coran et des hadiths sont des hommes) pourraient être des choses rendues caduques par un monde qui a changé de contexte. Il n'en est rien. À partir du moment

où le Coran et la sunna (la Tradition) sont considérés comme parole de Dieu, ces textes échappent au temps historique ainsi qu'à toute évaluation rationnelle et critique. De quel droit un homme pourrait-il critiquer la parole de Dieu ? Ce serait entrer dans un processus d'apostasie et tout croyant dévoué a le devoir d'assassiner l'apostat : sourate 3, versets 80/86, 81/87, 82/88 :

« 80/86 Comment Allah pourrait-il diriger des gens qui sont [redevenus] infidèles après [avoir reçu] la foi, [après] avoir attesté que l'Apôtre est vérité, [après que] les Preuves sont venues à eux ? Allah ne saurait diriger le peuple des Injustes.

« 81/87 Ceux-là, leur « récompense » sera que s'abatte sur eux la malédiction d'Allah, des Anges et des Hommes tous ensemble,

« 82/88 [malédiction] qu'ils subiront, immortels, sans que le Tourment soit allégé pour eux ni qu'il leur soit donné d'attendre.

À ce point du récit littéraire, il est inutile de citer tous les versets qui font référence ou obligation pour le musulman en bonne santé de pratiquer la guerre sainte. Il suffira de mentionner les tentatives de l'Empire turc de convertir et coloniser l'Europe du XVe au XVIIIe siècle, ou celles antérieures des musulmans du Maghreb qui cherchèrent à faire de même du XIe au XIIIe siècle ; puis, plus tard et jusqu'au début du XIXe siècle, les pirates musulmans

d'Algérie qui pillèrent les navires et les côtes nord de la Méditerranée pour y capturer des esclaves. Ils suivaient en ceci, et parmi bien d'autres, ce bref verset de la sourate 61 :

« 4 Allah aime ceux qui combattent dans Son Chemin, en rang [serré], comme s'ils étaient un édifice scellé de plomb. » (il y a dans ce verset une allusion très nette au « combat en ligne » qui était la formation de combat la plus commune des armées du VIIe siècle, et jusqu'au XIXe. L'autre disposition était l'attaque brève suivie d'un retrait rapide, cette technique était répandue parmi les Arabes et les Berbères.

Il est possible d'ajouter à ceci l'opinion d'un penseur musulman de grande valeur, Ibn Khaldûn (1332-1406), un juriste sunnite de l'école malékite qui écrivit une œuvre monumentale connue en Europe sous le nom de « Discours sur l'histoire universelle » (*al-Muqaddima*), en trois volumes, traduction de Vincent Monteil (1967). Il s'agit d'une sorte d'encyclopédie des savoirs musulmans de son temps. Citons les pages 459 et 460 qui expriment clairement ce fanatisme serein déjà mentionné, qui, ici, se combine à une intelligence très rationnelle :

« Dans la communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir canonique, à cause du caractère universel de la mission de l'Islâm et de l'obligation de convertir tout le monde, de gré ou de force. C'est pourquoi les pouvoirs spirituels et temporels sont confondus : le souverain peut y

consacrer ses forces en même temps. Les autres communautés religieuses n'ont pas ce caractère œcuménique, et la guerre sainte n'est pas pour elles un devoir canonique, sauf pour la (légitime) défense. Ce qui fait que les chefs de ces religions ne s'occupent pas de politique. Le pouvoir royal chez eux, appartient à ses titulaires, qui l'ont eu par hasard et, en tout cas, pour des raisons sans rapport avec leur foi. Ils règnent par l'effet nécessaire de l'esprit de corps – dont la nature est de rechercher le pouvoir royal –, et non parce qu'ils doivent vaincre les autres nations, comme c'est le cas pour l'Islam. » Certes, ce texte ignore les longues querelles qui opposèrent les papes et les rois, ainsi que le long débat sur le principe du *Cujus regio, ejus religio* (« Telle la religion du prince, telle celle du pays »), mais ces points sont ici secondaires.

Puis, un peu plus loin dans le texte, après une histoire du judaïsme suivie d'un historique assez précis des débuts du christianisme, le savant juriste et historien sunnite, dont les connaissances et l'intelligence sont, pour son temps, exceptionnelles, conclut (p.466) : « Nous ne croyons pas devoir noircir les pages de ce livre avec la discussion de leurs hérésies, qui sont, d'ailleurs, assez connues. Ce sont tous des infidèles, comme le montre le noble Coran. Il ne nous appartient pas d'en discuter avec eux. C'est à eux de choisir entre la conversion à l'Islam, la capitulation (du protégé) ou la mort. » Et dire qu'un certain nombre de chrétiens, papes y

inclus, sont convaincus qu'il peut y avoir un dialogue interreligieux avec les musulmans ! Comme le dit le Coran « la vérité s'est distinguée de l'erreur », la vérité a été formulée par Dieu pour rectifier toutes les erreurs antérieures des juifs et des chrétiens... à quoi bon discuter du faux avec les faussaires ! Précisons que l'école juridique malikite, fondée par Mâlik b. Anas, mort en 795, est une école rigoriste de la lecture du Coran.

De façon surprenante, l'Occident reste comme fasciné par le serpent musulman. C'est ainsi qu'en septembre 2006, lors d'une conférence philosophique à l'Université de Ratisbonne, le pape Benoît XVI se permit, en incidence, de citer un dialogue entre l'empereur byzantin Manuel II Paléologue et un Persan cultivé. Le dialogue a lieu vers 1391, une soixantaine d'années avant la chute de Constantinople en 1453, et bien avant la pièce de Voltaire « Le Fanatisme ou Mahomet Le Prophète » (1743) qui dit à peu près la même chose. Voici la phrase de l'empereur byzantin citée par Benoît XVI :

« Montre-moi donc ce que Mahomet a apporté de nouveau, et tu y trouveras seulement des choses mauvaises et inhumaines, comme son mandat de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait ».

Après ce propos, le pape Benoît XVI prit de plein fouet la déferlante haineuse de la bien-pensance, aussi universelle

que son Église. Le pape dut s'expliquer voire s'excuser, aller à Canossa, c'est-à-dire en Turquie pour y rencontrer le sultan Erdogan pour prêcher « une compréhension réciproque toujours plus vraie »... C'est ainsi que la *taqia* musulmane reprit son expansion du faible qui conquiert le fort. Par le mensonge. Selon Goebbels, un spécialiste, il suffit de répéter le mensonge suffisamment longtemps pour qu'il devienne vérité : 14 siècles, personne n'a fait mieux !

Tous ces arguments plus ou moins savants à propos de l'islam passaient très au-dessus de la tête de Monsieur Robert qui avait bien d'autres soucis dans sa vie. Une vie solitaire dont les émotions étaient tributaires de son cheval, Langlois. Pourtant, de façon obscure, intuitive peut-être et due au contexte de son temps, la guerre d'Algérie, la conquête de Grenoble par les Arabes, il en percevait la pertinence bien qu'il fût incapable, hormis sa laborieuse lecture du Coran, de citer et même de faire référence à ces textes, dont quiconque eût pu prendre connaissance, s'il l'eût voulu.

S'il vient d'être fait mention de ces connaissances objectives, et donc critiquables, c'est aussi pour rendre hommage à l'étrange *Homo sapiens* qu'était Monsieur Robert : il avait la sensation des choses, encore qu'il fût incapable de les connaître ou de les comprendre.

Chapitre 8

Bien que Monsieur Robert ait passé une partie de sa vie professionnelle à faire disparaître physiquement ses concurrents et autres mauvais payeurs ; dans sa miséricorde et dans son amour, Dieu semblait ne l'avoir pas oublié. Peut-être Dieu est-il libéral : laisser vivre, laisser mourir, laisser agir qui le peut et le veut ? C'est qu'à l'aune du bien et du mal et du décalogue, la vie de Monsieur Robert était mal calibrée, ou anachronique. Elle ressemblait à celles de ces seigneurs du Moyen-âge, qui passaient quelques heures matinales en prière dans leur chapelle avec leur clergé et le reste du jour à trucider les hommes d'armes de leur voisin qui empiétaient sur leurs terres, et à pendre les manants qui braconnaient leur gibier... sans oublier les tortures qui accompagnaient la justice seigneuriale. De telles mœurs se retrouvent aujourd'hui dans la mafia sicilienne, et dans les autres... tout comme dans les « quartiers sensibles », bel euphémisme pour parler des peuples exotiques qui envahissent la France. Ce sont là des formes d'organisation sociales qui sont naturellement générées dans les communautés où la force crée le droit. Comme la force n'est jamais assurée de sa permanence, il n'y a pas de droit, mais un arbitraire qui détruit tout projet qui demande le temps long des garanties issues du droit.

Le mariage des dix commandements de Moïse et du droit romain a probablement sauvé l'Occident, sauf dans quelques milieux sociaux qui font exception. De cette grande affaire, Monsieur Robert n'avait connu que le divorce... il avait eu lieu à Oran, en Algérie. Pour ce qui concerne la miséricorde et l'amour, Dieu était peut-être hors du coup. L'amour venait peut-être de Leah ? Morte, certes, mais pas inexistante. L'univers est bien plus étrange et vaste que les bornes de notre innocente capacité à concevoir l'étrangeté.

Il ne faut pas parler de Dieu. Il faut **le** laisser où **il** est ; ce masculin grammatical n'a pas plus de sens qu'un féminin, mais « passons outre » : comme l'eût dit Jeanne d'Arc à ses juges. Ce Dieu si lointain et si proche est un Dieu de silence qui, par lumière et amour, entre dans les consciences, ou n'y entre pas. S'il n'y entre pas, il n'y a rien à dire ; s'il y entre, il n'y a rien à dire et tout à faire... il faut vivre la joie qu'il donne de la façon dont Jean-Sébastien Bach a créé la cantate « Jésus que ma joie demeure ». Il fut des temps, et nous vivons à nouveau ce temps où le plus grand des péchés est peut-être celui où le croyant fait de Dieu un pantin et joue au ventriloque : « Dans le silence d'un livre, ou par révélation audible Dieu m'a ordonné de vous dire de faire ça, et pas ça, et caetera ». Le doute silencieux des athées est alors plus respectable.

Monsieur Robert ne croyait pas en Dieu, il se contentait de suivre épisodiquement, surtout depuis son retour de Chicago,

certaines cérémonies de sa religion d'origine, sans se poser de questions : un juif fait ça, c'est sa façon d'être... comme un moulin à prières qui tourne solitaire au gré du vent de l'Himalaya. Il faut donc faire confiance à Leah... on ne peut pas exclure le fait que ce soit elle qui offrit à Monsieur Robert un nouvel amour alors qu'il n'attendait de joies de la vie que de ses chevauchées à Chichilianne, où, comme l'on sait, « personne ne va jamais ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tout a commencé à Grenoble, rue Victor Hugo. Une rue haussmannienne, comme il y en a beaucoup en France.

« Il était une fois » (donc, c'est passé et ce n'est pas passé : les contes de fées sont dans un temps hors du temps)... « il était une fois » au numéro 20 de la rue Victor Hugo, à Grenoble, un petit cinéma qui s'appelait « L'Éden ». Ce nom n'avait rien d'original, en fait il était copié sur celui de « l'Éden théâtre » à La Ciotat où dès 1895, pour la première fois au monde Louis Lumière avait projeté ses premiers films : « La sortie des usines Lumière à Lyon » ; « l'entrée en gare du train de La Ciotat » ; « Promenade en mer », etc. : les frères Lumière avaient une maison familiale de vacances à La Ciotat au bord de la Méditerranée. L'Éden de Grenoble n'était pas grand, 130 places au plus avec les strapontins. Les places sur strapontins étaient vendues au même prix que les autres, elles étaient vendues lorsqu'un film particulièrement populaire faisait le plein. Au temps qui nous intéresse, un temps dans le temps du conte, en gros les années cinquante à

quatre-vingts du vingtième siècle, l'Éden s'était spécialisé dans les westerns américains avec Donald Reagan, qui changera de métier ; Randolph Scott ; Ben Johnson ; John Wayne ; Gary Cooper ; James Stewart ; Lee Marvin ; etc. ; etc. Le genre était alors populaire et la propriétaire du cinéma tenait aussi la caisse et vendait les billets, pas d'ouvreuse et vendeuse d'esquimaux glacés pour limiter les charges et les taches sur les fauteuils et au sol. Madeleine Guignal avait le sens des affaires et gagnait bien sa vie. Pour grappiller quelques subventions, elle projetait aussi, de temps en temps, des cinéastes français, ou de grands classiques : Charlie Chaplin, Marcel Carné, Clouzot, Marcel Pagnol, Melville, Truffaut, Duvivier, etc., etc. Madeleine Guignal était une femme étrange, plutôt laide bien qu'il ne fût pas exclu qu'elle ait eu du charme dans sa jeunesse. À présent, elle montrait une tendance à l'embonpoint qui ne fit que s'accroître avec le temps. De la fin des années 40 au début des années 80, après des travaux importants qui changèrent les dimensions de l'écran et la sonorisation, pour le cinémascope et autres innovations, les westerns et les classiques français défilèrent glorieusement sur l'écran de L'Éden, y compris les versions italiennes du western créées par Sergio Leone. Au début des années soixante-dix, en dépit de ces investissements lourds pour une petite salle, Madeleine Guignal accumula les sous, et les dettes. Ces investissements furent en partie couverts, avec intérêts, par Monsieur Robert qui habitait au numéro 18 de la rue Victor Hugo (deuxième

étage). Madeleine Guignal vivait au troisième étage du numéro 20, juste au-dessus de son cinéma. Monsieur Robert voyait rarement un western, parfois un film français : il aimait les films de Marcel Pagnol à cause d'Orane Demazis, une compatriote d'Oran (son prénom et son nom de scène Orane Demazis venaient de son amour pour sa ville et région d'origine, Oran et l'Oranais : Mazis est un petit village oranais). De temps en temps, il arrivait qu'en voisins Monsieur Robert et Madame Guignal prennent un café ensemble au « Normandy », à l'angle de la rue Victor Hugo et du boulevard Massena.

En 1976, Madeleine Guignal se fit faire un enfant. On ne sait pas de qui, bien que le père reconnut cette petite fille qui naquit un 30 novembre 1976. Elle s'appelait Judith Perez, ce qui laissait présumer que son père était, peut-être, un juif espagnol... ou un juif d'Afrique du Nord, ou un Israélien, ou un Breton. En tout cas, on ne le vit jamais et Madeleine Guignal ne parla jamais de cet homme que ce fût en bien ou en mal. Monsieur Robert suivit tout cela en voisin, mais de loin, sauf lorsqu'il s'agissait des remboursements de ses prêts.

La petite Judith eut une scolarité normale qui s'acheva par un baccalauréat au Lycée Stendhal de Grenoble. Pendant toutes ces années, Monsieur Robert suivit par épisodes la croissance de la fille de sa voisine et débitrice, Madame Guignal. Il vit Judith passer du bébé souriant à l'adolescente

maigre, énigmatique, mais toujours polie : « Bonjour Monsieur Robert ! Au revoir Monsieur Robert ! Bonne année Bonne santé Monsieur Robert ! » Il répondait de même et parfois s'enquêrait de ses études, de ce qu'elle voulait faire plus tard... enfin, toutes ces questions à la fois privées et banales qu'une personne aimable pose à une enfant ou à une adolescente qui lui inspire une sympathie sans conséquence ni engagement d'aucune sorte. Toutefois, il lui fit don de cinq cents francs lorsqu'elle réussit son baccalauréat.

Vint un jour où Monsieur Robert constata que la petite Judith - elle avait, adulte, quelques centimètres de moins que la taille de Monsieur Robert - était devenue une belle jeune femme : une Vénus miniature. Vu le physique pour le moins ingrat de Madame Madeleine Guignal, c'était une sorte de miracle que seuls les sourires gracieux de Judith bébé auraient pu, peut-être, laisser présager. La beauté de la petite Judith était connue à Grenoble. Toutefois, on en parlait peu, Madame Guignal, contrairement à feu son mari, n'appartenait pas à cette vieille bourgeoisie grenobloise, qui parle de ses marginaux, mais ne les fréquente plus qu'en de rares occasions : mariages (parfois), baptêmes ou enterrements. De plus, l'Éden, autrefois connu comme un cinéma « comme il faut » venait de devenir une salle quasiment spécialisée dans les films pornographiques ou érotiques genre « Gabrielle » etc., ça faisait mauvais genre.

Heureusement, on ignorait que la jeune Judith était depuis deux ou trois ans la projectionniste de l'Éden.

Presque au même moment où les affaires de Monsieur Robert connaissent la crise due à l'invasion des consoles de jeux concomitante à celle des Arabes, Madeleine Guignal vivait la crise du western, qui passait du cinéma populaire aux rétrospectives des salles dites « d'art et d'essai ». Ces cinémas qui ne survivent que grâce à des subventions étatiques et aux dons de quelques passionnés. Grenoble avait déjà son cinéma « d'art et d'essai », l'Éden n'avait pas ce recours que, de toute façon, Madeleine Guignal eût jugé financièrement douteux.

Contrainte et forcée, pour se maintenir à flot, elle crut que le cinéma érotique et pornographique serait le nouveau cinéma populaire : le pénis remplaçant le colt. Il faut savoir que Madeleine Guignal, Madeleine Rabilloud selon son nom de jeune fille, n'avait aucun goût particulier pour le cinéma. Pendant ses années de jeunesse, elle avait été la maîtresse de Monsieur Guignal, le propriétaire et créateur de l'Éden, un cinéphile à l'ancienne, un esprit original et libre qui avait épousé une de ses maîtresses un an avant sa mort... pourquoi Madeleine Rabilloud, la jeune caissière de son cinéma, et pas une autre... nul ne le sait, ce choix faisait partie des originalités libertines du père Guignal, qui, il faut le préciser n'était pas le père de la petite Judith née quelques années après le décès du mari de Madeleine Rabilloud. On comprend

que pour Madeleine Guignal passer du western au porno était une décision de pur opportunisme commercial : il fallait remplir sa salle. Évidemment, après deux ou trois ans où sa comptabilité fut équilibrée et qu'elle se réjouît d'être passée du « Train sifflera trois fois » à « J'te prends par tes trois trous » ou « Bolero », le marché des cassettes vidéo, puis des CD, et la multiplication des chaînes de télévision la conduisirent à la faillite. Elle ne fut pas mécontente d'abandonner les projections de cinéma pornographique, question de clientèles et de leurs comportements. Alors qu'elle avait toujours refusé de vendre des esquimaux glacés pour éviter les taches sur ses fauteuils et son plancher, avec les films pornographiques c'était bien d'autres taches qu'il fallait nettoyer, elle avait même dû engager une entreprise de nettoyage spécialisée, ce qui avait encore réduit ses marges... sans compter que la clientèle n'était pas toujours très ragoutante. Heureusement, sa fille Judith, qui avait remplacé le vieux projectionniste de l'Éden parti à la retraite, avait commencé sa formation assez tôt et ces films faisaient partie de sa routine professionnelle ; sauf exception, elle n'était pas impressionnée par ces débordements sexuels, assez naïfs et répétitifs dans l'ensemble. Malgré tout, elle y apprenait des choses. Toutefois, sa mère voyait qu'il n'y avait pas là un avenir valorisant pour une bachelière du Lycée Stendhal. En tenant la chose secrète : pas de salaire, pas de déclaration à la sécurité sociale et à l'URSSAF (Union de Recouvrement des cotisations de Sécurité Sociale et d'Allocations Familiales),

Madame Guignal avait fait de sa fille sa projectionniste cachée pour réduire ses coûts et survivre. C'est ainsi que l'Éden était devenu une entreprise familiale d'un type particulier.

Vint un temps où exaspérée par l'évolution de sa clientèle, beaucoup d'Arabes désargentés et désœuvrés, et par la médiocrité de ses revenus, Madame Guignal décida de vendre l'Éden, heureusement bien situé et de bonnes dimensions. Son cinéma fut divisé en deux commerces dotés de mezzanines : un magasin de parfums et cosmétiques et une maison de presse qui vendait journaux et magazines du monde entier, ou presque. Madeleine Guignal paya ses dettes à Monsieur Robert et lui demanda des conseils pour les placements de la somme rondelette qui lui restait de la vente des murs de l'Éden. Ce sont ces discussions d'affaires qui rapprochèrent Madeleine Guignal, sa fille Judith Perez et Monsieur Robert.

Madeleine Guignal avait le sens des affaires dans leur dimension la plus sommaire : acheter bon marché et vendre cher. Elle savait argumenter avec les fournisseurs, négocier des subventions (l'aide au cinéma français, ce qui, vu sa spécialisation pornographique, ne manquait pas de sel : « Oui ! Mōssieur, je fais dans le porno, mais du porno **français**, moi ! »). Elle savait aussi chipoter sur un pourcentage, négocier ses impôts, etc. Ces qualités avaient leur importance dans un commerce où il faut acheter et

vendre, mais il y a loin du commerce à l'économie en tant que science. Monsieur Robert avait une vision des affaires fondée sur des années de pratique, y compris à l'international. C'est ce qui avait fait le succès et la stabilité de ses placements.

La révolution, si l'on peut dire, vint de Judith Perez, la fille de Madeleine qui avait passé un baccalauréat en économie. Dans son lycée, sa professeure en économie était une trotskiste qui, comme Karl Marx, finira par améliorer son ordinaire en boursicotant. Judith s'était passionnée pour les questions financières et boursières. Elle lisait dans « La Maison de la Presse » tous les journaux et magazines économiques qu'elle trouvait sur les rayonnages. Connue des vendeurs et vendeuses comme la fille de l'ancienne propriétaire, jolie comme un cœur et toujours souriante, elle avait un accès illimité à la presse économique, y compris en langue anglaise. Le fait qu'elle pouvait citer le « *Wall street journal* », le « *Financial Times* », « *The Economist* », « *Fortune* », et « *Forbes* » en anglais à Monsieur Robert contribua à les rapprocher. Un autre rapprochement advint du fait que Madeleine Guignal, lassée de participer à des débats, pour elle ésotériques, entre sa fille et Monsieur Robert, décida de les laisser seuls. Soit chez elle, au 3^e étage du numéro 20 de la rue Victor Hugo, soit chez Monsieur Robert dans son appartement du 2^e étage, au numéro 18 de la même rue.

Au début, le début dura près de trois ans, les rendez-vous furent purement des rendez-vous d'affaires où Judith et Monsieur Robert parlaient actions et obligations, tendances des marchés nationaux et internationaux, perspectives de telle ou telle entreprise, etc. Le résultat de leurs débats, sans débats, était productif puisque leurs portefeuilles respectifs enregistraient une croissance moyenne annuelle de 8 à 10 % ; alors que du temps où il était seul, Monsieur Robert culminait entre 4 et 6 %. Vu les sommes en jeu, la progression était fort rémunératrice. Judith était largement responsable de cette progression. Monsieur Robert en était d'autant plus ému que Judith n'était en aucune façon ce que l'on pourrait appeler « une femme d'argent ». Pour elle, les affaires étaient à la fois un jeu et une nécessité pour assurer à sa mère une vie décente. Ce n'était pas la même chose pour Monsieur Robert, orphelin, entré tôt dans le monde du travail, et devant lutter sans cesse pour ne pas tout perdre. On sait qu'il n'avait pas hésité à utiliser l'aconit napel pour se garder de la concurrence qui menaçait son territoire économique, ou, plus médiocrement, pour éliminer des clients malhonnêtes... Il en avait été ainsi jusqu'au jour où ses pratiques commerciales et l'ensemble de ses affaires n'avaient plus été en phase avec les mutations d'une époque nouvelle. Une époque nouvelle dans laquelle les connaissances et le style de Judith Perez s'inséraient à la perfection sans qu'aucune idéologie marxiste, trotskiste, écologiste, etc. ne vînt troubler ses placements, et sa joie de vivre, une des constantes du

caractère de Judith Perez. Comme Monsieur Robert, elle était de ces êtres qui vivent sans se poser de questions ; mais, alors que Monsieur Robert était un intuitif inquiet, l'intelligente Judith était la joie de vivre même.

À chaque réunion, au moins une fois par semaine alternant d'un domicile à l'autre, Monsieur Robert était surpris et plein d'admiration pour l'intelligence enjouée de cette jeune fille. Sa beauté était un fait, mais elle ne créait pas le moindre désir ordinaire chez Monsieur Robert qui avait toujours en tête le bébé souriant et l'enfant poli qu'il avait connus autrefois. Ce n'est pas qu'il considérait Judith Perez comme un substitut à l'enfant qu'il n'avait pas eu avec Leah. C'était un mélange de sentiments, ou de leur absence, plus complexe. Toutefois, au centre de tout il y avait la trentaine d'années qui les séparaient. Judith venait d'avoir vingt ans et Monsieur Robert approchait de la cinquantaine. Et pourtant, dans l'esprit de Monsieur Robert, consciemment, ce point ne jouait aucun rôle, en ce temps-là ce n'était qu'une évidence.

L'idée même de l'amour avait quitté cet homme depuis la mort de Leah. Il s'était installé dans le veuvage avec l'idée qu'il est des êtres irremplaçables avec lesquels on ne chemine qu'une seule fois sur la route enchantée de l'amour. Ses affaires avec la « SMC Pinballs France », et notamment son association, criminelle, mais excitante, avec les belles fleurs bleues de l'aconit napel, lui avaient ouvert des voies nouvelles propres à satisfaire un homme qui aimait vivre avec

intensité. Et puis, il y avait Langlois, ce cheval qui lui offrait les joies incomparables d'une union avec des paysages sublimes, alors qu'il montait un animal dont il sentait la sensibilité quasi féminine. Que pouvait désirer de plus un homme qui n'attendait rien de la vie ; dans un petit pays, Chichilianne, où un écrivain d'autrefois avait dit qu'il n'y avait rien à y faire. En effet, Monsieur Robert n'attendait rien !

Vu son âge, Judith Perez attendait tout ! et surtout l'amour. Contrairement à ce qu'un esprit superficiel aux déductions simplistes pourrait conclure, son travail de projectionniste de films érotiques et pornographiques lui avait donné de l'amour une vision idéalisée, fleur bleue... romantique si l'on tient à ce terme. Elle faisait partie de cette catégorie de jeunes femmes, assez commune dans nos cultures occidentales, qui ne font pas de séparation entre la liberté du sentiment amoureux et l'exercice de la sexualité. Ce n'est qu'avec l'âge et certaines lassitudes que des personnes séparent le plaisir sexuel de ce que l'on nomme habituellement l'amour, le phénomène semble plus courant chez les hommes que chez les femmes. Il existe aussi quelques cas de perversité naturelle, mais ils sont assez rares. C'est ainsi que s'ouvrent les portes de toutes les formes de perversité, surtout si un rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé fait ouvertement l'éloge de la pédophilie « en fonction des capacités évolutives de l'enfant » (référence : OMS Bureau régional pour l'Europe et BZgA, un groupe de

chercheurs allemands, "Standards pour l'éducation sexuelle en Europe", 2010)... Il est vrai que les Nations Unies sont souvent devenues une pépinière pour les homosexuels. Le rapport de l'OMS s'appuie, inter alia, sur les rapports d'Alfred Kinsey (1894-1956) : un pédophile avéré qui avait de fortes sympathies pour l'idéologie nazie et certains de ses tortionnaires. Alfred Kinsey parle des « orgasmes du nourrisson » ?!?

Il est surprenant que l'un des grands plaisirs de l'existence, celui qui de surcroît crée la vie, soit aussi la source des pires actes de déshumanisation, voire de barbarie. Peut-être parce qu'elle en avait trop vu à travers les projections de films pornographiques, Judith Perez avait-elle pris le chemin inverse des leurres qu'elle projetait à un public divers et varié. Peut-être... mais en vérité, il est impossible de comprendre les richesses de la personnalité de la fille unique de Madeleine Guignal. On laissera aux gens qui croient tout savoir l'explication des raisons de cette sentimentalité érotique exacerbée chez cette jeune femme intelligente, qui, on peut le répéter, a déjà été exprimée il y a trois mille ans dans « Le Cantique des Cantiques ». Comme quoi la phrase de Cioran dans son « Précis de Décomposition » (Pléiade, p.133) : « La pensée est un mensonge comme l'amour ou la foi. Car les vérités sont des fraudes et les passions des odeurs ; et en fin de compte on n'a d'autre choix qu'entre ce qui ment et ce qui pue » est une sottise.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'en tant que projectionniste professionnelle, elle était pleine de compassion pour ces « hardeuses » (terme professionnel, « hardeurs » pour les hommes) qui se faisaient défoncer les organes sans visiblement, sauf cas rarissime, en éprouver le moindre plaisir, et même parfois exprimaient un dégoût plus ou moins visible par des sourires ratés et des râles simulés. Un dégoût que la belle sensibilité de Judith Perez percevait avec une acuité qui parfois lui mettait les larmes aux yeux. Elle se réfugiait alors dans les détails techniques de son métier de projectionniste et dans sa joie de vivre spontanée. Il ne fait aucun doute qu'elle vécut ses séances de débats financiers et économiques avec Monsieur Robert comme une délivrance par rapport à son activité professionnelle antérieure.

À vingt ans Judith Perez était une fille de son temps. Elle n'était plus vierge depuis trois ans. Alors qu'elle allait passer son premier baccalauréat, elle avait rencontré un élève du lycée Champollion, il était en classe de seconde, il avait redoublé sa troisième. C'était un gentil garçon passionné de foot. Il était beau et musclé. Elle était tombée amoureuse. Il avait quant à lui une réputation de « tombeur ». C'était un dimanche en fin de matinée, elle lui avait rendu visite avec la ferme intention de faire l'amour pour de vrai, pour la première fois. Cela faisait un mois qu'elle s'y préparait en prenant la pilule. Il avait vite compris, il était pressé, il avait

un match en début d'après-midi. L'affaire avait été réglée en une quinzaine de minutes, déshabillage y inclus ; puis, il était parti taper dans son ballon. Bien que les films pornographiques ne puissent guère être considérés comme de sages conseillers en amour... deux films de John Derek « Tarzan l'homme-singe » (1981) et Bolero (1985) avaient eu l'avantage d'enseigner à Judith que pour le sexe il y avait façon et façon. Ces films entraient dans la catégorie érotique et non pornographique. John Derek y filmait avec amour le corps nu de son épouse Bo Derek. Il y avait sans doute un soupçon d'orgueil un peu pervers chez John Derek (« tout le monde la veut, mais elle est à moi, na ! »). Mais après tout, cet excès mettait en évidence ces façons de filmer une femme aimée, c'est-à-dire de l'immortaliser. Cela avait ravivé les souvenirs cinématographiques de Judith Perez qui se souvenait de Chaplin filmant Paulette Goddard dans « Les temps modernes » ou « Le Dictateur », ou de François Truffaut qui considérait que son métier consistait « à faire faire de jolies choses à de jolies femmes ». Avant de mourir en 1984, François Truffaut avait filmé avec amour le visage de Fanny Ardant, il y avait aussi Claude Chabrol filmant Stéphane Audran (Colette Dacheville), ou Marcel Pagnol filmant le visage d'Orane Demazis dans César, Marius et Fanny, et son corps perdu dans Marseille lorsqu'enceinte elle va prier Notre-Dame. Puis, plus tard, en 1952, lorsqu'il filme avec amour le visage et la main de Jacqueline Bouvier (pas celle

qui deviendra Madame Kennedy), cette jeune actrice de 25 ans que Marcel Pagnol (1895-1974) épouse en 1945.

Ces hommes, John Derek (1926-1998) et Marcel Pagnol épousent des femmes nettement plus jeunes qu'eux, ce fut aussi le cas de Charlie Chaplin. Toutefois, alors que Marcel Pagnol et Charlie Chaplin sont des génies créateurs, John Derek ne fut qu'un produit hollywoodien dont le mérite fut d'aimer, de photographier et de filmer de très belles femmes, dont le type de beauté était similaire, mais dont l'âge changeait... comme pour immobiliser le temps. Un beau combat bien qu'il fût perdu d'avance.

Forte de ces éducations sentimentales particulières, Judith Perez avait largué le footballeur dans les rebonds de son foutu ballon. Elle avait compris qu'en amour les apparences sont trompeuses et qu'il ne suffit pas d'être amoureuse d'une apparence pour que la réalité de l'amour se dévoile. Ses lectures, « De l'Amour » de Stendhal ainsi que certaines scènes de « La Comédie Humaine » de Balzac (par exemple « Mémoires de deux jeunes mariées »), lui avaient aussi enseigné que l'amour était plein de subtilités et que, finalement, il ne pouvait se vivre qu'à deux ; alors que le sexe, sur lequel elle ne manquait pas d'information de seconde et énième main, était une affaire relativement simple, comme son crétin de footeux venait de le lui montrer.

Il résulta de tout cela, un mélange d'excès et de manque, une sorte d'inappétence sexuelle, qui, bien que reposant sur des fondations sans rapport avec celles de Monsieur Robert, contribua à rapprocher ces deux êtres. Cela donna un ton très libre à leur relation qui, progressivement, passa des considérations économiques et financières à des échanges plus personnels. Il lui parla de Chichilianne et de son cheval Langlois, qui commençait à vieillir, et qu'il comptait laisser mourir de sa belle mort, si possible après une dernière saillie sur une jument du voisinage. Elle lui demanda si, **après**, il comptait continuer à faire de l'équitation. Il dit que oui, que lorsqu'il sentirait que Langlois ne pouvait plus le porter il prendrait soin de lui jusqu'à la fin et achèterait un autre cheval, peut-être un poulain fils de Langlois et d'une belle jument camarguaise. Elle ne savait pas ce qu'était un cheval camarguais. Il le lui expliqua.

C'est à travers ce genre de propos qu'une sorte d'amitié commença à les lier l'un à l'autre. Elle lui parla des amis de son âge, mais pas de son joueur de foot. Elle était pleine d'indulgence, mais elle trouvait les filles souvent superficielles et les garçons un peu lourds... à tous points de vue. Pizza, Coca Cola, McDonald's et jeux vidéo contribuaient à répandre l'obésité dans la jeunesse. Elle lui parla de sa prof d'économie, une trotskiste, probablement lesbienne, qui avait essayé de la convertir à l'une et l'autre doctrine ou pratique. Elle en riait tant elle trouvait ces ruses d'adultes

enfantines. Judith Perez avait cette arrogance tranquille de la jeunesse qui juge sans ménagement et pardonne ou oublie aussi vite qu'elle a jugé. Monsieur Robert avait l'impression d'avoir affaire à une étrangère, tant sa propre expérience de sa jeunesse lui semblait étrangère à celle de cette jeune fille. Et c'était vrai ! On aurait en vain cherché des similitudes dans leurs parcours de vie. Ils étaient de parfaits étrangers et c'était miracle qu'ils fussent capables de se parler à cœur, sinon ouvert, au moins entrouvert. La langue française y était pour beaucoup, mais « pas que » (comme on dit aujourd'hui).

Il y avait aussi, bien caché, mais bien là, ce « je ne sais quoi », ce « presque rien » que l'on a déjà vu agir du temps où Monsieur Robert était à Chicago. Énigmatique ce « je ne sais quoi », comme dans le « Songe d'une nuit d'été » qu'elle avait lu dans la traduction commencée par Marcel Pagnol vers 1970. Ce « je ne sais quoi » peut se manifester d'une façon soudaine, et même inopportune, alors que, sans une intervention magique, rien dans le contexte du moment ne permet son expression. Pourtant, on ne l'oublie jamais ce trouble étrange qui dans un éclair a dit que deux êtres étrangers pouvaient se comprendre... s'aimer peut-être. Judith Perez et Monsieur Robert n'ont pas connu l'expression soudaine, voire inopportune, de ce « je ne sais quoi ». Il est venu lentement, par touches successives, comme le tableau d'un maître dont un observateur entend et voit le glissement du pinceau qui cherche la couleur sur la palette puis avance,

lent, rapide, et sûr ; alors que, pour le créateur, la création abolit le bruit du temps. Alors que pour l'admirateur, l'admiration efface le contexte dans lequel l'œuvre fut créée. D'où ce parfum d'éternité qui unit le créateur et l'admirateur.

Chapitre 9

L'amour a commencé à prendre forme grâce à Marc Chagall. Judith Perez avait un goût prononcé pour les tableaux, lithographies, etc. de Marc Chagall. Elle avait douze ans lorsque le lycée Stendhal organisa pour les élèves de sixième une visite du musée d'art de Grenoble. Si la toute jeune fille était en chemin de quitter l'enfance, elle en portait encore la belle innocence. On peut dire qu'elle fut amoureuse de l'œuvre de Chagall à travers son seul tableau que possède le musée de Grenoble : « Songe d'une nuit d'été », peint, vraisemblablement, en 1939. Donné par l'artiste au musée de Grenoble en 1951, peu de temps après son retour des États-Unis.

Pourquoi ce don ? Peut-être parce que la mécène américaine Peggy Guggenheim fuyant Paris envahi par les Allemands avait trouvé brièvement refuge à Grenoble en 1941, où le musée de la ville avait accepté de cacher sa collection de tableaux d'avant-garde (Tanguy, Ernst, Duchamp, Delaunay, Klee, Picasso, Chagall, etc.). À Paris, elle avait demandé au Musée du Louvre de cacher sa collection, le musée avait refusé... trop occupé, peut-être, à cacher les collections françaises que les Allemands voulaient piller. Il est aussi possible que la direction du Louvre n'ait pas apprécié la peinture moderne. Quoi qu'il en soit : une collection des

« modernes » cachée à l'Orangerie fut brûlée par les Allemands en 1943.

Peggy Guggenheim voulait sauver sa collection des nazis, qui persécutaient ces artistes « décadents », et détruisaient leurs œuvres. Elle avait aussi dans sa collection un tableau de Chagall « La pluie », peut-être deux : « Paris de la fenêtre ». Le don de Chagall au musée de Grenoble s'explique peut-être aussi par le fait que Peggy Guggenheim s'étant déplacée avec sa collection à Marseille fit d'importants dons financiers à l'*Emergency Rescue Committee*, qui, à partir de Marseille, organisa le sauvetage de la famille Chagall. Les Chagall (Marc, Bella et leur fille Ida), comme tous les Juifs, les scientifiques et les artistes « décadents », étaient menacés par les nazis et leurs collaborateurs de l'État français. En tant qu'Américaine, fille de milliardaire, Peggy Guggenheim, bien que juive, était protégée... du moins jusqu'en novembre 1942 ; mais lors du débarquement allié en Afrique du Nord, elle était déjà à New York avec sa collection et ses amis surréalistes : André Breton, Max Ernst, André Masson, Yves Tanguy... et même l'anthropologue Claude Lévi-Strauss.

À première vue, le tableau de Chagall s'inspire de la pièce de Shakespeare qui porte ce titre « *Midsommernights dreams* » (« Songe d'une nuit d'été », où *Bottom* est « Méfesse » dans la traduction de la pièce que fit paraître Marcel Pagnol en 1972). La pièce date de 1594 ou 1595, mais ce n'est qu'un prétexte pour Chagall. Judith Perez ne

connaissait pas alors la pièce de Shakespeare. Elle fut ensorcelée par les couleurs et ces personnages qui semblaient issus d'un rêve d'enfant : un petit génie vert joue du violon, un ange rouge vole près des amants dans un ciel jaune où l'on devine une tête de vieillard hiératique et sévère, une sorte de Samuel Saunders aurait dit Monsieur Robert s'il avait connu ce tableau. L'ange rouge semble murmurer à l'oreille de la jeune mariée en blanc, ou il s'adresse au vieillard pour lui dire « laisse-les s'aimer ! »... ainsi vagabondait l'imagination de Judith d'année en année.

L'amoureux en brun sombre enlace la mariée avec respect et tendresse : sa main reste ouverte comme une offre de liberté, ou simplement parce que Chagall avait du mal à dessiner les mains... La main de la mariée est aussi ouverte, donc libre ; selon les lois de la gravitation son éventail devrait tomber à terre, mais la femme est libre dans son amour, tout comme l'homme. Il a une tête de chèvre, ou de petit cheval russe à l'œil doux. Selon les critiques savants, c'est plutôt une chèvre. La main droite de la mariée porte un éventail bleu d'azur à demi ouvert au niveau du sexe de l'homme : impossible de dire s'il y a là une référence « au langage de l'éventail » que pratiquèrent les femmes européennes jusqu'au XIXe siècle pour parler d'amour en secret... de toute façon, les traités parlant du « langage de l'éventail » ne mentionnent jamais sa position au-dessus d'un pénis ou d'une braguette. À la droite de la mariée, on voit sur la terre

bleu marine un bel arbre au tronc clair puis brun puis au feuillage vert sombre et dont le sommet semble fleuri de lilas qui vont se faner, peut-être. En 1939, Marc Chagall juge-t-il que l'arbre de vie est menacé ?

La mariée est belle. Elle est rêveuse, perdue dans ses pensées, elle semble à la fois sereine et attristée : l'ange rouge lui apporte-t-il une mauvaise nouvelle ? En 1939 Hitler est au pouvoir depuis 1933 et les lois de Nuremberg qui légalisent et organisent l'antisémitisme ont été promulguées le 15 septembre 1935. En 1935, Bella a fait une visite en Pologne où elle a été horrifiée par l'antisémitisme qui y régnait.

En 1914, après son retour à Vitebsk en Biélorussie, lorsqu'éclate la révolution en 1917 ou un peu plus tard, Marc Chagall devient « commissaire aux beaux-arts » de Vitebsk (la Biélorussie fait alors partie de l'Empire russe). Lorsqu'il perd ce poste vers 1919-1920, il va à Moscou où il peint les fresques du théâtre juif où Bella a peut-être continué une carrière d'actrice qu'elle avait commencée à Saint-Pétersbourg. Marc Chagall peint les fresques qui enluminent les murs du théâtre juif, comme plus tard il le fera à titre gracieux pour le plafond de l'opéra Garnier à Paris (1964). Il peint aussi les décors des pièces présentées à Moscou, il fera de même plus tard aux États-Unis, puis en France. À Moscou, les artistes juifs et russes célèbrent l'avant-garde artistique, la joie et la liberté qu'ils viennent d'acquérir. On est encore loin

de la création de l'oblast du Birobidjan que créera Staline en 1934 en Extrême-Orient pour déporter les juifs de Moscou : moins fanatique que celui d'Hitler, l'antisémitisme de Staline est un fait.

Pourtant, en dépit de l'enthousiasme des jeunes artistes de Moscou, Marc Chagall pressent vite que la révolution va mal tourner, il quitte la Russie en 1922, va à Berlin où Bella et leur fille Ida le rejoignent bientôt. Fin 1922, les Chagall quittent Berlin pour Paris... Marc Chagall aurait dit « Mon art avait besoin de Paris comme un arbre a besoin d'eau ». Sans cesse menacés d'un pogrom, les Juifs d'Europe centrale avaient un proverbe qui disait en yiddish : « Heureux comme Dieu en France ».

En 1937, le gouvernement du Front populaire accorde la nationalité française aux Chagall. En 1939, alors que les menaces de guerre sont omniprésentes Chagall peint « Le songe d'une nuit d'été ». En 1940/41, réfugiée à Marseille, menacée par les Allemands et la police de Vichy, la famille Chagall est exfiltrée de France vers les États-Unis par l'*Emergency Rescue Committee* (Varian Mackey Fry, Franck Bohn, Miriam Davenport, etc.) qui sauve des milliers d'intellectuels et de scientifiques juifs ou non juifs recherchés par les Allemands. En 2023, NetFlix a fait de cet épisode de l'Histoire une série appelée « Transatlantique » bien filmée par Anna Winger et son équipe, et bien jouée par des acteurs convaincants. Toutefois, politiquement correct et *wokisme*

obligent, nombre de membres de la Résistance française sont noirs ; de même la personne qui représente les services britanniques à Marseille est noire aussi (parfait pour ne pas être remarquée par les racistes nazis)... cela ne signifie pas qu'il n'y eut pas de noirs dans la Résistance française (Joséphine Baker) ou dans les services britanniques... mais à Marseille en ce temps-là, la chose n'était pas commune : selon l'idéologie conformiste du moment, on réécrit l'histoire comme on peut ! Et quiconque critique cette façon de faire de l'histoire une idéologie est raciste, na !

Marc Chagall et sa fille Ida reviendront en France en 1948 : Bella est morte d'une septicémie à New York, le 2 septembre 1944. Pendant l'année qui suit la mort de Bella, Marc Chagall ne peint plus. Puis, vers 1945 il a une liaison avec Virginia McNeil, ils ont un fils. La relation ne dure que quelques années, et en 1952 Marc Chagall, qui s'est établi à Saint-Paul-de-Vence, se remarie avec Valentina Brodsky avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort, en 1985.

Dès ses douze ans, Judith Perez avait compris qu'il y avait dans ce tableau, « Le songe d'une nuit d'été », tous les mystères de l'amour qui peut unir un homme et une femme en dépit des aléas et de tous les obstacles et drames de la vie et de l'Histoire. Ce n'est que beaucoup plus tard, en classe de première au cours d'anglais, qu'elle dut traduire quelques passages de la pièce de Shakespeare... c'était difficile avec cette langue souvent archaïque, qui, de plus, utilisait des

termes d'un argot populaire du XVI^e siècle. Grâce à internet, elle avait exploré sur écran toute l'œuvre, ou presque, de Chagall.

Après sa difficile rencontre avec l'anglais de Shakespeare, elle retourna au musée voir une fois de plus, elle en avait l'habitude, le tableau de Chagall. Puis, elle acheta une traduction française du « *Midsommernights dreams* » (Songe d'une nuit d'été), celle de Marcel Pagnol qui avait été prof. d'anglais. Elle trouva l'histoire tarabiscotée, tant de personnages que l'on s'y perd entre le long récit d'un hiver rigoureux (seulement dans la version anglaise originale) et un concert de chiens de chasse. Avec, pour compliquer les choses, l'intervention d'un philtre d'amour, qui, posé sur les yeux endormis, fait que la personne, à son réveil, tombe amoureuse du premier personnage qui se présente à sa vue. Le récit manque d'unité comparé à « *Tristan et Iseult* », et à la fatalité du philtre d'amour (« un vin herbé » bu par erreur) qui unit à jamais les deux amants à la cour du mari d'Iseult, le roi Marc : Tristan et Iseult meurent s'ils ne peuvent pas faire l'amour une fois par jour, situation scabreuse pour la femme d'un roi qui doit ruser pour rester en vie avec son amant. Toutefois, Judith Perez trouva plaisant que dans les deux histoires on utilisât un élément de magie pour expliquer l'amour, y compris dans sa dimension charnelle. En cela, le tableau était magique : on pouvait le voir, s'en souvenir, le décrire par des mots. On ne pouvait pas l'expliquer. Après

avoir lu la pièce de Shakespeare dans sa traduction, Judith pensa qu'elle préférerait le tableau de Chagall. Il la laissait libre de rêver à sa guise. Elle rêva beaucoup, un peu trop lorsqu'elle tomba amoureuse de son joueur de foot à l'étreinte mécanique : un vrai *Bottom* ! (traduction : « cul » ou pour rendre l'intention de l'écrivain «trou duc») traduit élégamment par « Méfesse » par Marcel Pagnol. Ce personnage idiot de la pièce de Shakespeare, par la magie d'un sort jeté, se retrouve doté d'une tête d'âne. De ce personnage ridicule à tête d'âne, qui braie quand il croit chanter, un footeur avant l'heure, la reine des fées, Judith ou Titania, ensorcelée, tombe amoureuse... mais ça ne dure pas.

Judith Perez trouvait plaisant de jouer à déchiffrer le langage du tableau de Marc Chagall. La mariée, elle porte une robe de mariée, mais elle est aussi vêtue comme une fée. La fée, pour Chagall, depuis 1910 c'est Bella Rosenfeld qu'il épousera en 1915, après qu'il eut séjourné quatre ans à Paris (Judith s'est renseignée, elle a lu l'autobiographie de Chagall « Ma vie » et les deux livres souvenirs de Bella « Lumières allumées » et « Première rencontre »). Si la mariée-fée est Bella, cela signifie que dans le tableau Bella représente la reine des fées Titania, celle qui, ensorcelée, tombera amoureuse de *Bottom*, cet acteur ridicule, tisserand de son métier, un footeur qu'un lutin malicieux a doté d'une tête d'âne qui braie quand il croit chanter son amour... tout ça fait partie de l'histoire folle qu'est la pièce de Shakespeare. Si

Bella est la reine des fées : Titania ; Marc Chagall, c'est le benêt *Bottom* dont la reine des fées est amoureuse. Ceci pour marquer la magie de l'amour qui unit Bella la fille riche et si belle du propriétaire de la plus grande bijouterie de Vitebsk avec Marc Chagall, le fils d'un petit employé de la synagogue et d'une femme pieuse qui vend des harengs saurs.

C'est ainsi que le marié, c'est évidemment Chagall, les critiques disent qu'il s'est doté d'une tête de chèvre, Judith Perez est persuadée qu'il ne s'agit pas d'une tête de chèvre... d'abord, ce devrait être un bouc or, il n'en a pas les cornes... mais Chagall n'est pas Picasso, cet artiste obsédé par le rut et matérialiste en diable. La tête que s'est donné Chagall est celle d'un cheval Yakoute, ceux qui tirent les traîneaux en hivers par moins trente, un cheval tendre et amoureux... quant aux mini cornes ce sont celles que l'on voit sur la tête de Moïse, pour évoquer son lien avec les cieux.

Chagall est un amoureux charnel et mystique qui a les pieds sur terre, c'est pourquoi la main droite de Bella porte un éventail semi-ouvert qui cache, et pourtant désigne le sexe de son amoureux : c'est aussi là que ça se passe, comme dans « le Cantique des Cantiques », le *Shir ha-Shirim*. Les juifs de Vitebsk sont de tradition hassidique, d'où la présence sur le tableau du joueur de violon indispensable à la cérémonie du mariage. Bien que ne connaissant pas alors « le Cantique des Cantiques », cette délicatesse d'un amour total exprimé par le tableau de Chagall a réconforté Judith Perez du temps

où elle aidait sa mère en faisant la projectionniste dans son cinéma pornographique. Sauf exception, les films alors projetés ne se distinguaient pas par leurs finesses d'expressions, mais par leur seule précision anatomique.

Cela faisait plus d'un an, voire deux, qu'elle avait ses rencontres seule à seul avec Monsieur Robert lorsqu'elle remarqua que sur le tableau du musée de Grenoble les yeux rêveurs de Bella étaient du même bleu azur que ceux de Monsieur Robert. Ce fut pour elle une curiosité qui l'amena, lors de leurs rencontres suivantes, à regarder le visage de cet homme âgé d'une façon différente. Différente : cela ne signifie pas qu'il y avait déjà de l'amour... mais ce « je ne sais quoi », ce « presque rien » commençait à faire son nid dans le cœur de Judith Perez. Leurs conversations d'affaires achevées, leurs propos déjà privés prirent un tour de plus en plus personnel, voire intime.

Il lui parla de Leah, de Chicago, des billards électriques, du patriarche Samuel Saunders. De la mort de Leah. Il ne lui parla pas de l'aconit napel et de l'usage qu'il en avait fait. Alors qu'ils parlaient de Leah et de Chicago, il lui dit qu'il était juif, mais pas très religieux, de la même façon que Leah. Judith Perez n'avait reçu aucun enseignement religieux. C'était ainsi, sa mère se considérait comme athée, sans aucune prévention contre les religions, mais indifférente à ces questions, qui, pour elle, ne se posaient pas : on vit, on meure et voilà tout ! Elle avait eu assez de problèmes à

résoudre dans sa vie de mère célibataire gérant seule un des cinémas les plus populaires de Grenoble, menant épisodiquement une vie sentimentale compliquée, pour ne pas, en plus, s'inventer des problèmes dont elle ne voyait pas l'intérêt.

Sa fille, Judith Perez, était différente, sa passion pour l'œuvre de Marc Chagall l'avait amenée à lire son autobiographie « Ma vie » ainsi que les deux livres de Bella Rosenberg, épouse Chagall, écrits en yiddish et traduits en français par leur fille Ida Chagall. Ces livres, ceux de Bella plus encore, peut-être, que « Ma vie » de Marc Chagall, avaient appris à Judith Perez qu'il y avait une conception religieuse du monde. Et qu'elle était troublante puisque toute l'œuvre artistique de Chagall en portait témoignage, et notamment son œuvre monumentale, qui illustre le message biblique, dont il fit don à la France.

Le « Musée national Message Biblique Marc Chagall » est inauguré, à Nice, en 1973 par André Malraux, Maurice Druon (un des auteurs du « Chant des Partisans », il n'est pas noir... mais avec le temps, si la pensée « woke » l'emporte, il pourrait le devenir) et Marc Chagall. En 2008, alors que Nicolas Sarkozy vient de devenir Président de la République, on voit déjà le politiquement correct de gauche envahir pas à pas tous les domaines, et le nom du musée perd sa dimension religieuse pour être renommé « Musée National Marc Chagall ». Si le processus d'islamisation de la France se

poursuit avec succès (Dieu et les Français nous en préservent !) dans quelques années, si le musée survit aux pulsions iconoclastes de l'islam, le nom du Juif impie condamné par le Coran sera ôté du nom du musée qui deviendra « Musée National des Infidèles ». Inconsciente de ces considérations politiques, peut-être prématurées, lors d'un long weekend Judith Perez était allée en train jusqu'à Nice visiter le musée biblique. La splendeur de ce témoignage spirituel l'avait troublée alors même qu'elle n'avait aucune croyance religieuse consciente et affirmée. Elle s'était mise à lire la Bible, parfois même dans le calme du temps libre que lui laissait la projection d'un film pornographique dans la cabine de projection de l'Éden. Elle alternait ses lectures bibliques avec celle des écrits des Chagall.

L'œuvre littéraire de Bella Chagall est sans prétention, et parfois, il était arrivé à Judith Perez d'en trouver certains passages sans intérêt. Et puis, obstinée, obsédée par l'œuvre du peintre, une relecture du livre illustré par Chagall lui avait ouvert une porte inattendue : Bella Chagall écrivait de la façon dont Marc peignait et dessinait : il y avait une unité dans les deux formes d'expression.

D'abord, il y a Vitebsk, cette petite ville de Russie où une forte communauté juive hassidique vit aux côtés d'une population chrétienne : en 1941, les Allemands ont totalement massacré la communauté juive de Vitebsk (la mère de Bella fut une des rares survivantes). Tous les rites,

les mœurs et les fêtes juives sont décrits par Bella Chagall qui pose sur la communauté juive de Vitebsk le regard naïf d'une enfant, qui, adulte, décrit en yiddish son enfance et son adolescence à Vitebsk avec la conscience aigüe qu'elle décrit un monde qui va mourir et disparaître à jamais. Bella est probablement à Paris, en 1936, lorsqu'elle commence à écrire ses « Cahiers ». Tout l'univers de Chagall s'y retrouve, avec la même naïveté, mais métamorphosée par le génie de la couleur et du mouvement du peintre. Les animaux : les chevaux, les poules, le coq, la chèvre, la vache, les poissons (carpes et harengs), les oiseaux, et les personnages décrits par Bella... on les retrouve tous dans la peinture de l'amoureux de Bella. Judith Perez avait été particulièrement marquée par la dimension aérienne de la parole de Bella que l'on trouve dans ses écrits. Dans « Lumières allumées » (nrf, Gallimard, 1973), par exemple, à propos d'un mariage et du marié (p. 148) : « Il semble qu'il veuille partir, avec son épouse dans l'espace » ; ou encore, elle parle de la tenue cérémonielle de son père lors du *Séder de Pessah* (le banquet de la Pâque juive) : « Que papa esquisse seulement un mouvement, et ses manches le soulèveront comme des ailes » (p.196), et aussi sa façon de décrire Marc Chagall lors de leur seconde rencontre : « A chaque instant, il est prêt à s'arracher du sol et à fuir » (p. 244). Et puis, il y a la façon dont Bella raconte les circonstances dans lesquelles Marc Chagall a peint son tableau « l'Anniversaire », c'est une déclaration ou confirmation d'amour.

Cet amour a commencé par un « coup de foudre » qui eut lieu vers 1910. Nous sommes en 1915 après le retour de Chagall de Paris en 1914. C'est l'été, elle a préparé une série de cadeaux et cueilli des fleurs en chemin, ils habitent dans des quartiers séparés par le pont sur la rivière Dvina, elle traverse Vitebsk, une petite ville qui semble construite « à la campagne ». Cette rivière Dvina porte un nom bien étrange pour une rivière de Russie Blanche : en langue gauloise *divona* avait le sens de « source sacrée », un nom que l'on retrouve dans celui de quelques petites villes et villages en France. Ces « sources sacrées » sont une des constantes des religions primitives d'*homo sapiens*. Elles sont universelles.

Quoi qu'il en soit, après avoir passé le pont sur la Dvina, Bella est descendu sur le chemin le long des berges où elle a cueilli son bouquet, puis elle est entrée dans la maisonnette où vit Marc Chagall. Il est étonné par ses fleurs et ses cadeaux, elle lui explique que ce jour est celui de sa naissance. Il est surpris, lui qui n'avait jamais souhaité son anniversaire, et qui ignorait que cela se faisait. Alors, il lui a dit de ne pas bouger et il s'est mis à peindre ce qu'il va appeler « L'Anniversaire ». Le tableau est aujourd'hui au Musée d'art moderne de New York. Bella décrit le tableau en train d'être créé (p. 259) : « Tu t'élèves, tu t'étires, au plafond tu flottes. Ta tête se renverse et tu fais tourner la mienne... Tu effleures mon oreille et murmures... »

Il y avait dans tout cela de quoi faire tourner la tête d'une jeune femme. Dans l'œuvre picturale de Chagall et même dans certaines de ses rares sculptures, la gravitation universelle ne suit pas les lois de Newton. Elle en suit d'autres, celle de la vision du monde vélivole qui est propre au génie de Marc Chagall où l'amour donne des ailes. Sachant que Monsieur Robert était juif, Judith lui posait des questions sur la Torah, sur les fêtes juives, sur les textes les plus importants, etc., etc.

Ces questions agaçaient Monsieur Robert, qui, certes, se considérait comme un Juif, sans se sentir très religieux pour autant. Il expliqua à Judith que telle était la tradition de sa famille de Pieds Noirs juifs massacrés à Oran. Et qu'il s'y était tenu en dépit de sa scolarité dans une école juive de Villeurbanne, qui dispensait un enseignement religieux qu'il avait dans sa jeunesse trouvé plus ennuyeux que passionnant. Son long séjour parmi les hassidim de Chicago l'avait renforcé dans son judaïsme décontracté, une attitude comparable à celle de Leah Saunders qu'il avait épousée en dépit des préjugés religieux du patriarche de la famille Saunders, son patron et son employeur : Samuel Saunders, un hassid des plus influents de la communauté de Chicago.

Judith Perez fut troublée par la ressemblance de destins amoureux qu'elle trouvait entre l'histoire de Bella et Marc avec celle de Leah et Robert, Leah fille d'un riche industriel juif de Chicago, Monsieur Robert, un pauvre orphelin juif

d'Afrique du Nord. Bella Rosenfeld fille d'un riche bijoutier juif de Vitebsk et Marc Chagall fils d'un petit employé de la synagogue et d'une vendeuse de harengs. Tous très religieux et hassidin. Sauf Leah et Monsieur Robert... et peut-être Marc Chagall (et Bella ?) dont la spiritualité était juive hassidique de tradition et judéo-chrétienne dans son expression artistique. Ces correspondances d'amour fou non conventionnel : l'une riche, l'autre pauvre, nourrissaient l'imagination romanesque de Judith Perez, qui, de plus, se demandait si son père n'était pas juif. Ces similitudes, réelles ou inventées, commençaient à accroître l'intérêt qu'elle portait à ce mystérieux Monsieur Robert.

Son questionnement sur l'origine de son père biologique n'avait commencé qu'après que son intérêt pour l'œuvre de Marc Chagall eut pris une dimension, non pas obsessionnelle, mais sérieuse dans ses lectures et pensées réfléchies, car renforcées par ses lectures, consultations sur internet et visite du Musée biblique de Nice.

Elle avait commencé à poser des questions à sa mère à ce propos. La mère de Judith Perez s'appelait Madeleine Guignal, Madeleine Rabilloud selon son nom de jeune fille, un nom que l'on trouve dans le Dauphiné, peut-être dans le Lyonnais, rien de juif ici. Perez, lui, pouvait être espagnol, breton, ou juif. Depuis qu'elle lisait la Bible, Judith savait que son prénom était celui d'une héroïne de la Bible qui sauve Jérusalem en assassinant le général Holopherne, et en

exposant sa tête sur les murailles de la ville sainte, elle terrorise les envahisseurs. L'épisode a obsédé les peintres ; de la Renaissance au XXe siècle ils ont donné de nombreuses versions plus ou moins sanglantes du meurtre d'Holopherne, fou d'amour au point d'en perdre la tête. L'étymologie du nom de Judith est hébraïque, elle donne le sens de « fille de Juda », « Juive » ou « Louée », « Félicitée ». De plus, Monsieur Robert avait appris à Judith que sa grand-mère maternelle s'appelait Judith Zemour. Dans le christianisme, il y a une sainte Judith, fêtée le 5 mai, Judith de Kulmsee, une ermite allemande, fondatrice d'un monastère et de l'hôpital Saint-Georges. Elle est morte en 1260. Elle est donc kasher du point de vue de l'Église catholique. Le fait que le prénom de Judith ait une origine juive n'a rien d'extraordinaire puisqu'une majorité des prénoms chrétiens ont une origine biblique et donc juive. Pour Perez, le cas est plus complexe, il peut venir soit de l'espagnol soit du breton, et dériver du nom de l'apôtre Pierre, juif, lui aussi. Mais il peut aussi avoir une origine hébraïque, c'est le nom porté par un fils du roi David. Le nom de famille était donc ambigu et ne permettait pas à Judith de savoir si son père était juif ou non. Le plus simple eût été d'en faire la demande à sa mère, mais le silence absolu de sa mère, qu'elle adorait, sur cet homme qui lui avait donné une fille impressionnait Judith qui n'osait pas questionner sa mère. Pourtant, à dix-sept ans, pleine de l'œuvre de Chagall : illustration de son amour pour Bella, Judith n'y tint plus, elle posa la question :

- Maman, mon papa était-il juif ?

Il y eut un long silence. La question avait surpris Maman, qui n'avait jamais accordé d'importance à cette affaire sentimentale qui n'avait pas duré un mois, à une époque où la Mère désirait un enfant avec une force qui dépassait sa volonté.

- Juif ? Je n'en sais rien... mais quelle importance, je suis ta mère, je t'aime plus que tout. Je t'ai désirée à un point que tu ne peux pas imaginer... que veux-tu de plus ?
- Juste savoir. Notre ami Monsieur Robert est juif... on parle un peu de ces choses... et mon nom Perez pourrait être juif.
- Franchement, c'est si loin tout ça... et pour moi, ça a si peu d'importance. Tu es ma fille, juive ou pas juive... de toute façon, tu ne pourrais être juive que si je l'étais. Nous sommes des Dauphinoises, peut-être des Lyonnaises... si tu tiens à une origine...

Judith fut agacée par l'ignorance affirmée de sa mère. Elle s'enhardit, son expérience des films pornographiques renforcée par quelques lectures, la poussa à demander avec insolence :

- Mais enfin ! Maman, tu sais bien si papa était circoncis ou non !

Maman en resta bouche bée. Question technique et simple en apparence qui appelait une réponse du même type. Malheureusement, la liaison de la mère avec Perez avait été brève et épisodique, elle avait constaté sa grossesse après son départ. En raison de son désir d'enfant, elle lui avait demandé une reconnaissance en paternité... à tout hasard. Il y avait eu de l'amour entre ces deux êtres si indépendants et Perez avait accepté de signer une reconnaissance de paternité que l'un et l'autre considéraient comme purement hypothétique. Une hypothèse qui s'était transformée en Judith Perez. Mise en demeure par sa fille, la Mère avait fait des efforts de mémoire pour tenter de répondre à son enfant qui semblait accorder de l'importance à cette question. Malheureusement, si l'on peut dire, il lui semblait n'avoir perçu le sexe de Perez qu'en érection, ce qui ne permettait guère de se prononcer sur son prépuce ou son absence. De plus, Maman ne pratiquait pas la fellation, nous étions encore au temps des westerns, et le cinéma pornographique n'avait pas popularisé ces pratiques particulières, bien qu'agréables quand on aime. La Mère était dans l'incapacité de répondre à sa fille. Pourtant, Maman était parfaitement au courant de l'intérêt ancien de sa fille pour les tableaux de Marc Chagall, et de ses lectures concernant cette famille juive. Judith lui avait montré quelques tableaux sur internet, la mère les avait trouvés jolis... elle n'avait pas une formation artistique ni des goûts très sûrs. Mais elle aimait sa fille et admirait son intelligence et sa sensibilité artistique. Elle décida de mentir...

un demi-mensonge, car après tout, son bref amant était peut-être circoncis :

- Oui ! Monsieur Perez était circoncis, je n'y avais pas accordé d'importance à l'époque.

Elle vit que ses paroles bien dites, mais ni vraies ni fausses, faisaient plaisir à Judith, ce qui, après tout, était l'essentiel du propos. Quant à la vérité... seul Dieu la sait, s'il accorde quelque importance à ces affaires de prépuces.

Cette fiction, qui était peut-être une vérité, rapprocha davantage Judith de Monsieur Robert. Elle commença à s'intéresser sérieusement aux chevaux. Elle demanda à Monsieur Robert de lui donner des leçons d'équitation. Il refusa : qu'irait-il faire à Chichilianne avec une si jeune femme ? Certes Langlois n'était plus le cheval fougueux d'autrefois, il avait vieilli, comme Monsieur Robert... mais les années d'un cheval ne sont pas celles d'un homme, et celles d'un homme ne sont pas celles d'un séquoia qui vit plus de mille ans. Le temps est un maître de ballet capricieux qui rythme la durée des vies à sa guise. Langlois avait 25 ans, la durée de vie moyenne d'un cheval est d'environ 30 ans, bien que l'on ait vu des chevaux allant jusqu'à quarante, voire cinquante ans. Langlois avait une bonne vie, Monsieur Robert espérait l'avoir avec lui dix ans encore si tout allait bien. C'était une bête calme et affectueuse... mais il n'avait connu que Monsieur Robert et l'on pouvait se demander s'il

accepterait d'être monté par une jeune femme qu'il ne connaissait pas. À la demande de la jeune femme, Monsieur Robert ne savait que répondre. Il avait ses habitudes, et sa solitude. L'idée de rompre sa solitude à la fois l'effrayait et le séduisait. Il décida de changer le sujet du dialogue :

- Je t'ai parlé de l'amour de ma vie, de mon épouse Leah, de notre vie à Chicago... et toi, as-tu été amoureuse ?

Judith prit un temps de réflexion... elle ne savait pas si elle allait répondre en toute sincérité ou si elle allait rester dans le vague... et même mentir. Mais les propos intimes entre ces deux personnes si dissemblables étaient allés trop loin pour qu'elle traitât Monsieur Robert comme une simple connaissance qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.

- Oh, il y a longtemps...

Cette formule fit sourire Monsieur Robert. Judith avait au plus 25 ans, et son « il y a longtemps » sonnait avec toute la naïveté de la jeunesse aux vieilles oreilles de Monsieur Robert.

- J'étais en première, il était en seconde. Je crois qu'il n'était pas un très bon élève, ni intelligent, mais il était beau... vraiment beau. On se rencontrait au bar qui est en face du lycée Champollion, on était une petite bande. Il avait toutes les filles qu'il voulait... mais je crois qu'il n'y avait que le football qui l'intéressait. J'ai fait l'amour avec lui... j'étais vraiment amoureuse. Il m'a fait ça

comme un lapin avec une lapine, et pas comme certains harders que je projetais dans le cinéma de maman, ou comme les amants de Bo Derek dans « Bolero ». J'étais vierge, mais je n'étais pas ignorante. J'ai été déçue... il ne s'intéressait qu'au foot, il tirait au but, une fois, et encore sans finesse. D'ailleurs, il n'a pas réussi à faire une carrière de footeux professionnel, il est resté un amateur, il est postier, il joue dans l'équipe de la poste de son quartier, à Grenoble. Il m'a coupé l'envie de tomber amoureuse.

Il y avait dans le propos de Judith Perez quelque chose de sec, sans nuance, sans passion. Elle faisait un constat de choses factuelles, qui lui semblaient sans importance. Monsieur Robert lui parla de l'amour qui l'avait uni à Leah, il décrivit toutes les joies qu'ils avaient d'être ensemble, y compris dans le même lit. Les paroles de Monsieur Robert évoquaient pour Judith Perez les tableaux de Chagall qui expriment l'amour qui avait uni ces deux êtres si semblables et si différents. Judith Perez se surprit à rêver d'amour... elle demanda à Monsieur Robert s'il avait vu au Musée de Grenoble le tableau de Marc Chagall « Le Songe d'une nuit d'été ». Il n'était jamais allé au Musée de Grenoble. Elle lui suggéra d'aller avec elle voir ce tableau et d'en parler...après.

Il accepta.

Chapitre 10

Ils étaient devant le tableau de Marc Chagall « Le Songe d'une nuit d'été » du Musée de Grenoble. On pourrait dire que le musée se trouve de part et d'autre d'une frontière non officielle entre le quartier « Notre-Dame » et celui que l'on appelle « L'île verte ». Côté « Notre-Dame », à deux pas du centre-ville, ce sont plutôt les Arabes qui dominent ; côté « L'île verte », ce sont les Français de souche qui l'emportent. Le musée intéresse peu les Arabes, on les y voit rarement.

Le musée était silencieux et calme, il y avait peu de visiteurs, des Français de souche, ou pour le moins des Occidentaux mâles et femelles blancs de peau ; à l'exception d'une petite famille de gens noirs qui parlaient un très bon français avec un accent évoquant la mer et le soleil, des Martiniquais ou des Guadeloupéens, sans doute... des Mauriciens, peut-être.

Devant le tableau, ils étaient seuls, pourtant c'est en chuchotant que Judith Perez donnait quelques explications à Monsieur Robert qui l'écoutait en silence et, parfois, répondait en chuchotant à une question chuchotée par Judith. C'est ainsi, dans les musées spontanément les visiteurs chuchotent ou restent silencieux, c'est une plongée dans l'art qui devient un monde du silence. On en ressort régénéré comme «après s'être tapé un bain » avait pensé

Monsieur Robert en sortant du musée aux côtés de Judith Perez.

C'est que les musées sont des tremplins vers la noosphère, cet univers infini de la pensée humaine, où les cerveaux des *Homo sapiens* s'unissent à ceux des vivants et, surtout, à ceux des morts créateurs d'œuvres et de découvertes exposées dans les musées. À première vue, les musées sont plus des cimetières que des lieux de vie, d'où le peu d'intérêt que leur accorde le musulman pieux : le passé est impie, sauf s'il s'agit de la vie du Prophète et des premiers musulmans. En effet, les œuvres sont mortes tant que le regard des visiteurs ne leur rend pas la vie, et n'est-ce pas un péché (*haram*) que de rendre vie à ce qui est impie ? D'où les destructions et, pour financer la guerre sainte, le pillage par Daech des musées d'art des territoires conquis. Il faut savoir que pour le musulman sincère, le chemin de la foi n'est pas dans une marche en avant, mais dans le courage d'un retour en arrière ; selon un hadith confirmé, le Prophète a dit : « Les meilleurs sont ceux de ma génération, puis ceux de la suivante » et selon le cadi Ibn Khaldûn (p.432) : « Il répéta la dernière phrase deux ou trois fois, avant de conclure » : « ensuite, la fausseté se répandra ». Le musulman sincère doit donc faire retour en arrière pour reproduire la geste des premiers croyants, ceux qui, selon le cadi déjà cité (p.433) : « ne tuèrent jamais et ne furent tués qu'à la guerre sainte, ou pour faire triompher la vérité. » Entre 632 et 661, l'assassinat

de trois des quatre premiers califes, les commandeurs des croyants de la première et seconde génération du prophète de l'islam, fut donc le fait d'hommes sincères et intègres qui s'opposèrent et se massacrèrent de bonne foi. Tous, assassins et assassinés, sont au paradis promis. Comment voulez-vous que des gens qui suivent un tel modèle de vie spirituelle puissent trouver le moindre intérêt dans des œuvres d'art issues d'un passé impie ! Sans compter que leur tendance à détruire est attestée par des siècles de querelles, de destructions et de meurtres.

Pour le reste de l'espèce humaine, dont les tendances meurtrières ne sont pas sanctifiées par une religion létale, cette vie de la noosphère est accessible à quiconque est capable d'admiration. L'admiration rend vie aux œuvres mortes. Les êtres incapables d'admiration s'ennuient dans les musées, comme ils s'ennuient dans la vie. Ils souffrent de ce que saint Thomas d'Aquin (1224-1274), après les Pères du désert des premiers siècles du christianisme, appelle « acédie » (que l'on peut traduire par « la nostalgie de l'absence divine » ou « la tristesse des biens divins »). Cette tristesse des biens divins se trouve également exprimée dans ses formes modernes par un de nos premiers « junkies » justement célèbres : le poète Charles Baudelaire. Par exemple « Spleen » dans les « Fleurs du mal » :

Quand la terre est changée en un cachot humide,

Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Il y a là un aquoibonisme qui est, en son fond, une paresse, voire une inappétence spirituelle... car sans la lumière spirituelle de ce que nous appelons Dieu, le monde nous manque et nous lui manquons, car, par manque d'amour, il ne nous reconnaît pas : étrangers, quel que soit notre pays, tout devient triste et absurde. Une seule exception à cette règle, qui n'est pas absolue, l'œuvre d'Albert Camus, un accès au sacré de l'amour (l'Algérie française, Francine Faure, Maria Casarès, Mette Ivers), mais sans Dieu, hélas : Baudelaire dans la lumière... ce qui lui arrive, parfois (on se trompe toujours quand on simplifie la parole d'un grand poète).

Il est vrai que depuis la mort de Leah, Monsieur Robert souffrait de cette acédie dont les prémices avaient, peut-être, été l'assassinat de sa famille à Oran. On ne peut pas exclure la possibilité que ce mal quasi théologique ait joué un rôle dans l'usage utile, mais criminel qu'il avait fait de l'aconit napel, cette « fleur du mal » plus que baudelairienne. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, elle repose sur la certitude que pour devenir un tueur, un être humain ne peut tuer que s'il a perdu, ou n'a jamais reçu, cette lumière spirituelle que l'on nomme habituellement Dieu. La seule exception à cela est le cas du soldat qui défend sa patrie attaquée ou envahie. Dieu

seul sait si l'on pouvait appliquer cette façon d'être et de penser à Monsieur Robert. Un homme que nous considérons comme étrange et mystérieux ; mais qui peut dire s'il n'y a pas du « Monsieur Robert » dans chaque être humain que la grâce n'a pas métamorphosé dans ce mieux être, qu'il peut être.

À sa façon, Judith Perez avait subi cette métamorphose par la médiation du tableau de Marc Chagall au musée de Grenoble. Ce type de médiation est une des manifestations de ce que le psychiatre Karl Young appelle la « synchronicité » : par hasard, on voit une œuvre, on entend une musique, on lit un livre, on rencontre une personne, alors même que l'on s'interroge sur ce que ces œuvres ou cette personne nous apportent... et la porte du temple est ouverte.

L'amour qui unit deux êtres peut-il ouvrir la porte du temple ? Peut-être, mais ce n'est pas certain... l'amour a bien des formes, des expressions, des pratiques, et bien des pièges aussi... pourtant, s'il n'est pas toujours cette grâce qui ouvre la porte du temple, il y ressemble, d'où les dangers et les leurres que rencontrent tous les amoureux : pour Roméo et Juliette ce fut le grand leurre de la mort, alors qu'il fallait vivre envers et contre **tous**.

Ayant quitté le musée, ils allèrent chez Monsieur Robert et, confortablement assis dans son salon du numéro 18 de la rue Victor Hugo, aux places qu'ils avaient l'habitude

d'occuper lorsqu'ils discutaient leurs investissements en actions et obligations, ils commencèrent à parler de l'œuvre de Chagall. Judith demanda à Monsieur Robert la permission d'accéder à son ordinateur afin de lui montrer de nombreux tableaux et de faire une visite virtuelle du « Musée biblique Marc Chagall » à Nice (« Musée national Marc Chagall » en novlangue politiquement correcte : ne pas offenser la mosquée). Monsieur Robert avait fait un café. C'était un café comme on le faisait dans les cafés maures et juifs à Oran... on dit « café turc »... d'autres disent « grec ». À Oran, les Juifs y ajoutaient de la cardamome en poudre, ce que Monsieur Robert avait fait, telle n'était pourtant pas son habitude, mais en ce jour, sans même y penser, ses gestes l'avaient guidé, plus qu'il n'avait guidé ses gestes vers ce retour aux sources, comme pour marquer la solennité de l'instant... celui du café pris ensemble et de ce qui allait suivre. La cardamome ne peut guère être considérée comme un philtre d'amour lorsqu'elle se mêle au café et au sucre blanc. Pourtant, on peut se demander ce « qu'il avait mis dans son café, car l'amour qui n'était pas ; soudain, fut ! » (C'est ainsi dit dans une chanson italienne chantée par Lisa Ono "Cosa hai messo nel caffè" 2002). Ce fut plus une révélation qu'une surprise : ce qui longtemps avait été caché et refusé se montrait dans toute sa force et sa beauté. Le révélateur de l'évidence amoureuse fut, pour commencer, le sens du toucher.

Alors qu'en alternance ils pianotaient sur les touches de l'ordinateur, leurs doigts se touchèrent, puis leurs mains, leurs bras, puis leurs lèvres... . Ce qui s'ensuivit est le naturel du désir. Une chanson de Paul Porter le dit : « tout le monde le fait... même les abeilles et les puces savantes ». Pourtant, dans le cas des *Homo sapiens* c'est plus compliqué. Judith Perez le savait depuis son expérience malheureuse avec son beau footeux qui savait si mal foutre. De plus, elle savait, grâce à son travail de projectionniste (sans oublier ses lectures), que les ardeurs des « *hardeurs* » et « *hardeuses* », pour monotones qu'elles fussent, montraient quelques nuances dans les façons d'utiliser, outre moult parties des corps, ces organes dits « reproducteurs », qui, pourtant, ne produisent pas que des enfants, loin de là : selon les contextes et les personnes, ils sont source de malheur ou de joie ; de honte ou de fierté, ils font la vie heureuse ou son cauchemar.

Judith Perez avait l'orgasme murmurant et doux, son corps se raidissait alors qu'elle émettait de tendres chuchotements dans une langue inconnue qu'elle avait cru ne pas connaître. Puis, tout son corps se détendait dans un amollissement soyeux qu'elle baptisait sa « divine paresse ». Venait alors une immense fierté, celle d'avoir dans son corps le sexe d'un homme qui comblait tous ses rêves de femme qui a rencontré son homme ; puis elle s'endormait d'un coup, comme une lionne repue. C'était là de grandes découvertes pour une

jeune femme savante dans les domaines des anatomies sexuelles et des mouvements divers qui montrent le rut et la copulation, mais ignorante des métamorphoses intimes et secrètes que ces banalités peuvent créer lorsque le désir se fait amour et l'amour se fait désir. Cela entraîne alors la rotation d'un cercle vertueux qui transcende les normalités organiques que, sans quitter son intimité organique, chaque *Homo sapiens* subit avec bonheur, résignation, ou malheur... selon les personnes, les contextes, les cultures, etc. Toutefois, dans ses formes heureuses, ce qui demeure universel dans ces affaires dites « de sexes », c'est le *Shir ha-Shirim*, le Cantique des Cantiques écrit il y a plus de deux mille ans, dont on peut citer, pour le plaisir :

Un Pommier

Parmi les arbres des bois,

Voilà mon bien-aimé

Parmi les autres garçons !

À son ombre,

J'ai plaisir à m'asseoir

Et je trouve à ses fruits

Un goût délicieux

Il m'a conduite

Au palais de l'ivresse,

Sous l'enseigne « À l'amour ».

« Vite, des gâteaux de raisin

Pour me rendre des forces,

Et des pommes

Pour me reconforter,

Car je suis malade d'amour »

Sa main gauche soutient ma tête,

Son bras droit m'enlace la taille

[Etc., etc.]

Cet amour « plus fort que la mort » se vit depuis très longtemps comme un regret (s'il n'a pas été connu), comme une nostalgie (s'il fut perdu), comme un souvenir heureux (s'il fut vécu), ou comme une réalité (s'il est là !). Il est placé sur une frontière qui délimite les domaines de l'*Homo sapiens* et ceux que nous appelons le sacré ou de façon conventionnelle « Dieu ». Une frontière est ce sur quoi on s'arrête ou que l'on franchit. Il y a en effet quelques similitudes entre ces amours humaines et cet amour-lumière qui est parfois reçu comme une grâce mystérieuse donnée par ce que nous appelons Dieu (Marc 10 ; 8, 9 « et les deux deviendront un seul être. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais un seul être. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni »).

Des deux amants, celle qui comprenait le mieux ce qu'ils commençaient à vivre, c'était Judith Perez. Elle avait eu le temps de méditer sur les cinq tableaux du Musée biblique Marc Chagall à Nice, car Chagall a voulu illustrer l'épisode biblique du « Cantique des cantiques » par cinq tableaux alors que les autres récits de la Bible n'en ont qu'un seul... certes, ils sont souvent de dimensions monumentales. Bien sûr, elle avait lu le Cantique des Cantiques, cet hymne à l'amour et à l'égalité de la femme et de l'homme dans l'amour. Elle l'avait lu et avait admiré la mise en image par Chagall de ce livre biblique qui fait suite aux déclarations pessimistes et misogynes du grincheux auteur du livre de l'Ecclésiaste 7 ; 27, 28, 29 :

« Eh bien, disait le Sage, j'ai découvert un homme digne de ce nom sur mille, mais sur un très grand nombre de femmes pas une seule ne m'a paru digne de respect. Voici la seule chose que j'ai comprise : Dieu a fait les êtres humains simples et droits, mais ceux-ci ont tout compliqué. »

Pourtant, même ce pessimiste misanthrope et misogyne ambigu, il a un côté Jean-Jacques Rousseau, (il est aussi le premier à développer une sorte de théorie de l'absurde), admet un peu plus loin : 9 ; 9 :

« Jouis de la vie avec la femme que tu aimes chaque jour de la brève existence que Dieu t'accorde sur la terre. C'est là ce qui te revient dans la vie pour la peine que tu prends ici-bas. »

Si Monsieur Robert avait lu ou parcouru l'Ecclésiaste, c'était il y a bien longtemps, lorsqu'il était à l'école juive de Villeurbanne, des années avant l'attentat de 1995 organisé par le jeune Khaled Kelkal. Pourtant, il avait un souvenir assez précis du sens des phrases déjà citées : « Jouis de la vie avec la femme que tu aimes chaque jour de la brève existence que Dieu t'accorde sur la terre. C'est là ce qui te revient dans la vie pour la peine que tu prends ici-bas. » Il avait mis ce sage conseil en pratique avec Leah, à Chicago. Malheureusement, son bonheur avait été fracassé et il ne s'en est jamais remis. Et voici que cette Judith Perez, qu'il considérait comme une enfant, venait tout chambouler comme un soleil levant sur un bonheur perdu.

Évidemment Monsieur Robert emmena Judith Perez à Chichilienne. Évidemment il lui acheta un cheval, un jeune fils de Langlois que Monsieur Robert appela Tim, pour rendre hommage à Jean Giono (Madame Tim est la femme de l'assassin qui terrorise la région du Mont Aiguille et Chichilienne dans le roman de Giono : « Un roi sans divertissement »). Évidemment, le poulain n'avait pas été déclaré à sa naissance au SIRE (système d'information relatif aux équidés) où il aurait dû recevoir un nom homologué commençant par la lettre de son année de naissance. Mais on était à Chichilienne, un lieu hors du temps où comme l'écrit Jean Giono en son temps : « Personne ne va ». Personne, sauf les gens qui s'aiment et se cachent d'un monde où l'on ne

s'aime plus. Tel était le triste destin de la ville de Grenoble envahie par des musulmans venus de diverses parties de l'Afrique.

Même dans la rue Victor Hugo, dans le centre-ville, la présence des envahisseurs se faisait sentir : femmes voilées, jeunes désœuvrés, mais vivant des trafics de drogue, vêtus et chaussés à la mode des marques de qualité, les caïds roulant en BMW, tous parlant haut et fort dans des phrases multipliant les *Wallah* en guise de ponctuation, pour marquer leur présence en terrain conquis. Parfois, certains circulaient à toute allure sur un scooter portant un passager armé d'une kalachnikov. La police n'était pas inactive, mais elle devait « proportionner » ses réponses à la dangerosité de la situation... notion subjective et complexe dans une situation où l'envahisseur connaît les subtilités humanistes du droit français et en joue, pour accroître sa capacité de nuisance ; ainsi que ses revenus, grâce à la Sécurité sociale et à divers systèmes d'assistance aux personnes qui tentent d'acheter « la paix sociale ». Comme on dit : 56% de la richesse nationale est absorbée par les dépenses publiques. Ces milliards vont donc, inter alia, aux divers services régaliens, sociaux et éducatifs de l'État, alors que l'insécurité s'est généralisée, que les services de santé sont en crise endémique et que le niveau scolaire est un des derniers en Europe.

Et puis, il y avait un maire écologiste marié, pacsé ou en couple avec une musulmane qui faisait son possible pour complaire à son électorat islamique. Dans la ville de Grenoble, la situation devenait exécration, d'autant plus que le maire écolo était vélocipédophile et autophobe : circuler en voiture dans la ville devenait dangereux, dans les trams il fallait baisser la tête pour ne pas offenser les musulmans, et les piétons courraient des dangers multiples, dont le moindre était l'insulte et le pire était la voiture bélier ou ce que la presse bien-pensante appelait « le camion fou »... si l'on ne se faisait pas fracasser par un « rodéo ». Les Français de souche et assimilés vivaient une situation de préguerre civile, et certains s'y préparaient. Les plus lucides, ils étaient une minorité, disaient que les musulmans essayaient de conquérir l'Europe avant que l'Asie, essentiellement la République indienne et la Chine communiste, ne lançât son programme d'éradication de l'islam. Un programme très avancé en Chine et progressant en Inde. Si elle réussissait, la conquête de l'Europe mettrait à la disposition des musulmans les armements qui pourraient dissuader l'Asie de réussir à éliminer l'islam de ce monde. Ni Monsieur Robert ni Judith son épouse n'appartenaient à cette minorité qui, à tort ou à raison, pensait loin.

La splendeur de l'amour vécu avait rendu Monsieur Robert et Judith Perez égoïstes et prudents. Ils vivaient de moins en moins à Grenoble et de plus en plus à Chichilienne. Petit à

petit, l'équitation était devenue une passion pour Judith Perez. Tim, un bel étalon issu du croisement de Langlois, un demi-sang anglais alezan, et d'une jument camarguaise, avait été facile à dresser par Monsieur Robert. Il s'était habitué à Judith après quelques promenades, il faisait un mètre cinquante-six au garrot et sa robe blanche tachée de brun lui donnait un air d'appaloosa. Une affection mutuelle liait la cavalière et sa monture. Lorsqu'il pâturait dans le champ en face de la ferme de Chichilianne, il suffisait que Judith appelât « Tim ! » et le cheval venait à elle quémendant une caresse et quelques paroles douces. Une carotte ou une pomme était une prime appréciée.

Il est étrange cet amour universel que l'on retrouve, plus ou moins facile d'accès, chez tous les mammifères y compris les mammifères marins et certains octopodes. Ce n'est jamais un amour béat, il demande toujours des efforts... ce que l'on appelle communément « apprivoiser » en ce qui concerne les animaux... voire certains *Homo sapiens* peu sociables dont le comportement « animal » a donné quelques expressions imagées : « un ours mal léché », " un loup solitaire ", « un éléphant dans un magasin de porcelaine », et caetera.

Il est étrange ce verbe apprivoiser, qui peut devenir un adjectif et un verbe réfléchi « s'apprivoiser ». Il semble qu'à l'origine nous ayons le mot latin *privatus*, *a*, *um* et ses dérivés qui tous font référence à ce qui est privé (par opposition à collectif, public). C'est-à-dire, ce qui est propre à un individu,

ce qui est individuel. De là aurait dérivé en latin populaire le verbe *apprivitiare* ou *apprivatare* qui signifiait domestiquer un animal. Un texte du XIII^e siècle parle d'*apprivatare* une vache sauvage en l'attachant aux travaux et à la vie d'une vache domestiquée. Nous semblons loin du *privatus* romain... et pourtant, il y a ce « a » souvent privatif en langue française (par exemple amoral, amnésique, etc.) Si *privatus* signifie privé, l'apparition du « a » privatif signifie une perte de son domaine propre, privé. De la même façon que l'expression dérivée « prendre des privautés » signifie entrer, sans nécessairement y avoir été invité, dans le domaine privé d'une personne, ou d'une famille. Apprivoiser signifierait une perte de libertés, celles, qui, a priori, semblaient propres à une espèce animale que l'on a « apprivoisée », que l'on a privée d'une part de son individualité naturelle. Cela se comprend aisément. Mais cela se complique sitôt que l'on se demande qui a perdu des libertés. Certes, l'animal a perdu les libertés de sa nature qui étaient aussi soumission aux lois de la nature : servir de nourriture aux animaux qui occupent le sommet de la chaîne alimentaire. De ce point de vue, *Homo sapiens* est à la fois un prédateur et un protecteur. Par exemple prédateur des gallinacés, qui avaient peu de chance de survivre, nombreux, à tous leurs prédateurs naturels si *Homo sapiens* n'avait pas créé des basses-cours. Puisqu'*Homo sapiens* est aussi protecteur, il est aussi celui qui perd des libertés en devenant le serviteur de l'animal domestiqué : le nourrir, le protéger de ses prédateurs, le

soigner... toute une série de servitudes que les éleveurs connaissent bien. Les animaux ne sont pas des choses, ils exigent tous les soins du vivant... y compris l'amour, sous des formes très variables en obligations et en intensité selon les individualités humaines et animales concernées. Chez certaines personnes on en arrive même à une perversion particulière nommée zoophilie. Il s'agit là d'une autre manifestation de cette acédie dont nous avons déjà parlé.

Domestiquer et apprivoiser n'ont pas le même sens. Apprivoiser implique un investissement émotionnel que l'on ne retrouve pas nécessairement dans domestiquer, même si ce dernier est parfois un premier pas vers le second.

En tout cas, Monsieur Robert et son épouse avaient apprivoisé leurs chevaux qui le leur rendaient bien en ce sens qu'ils leur offraient les joies d'un paysage et d'une nature d'une beauté stupéfiante. Le même paysage parcouru à pied n'aurait pas eu la même splendeur, elle eût été autre. La bête ne percevait pas le monde de la même façon que son cavalier, et pourtant, il y avait un lien entre leurs deux perceptions et ce lien était créateur d'un enchantement. Pour Monsieur Robert, cet enchantement, bien qu'ancien, était toujours renouvelé. Le fait de ne plus jouir de la beauté en cavalier solitaire, mais auprès de la femme qu'il aimait et qui l'aimait avait un effet multiplicateur sur sa joie d'exister, ici, en ce lieu, et en cet instant. Il est possible que ce soit cet enchantement pour la beauté du monde telle qu'il l'avait

perçue à Chichilianne en montant Langlois qui avait permis à Monsieur Robert, criminel sans remords qui évitait les crimes de sang, de ne pas devenir un monstre et de garder cette part d'humanité qui avait séduit Judith Perez. Puis, avec elle, d'entrer dans le monde enchanté de Marc Chagall.

Comme il est dit dans les contes de fées : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Ce qui est une façon de dire qu'en dépit de l'évidence de la mort de tout ce qui vit, c'est toujours la vie qui gagne, car les enfants font des enfants, qui, à leur tour, feront des enfants, etc., etc. C'est la raison pour laquelle face à l'éternité du vivant, malgré Les Rita Mitsouko (1979-2007), « les histoires d'amour finissent **bien**, en général ».

Paul Bayleville

MONSIEUR ROBERT et les flippers

J'ai écrit Monsieur Robert et les flippers dans la joie et dans la peine. La joie dans le travail du texte que j'ai vu devenir un conte de fées réaliste. La peine dans le sort qui advint à Leah Saunders que j'aimais. Peine aussi pour ce qui ressemble au destin de Monsieur Robert. Je n'aime pas ce mot trop plein de vide : « destin ». Je ne l'aime pas en général, et moins encore s'il s'applique à un personnage romanesque auquel l'auteur ne laisse guère de choix. Hélas ! il fallait pour la joie de l'écriture que le travail avance et impose son libre mouvement... dans la joie. J'insiste sur cette joie existentielle. Comme je l'ai dit à de nombreuses reprises dans mon travail, je suis un écrivain qui à la foi, la foi en ce que nous appelons Dieu. Cette foi m'est une source permanente de joie, permanente, même quand je suis pris par la tristesse. To the happy few !

LIBER-HIRAM.COM